

Du même auteur,
Disponible chez TheBookEdition.com

Les Étoiles de Bethléem, Recueil de textes poétiques

A paraître, du même auteur

Aridité & Sensibilité, Roman

Artificialité & Sensibilité, Roman

ALBERT H. LAUL

TURBIDITÉ
&
SENSIBILITÉ

© Albert H. Laul, 2024 pour la première édition

*A tous les funambules
Qui traversent l'existence sur un fil,
Entre peur et émerveillement,
Entre crainte et extase,
Entre vertige et ivresse.*

Je m'efforçais d'émigrer dans les pensées éternelles, de ne rien laisser de moi, rien de vivant, à la surface de mon corps – insensibilisée comme l'est celle des animaux qui par inhibition font les morts quand on les blesse – afin de ne pas souffrir (...).

*Marcel Proust,
À l'ombre des jeunes filles en fleurs*

Prologue

*« La peur à ses pieds ajouta des ailes. »
Virgile, L'Énéide, Chant VIII*

La Méditerranée abritait, ce jour-là, un surprenant spectacle de vie et de mort, une scène d'une intelligence collective rare. Il fallait plonger juste au-dessous de la surface des eaux pour assister à un ballet aquatique digne de Stravinsky. Le Sacre du printemps se jouait à l'automne.

L'observateur, subjugué par les mouvements de fuite d'un banc de sardines face à ses prédateurs, un requin blanc et un banc de thons rouges, ne pouvait pleinement percevoir que beaucoup d'entre elles chorégraphiaient une mort imminente. A chaque attaque, les sardines fluaient et refluaient, en autant de pas dansés, de grands jetés, et de pirouettes fouettées, sans jamais disloquer le corps auquel elles prêtaient vie. Les plus appliquées à fuir, encore et encore, à esquiver, à éviter, à se refuser, repousseraient l'inévitable.

Simultanément, à des milliers de kilomètres, sur une terre africaine, bientôt rougie de sang, sous le regard lénifiant d'acacias au feuillage sec, un troupeau d'impalas, surpris par le danger, bondissait en une explosion d'apparence inorganisée. Ces bêtes suivaient leur instinct comme les voix du chœur, en fuite, cherchent le ciel, dans le Kyrie eleison du requiem de Mozart.

Les réflexes impressionnants que donnaient à voir ces proies privilégiées du lion aidaient à déstabiliser

leur prédateur autant qu'à garder le troupeau en cohésion. Chaque individu réagissait au danger en détalant de manière instinctive, en sautant et en zigzaguant, sans jamais perdre le contact avec les autres membres du groupe.

*

Trop souvent associée à un manque de courage, la fuite, magnifiquement chorégraphiée ici, est également un réflexe naturel chez l'homme, une composante majeure de son instinct de survie.

Cependant, lorsqu'il n'est pas en mesure, ou s'interdit, de fuir, l'individu entre en lutte. Ses sensations, et les réactions qui en découlent, mutent alors d'un état de fuite à une condition émotionnelle où de vieilles structures cérébrales l'incitent à affronter le danger.

Enfin, lorsque le rapport de force dissuade de fuir ou lutter, le corps entre en état d'inhibition. Il s'éteint et atrophie ses facultés psychiques pour se protéger, faire le mort, se cacher, s'abandonner, ou se laisser dévorer.

Chapitre 1 : La funambule

« Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire. »

Jean Racine, Phèdre

Été 1985, sur une route du sud-est de la France.

La main droite de Serge Piccone lâcha le volant et se glissa entre les jambes croisées de son épouse. Le tissu léger de la robe remonta, donnant à voir une peau blanche et nue. La voiture filait à vive allure.

— Voyons ! Serge ! C'est dangereux ! S'exclama Fabienne, surprise, tentant, dans un geste purement féminin, de repousser la main déterminée.

— Décroise tes jambes et remonte ta robe. Intima Piccone, de la voix lascive d'un homme qui n'avait plus à hausser le ton pour contraindre.

De son œil droit, Serge Piccone observait les genoux de son épouse. De l'autre, il ne perdait pas de vue le défilé de la route. Sa main était irrésistiblement attirée par cette peau douce et chaude, cette chair fraîche et accessible, par ce corps féminin qu'il se promettait de mener aussi loin que ses fantasmes le réclamaient, aussi facilement qu'il maîtrisait son véhicule. Il ne pouvait détourner son regard d'autant de grâce, de beauté, de charme, d'une générosité charnelle à portée de mains. Il se délectait à l'annonce d'un plaisir des sens auquel il ne pouvait résister, auquel il était prêt à tout sacrifier, pour lequel il aurait même pu tuer.

— Arrête Serge. Tu oublies les enfants à l'arrière. Murmura Fabienne.

Piccone, contrarié que sa main échappe à une sensation tactile enivrante, inclina le rétroviseur. Son

regard croisa celui de sa fille, assise à l'arrière du véhicule. Alice, seize ans, inquiète et honteuse, ferma instinctivement les yeux.

— Les enfants dorment. Décroise tes jambes et remonte ta robe, Fabienne. Répéta Piccone d'une voix ferme.

— J'ai en mémoire que cela ne t'avait pas déplu la dernière fois. Ajouta-t-il, d'une voix plus douce, un sourire lubrique aux lèvres.

Le plus anodin des mots de Serge Piccone était maintenant empreint d'une autorité incontestée. Chacune de ses paroles était chargée, pour qui l'entendait, des poids d'une emprise établie, d'une peur infusée et d'une souffrance dissimulée.

Il reposa la main sur la cuisse de sa passagère.

— C'est dangereux. Tu roules trop vite, Serge. La voix de Fabienne n'était plus qu'un souffle et tout son être une corde tendue.

*

La funambule déposa son pied gauche sur la corde tendue. Le premier pas est toujours délicat. Les suivants, de précautionneux devinrent plus assurés. La foule, une quinzaine de mètres plus bas, retenait son souffle. Très peu remarquèrent l'absence du barnais de protection. Tous étaient subjugués par cette artiste en habit de scène, séduits par ses jambes nues et puissantes qui défiaient les lois de la nature, grisés par un risque qu'ils ne prenaient pas, charmés par la silhouette ciselée de ce corps musclé, par ses formes qu'avaient façonnées l'effort et la peur à répétition et que le soleil déclinant ornait de mille feux.

*

Fabienne cligna des yeux. Elle cherchait à observer, comme à travers un linceul transparent, le

profil de cet homme qui conduisait. Assis à quelques centimètres d'elle, dans ce véhicule, il la répugnait. Elle en eût un haut-le-cœur.

Comment deux êtres, dont les corps se frôlaient chaque jour, étaient-ils devenus aussi éloignés l'un de l'autre, étrangers l'un à l'autre, jusqu'à en devenir obscurs, inquiétants, toxiques, vénéneux ? Elle avait enfin levé le voile sur ce mystère. Pour elle, la réponse ne tenait qu'en deux mots : le corps. Le corps devenu un objet. Le corps devenu un obstacle. Le corps devenu une prison et un tombeau. Le sien, tout d'abord, réduit à une vulgaire enveloppe charnelle et sensorielle. Mais aussi, et surtout, celui de cet homme, qu'elle observait en cet instant, transformé en un corps noir depuis que ses désirs à lui, ses pulsions, ses obsessions, ses tendances, ses penchants, ses fantasmes, ses peurs, ses cauchemars, s'étaient centrés, concentrés, en un égo, un point, une boule dans ses entrailles à elle, dont rien, plus rien, n'émanait, mais au contraire où tout s'absorbait en une déviance perverse et narcissique.

Alors que cette main, comme détachée du corps, la caressait, Fabienne observait ce profil de vampire, cette mâchoire anguleuse et puissante, cette commissure de lèvres crispées dans une détermination froide et égoïste. Elle remarquait cet œil droit, vif et libidineux, qui observait ses cuisses à intervalle régulier sans jamais perdre de vue la route qui défilait.

Dans un état second, l'estomac retourné par deux gélules de Prozac, il lui semblait que son corps de femme se vidait de sa substance vitale. A ce contact physique, sa peau se tendait. Ses poils se dressaient.

Ses pores se dilataient. Mais son esprit se liquéfiait, son être s'évanouissait. Que cherchait-il à faire naître en elle ? Un plaisir avili, galvaudé ? Un désir dénué de partage ? Et que cherchait-il à assouvir ? Une froide pulsion de domination, un désir obsessionnel de sentir en sa main une chair qui réagissait mécaniquement à ses stimulations, une envie perverse d'observer un corps perdre son équilibre ?

*

La peur de perdre l'équilibre contractait chacun des muscles de ce corps d'athlète qui progressait avec assurance sur son fil de funambule. Les visages dans la foule en expectative se crispèrent. Une légère brise caressa les mollets raidis et les cuisses durcies de l'artiste comme elle avançait son pied gauche. Cette sensation de fraîcheur la surprit et la ravit tout à la fois. Cette distraction lui procura un plaisir inattendu comme si la peur et le danger avaient aiguisé sa sensualité. Son esprit ne parvenait pas à détacher son attention de ce saisissement tant agréable qui emportait sa chair dans un émoi insoupçonné et un spasme incontrôlable, fatal en la circonstance, quand chuta son corps.

*

Fabienne n'avait pas conscience de la présence éveillée de sa fille sur la banquette arrière du véhicule. Alice serrait fort son petit frère Toto endormi sur ses genoux, et assistait, les yeux mi-clos, aux événements qui emportaient sa mère, corps et âme. Fabienne n'avait pas conscience que tous les muscles du corps de l'adolescente se contractaient dans l'unique espoir que son frère restât bien à l'abri dans ses rêves d'enfant. Fabienne n'avait pas conscience que sa fille l'avait vu déboucler sa ceinture de sécurité, déplacer son bassin et écarter ses jambes. Fabienne avait

encore moins conscience des tressaillements qui agitaient les entrailles de sa fille. Pensait-elle que ses murmures étouffés, enfouis dans sa gorge, suffiraient à réprimer les émotions qui animaient son corps ? Pensait-elle pouvoir cacher son dégoût et son excitation ? Croyait-elle être en mesure de contrôler, tout à la fois, la haine irrépressible et le spasme de plaisir qui la submergeaient ? Que peut-on faire quand le touché d'une main devenue étrangère vous procure simultanément et depuis trop longtemps maintenant une aversion destructrice et un plaisir frelaté ?

Fabienne abandonna. Fabienne s'abandonna. Son esprit se dissociait de son corps et ne cherchait plus à résister à la vague qui l'emportait et la happait vers un bas-fond obscur et suffocant.

Vaincue, elle s'offrit au spasme qui rejeta sa tête en arrière, révolta ses yeux bleus honteusement remplis de larmes, et agita son bras gauche, dans un tremblement du corps et une expression de folie inévitable car depuis trop longtemps contenue.

Avec une violence inouïe, Fabienne tira le volant que ne put retenir son mari surpris, puis horrifié.

L'embardée que fit la voiture ce jour-là fut spectaculaire à plus d'un titre. Les journaux locaux ne tarirent pas d'adjectifs bouleversants pour décrire l'état du véhicule après un nombre inconcevable de tonnes, tout comme de mots inspirés pour annoncer le salut inimaginable de deux enfants indemnes et d'un père qui survivrait à ses blessures.

Chapitre 2 : L'explosion

*« La nature brise les corps,
Et les réduit à leurs simples germes,
Au lieu de les anéantir. »
Lucrèce, La nature des choses*

Automne 2005, sud-est de la France.

« Et maintenant votre bulletin météo : Temps mitigé, aujourd'hui, sur tout le pourtour Méditerranéen. Après les records de chaleur enregistrés durant la première moitié du mois, de violents orages se sont abattus hier soir sur l'arrière-pays niçois. Le var est en crue dans plusieurs localités. Un appel à la vigilance est lancé. Les côtes restent épargnées pour le moment. Mais des perturbations atmosphériques sont attendues dans les prochains jours. »

*

Quoi qu'eût pu annoncer le poste de radio, en ce petit matin du quatorze octobre de l'année 2005, cela n'aurait, de toute façon, rien empêché. La pluie n'était pas un problème.

L'explosion fut violente. Les cœurs, pourtant bien accrochés, palpitérent. Les corps en furent bouleversés, les esprits sidérés. L'onde de choc, ressentie par la vibration du sol sous des pieds surpris malgré l'impatience, secoua les organes et les nerfs des spectateurs. Le souffle, dans une provocation collective, gifla des visages blanchis de poussière.

A l'abri, derrière un simple cordon de sécurité, les ouvriers fascinés scrutaient le décor minéral, quand, dans une gargantuesque éruption, la montagne

cracha des tonnes de roches, de pierres, de terre et de poussière.

Les artificiers étaient de véritables célébrités. Leur venue à la carrière était toujours un événement. Qu'il fût nouveau ou ancien, chaque ouvrier trépignait d'impatience à l'idée d'assister à une explosion. Il fallait les voir ces magiciens, préparer leur plan de tir, forer les puits, ces longs trous de plusieurs mètres de profondeur, de quelques centimètres de diamètre, y déposer l'agent explosif et amorcer les charges.

La première fois qu'il assista à une opération de minage, Benoît Lapôtre avait imaginé des hommes méticuleux et inquiets, risquant leur vie à chaque manipulation. Quelle ne fut donc pas sa surprise de les voir transporter, sans aucune précaution, les cartons de dynamite gélifiée, puis déverser dans chaque puits foré les explosifs encartouchés, totalement inertes avant un réveil impétueux. Combien étaient morts avant que les scientifiques ne parviennent à maîtriser la dynamite et donner l'impression qu'elle était inoffensive ? Combien de membres arrachés ? d'hommes mutilés ? De veuves éplorées ?

Mais le coût importait peu. Seul le résultat de toutes ces morts nous restait : la capacité de déplacer une montagne sans le moindre recours à la foi, la dynamite s'étant révélée bien plus efficace. Et l'inventeur, survivant à sa propre invention, continuait, chaque année, depuis sa tombe, de récompenser les meilleurs services rendus à l'humanité. Quel coup d'artifice, monsieur Nobel !

Une seule précaution s'imposait donc aux artificiers : relier le premier bâton de dynamite de chaque puits au détonateur, dans un ordre précis dicté par le plan de tir. Cette étape cruciale terminée, venait ensuite le temps du recul nécessaire à toute entreprise, à plus forte raison de démolition. Se mettre à l'abri, appuyer sur un bouton et observer la puissante déflagration, parfaite illustration de l'orgueil de tout homme, artificier ou non.

Et l'accoutumance n'empêchant en rien de ressentir la violence, la série de déflagrations parfaitement planifiées secoua tous les estomacs présents. Mais ni l'habitude ni cette légère et désagréable sensation de nausée n'affecta la fascination de Benoît Lapôtre, cet homme de cinquante-cinq ans à l'allure svelte et sportive qui avait déjà accompli trente ans de bons et loyaux services dans cette carrière située non loin des calanques de son enfance. Cette débauche de puissance le subjuguait. Ce sentiment de force le transcendait. On dépeçait la montagne comme il découpait le gâteau lors du repas dominical, sans une goutte de sueur, avec, simplement, la joie annoncée de se régaler. Ici, le spectacle d'une force brute dépassait le plaisir sucré. Benoît Lapôtre n'était pas peu fier d'arracher à la montagne, chaque année, sans réelle difficulté, plus de deux millions de tonnes de granulat, de l'enrochement au sable fin. Il avait juste accepté d'avaler des tonnes de poussières.

La montagne, quant à elle, de marbre, ne montrait aucun signe de souffrance.

*

L'explosion terminée, la sérénité de ses organes retrouvée, Benoît Lapôtre observait la carrière autour de lui. Au fond de cet amphithéâtre artificiel, de ce décor minéral, le souvenir d'enfance d'une représentation théâtrale lui revint à l'esprit. Le titre de la pièce lui échappait. Il ne connaissait pas ses classiques. Il avait quitté l'école trop tôt, trop vite, à la première difficulté, comme on quitte un premier amour. Mais l'émotion qu'il avait ressentie à la déclamation de ces vers était encore vive.

L'émotion grave le souvenir. Le souvenir la fait ressurgir.

Mais les mots lui manquaient pour la décrire. Il avait bien acheté récemment un long poème intitulé « La nature des choses ». L'ouvrage dont il avait lu les deux premières pages trônait sur sa table de chevet. Ces mots venus d'une époque lointaine, d'abord recopiés, puis imprimés, partagés et transmis, chargés d'un sens toujours plus approfondi, à chaque lecture, à chaque apprentissage, à chaque récitation, l'avaient saisi au cœur. Et là, au fond de cet environnement de pierre semblable à ces lieux qui avaient inspiré des hommes avant lui, il se fit la promesse d'en terminer la lecture. Un des tous premiers vers le hantait régulièrement : « La nature brise les corps, et les réduit à leurs simples germes, au lieu de les anéantir. »

Mais, en l'instant, c'était l'homme qui brisait la montagne de manière étrangement régulière. Quand il promenait ses yeux dans cette carrière, toutes les parois, tous les étages, toutes les routes, façonnés à la dynamite, étaient d'une régularité intimidante. Le positionnement des charges par les artificiers

permettait un découpage de la montagne au cordeau. Le blanc des parois calcaires contrastait avec les teintes plus orangées des routes rectilignes de terre et de sable. Des pins au feuillage vert recouvraient le dernier étage de cet escalier adapté aux pieds d'un nephilim. Tout en imaginant ce géant gravissant chacune des marches de la carrière, Benoît Lapôtre assistait à un défilé d'engins de chantier et attendait que sa benne fût chargée.

Après les tractopelles venaient les camions bennes comme le sien. Dans la cabine de son véhicule monté sur quatre essieux, assis à pratiquement deux mètres au-dessus du sol, il sentait la puissance, qui venait d'exploser, se propager dans son corps jusqu'au bout de ses doigts fermement accrochés au volant. Avec sa benne de dix mètres de long, il était capable de transporter quarante tonnes de roches sans aucun effort. Combien d'hommes de l'antiquité étaient morts, avant lui, sous le poids de pierres transportées à la seule force de leur bras ? Mais en ces temps modernes, le pétrole, ce sang noir, coulait dans les veines, gorgeait les muscles et décuplait la force humaine comme jamais aucune invention mécanique ne l'avait fait. Lapôtre n'avait plus le sentiment d'être un homme. Il était un titan capable de dompter des forces telluriennes.

Sa benne chargée et son moral aussi haut que le soleil de midi qui lui chauffait la peau par intermittence, à travers les nuages, Lapôtre prit la route, direction le chantier où des hommes, capables de toutes les prouesses, tentaient de gagner du terrain sur la mer. Ses quarante tonnes de roche finiraient

plusieurs dizaines de mètres sous l'eau. Mais qu'importait ! Il continuerait ses aller-retours jusqu'à ce que la mer s'avouât vaincue et reculât, soumise, devant des hommes qui souhaitaient marcher sur l'eau.

Pas plus d'une heure de trajet l'attendait, sur cette route du sud de la France, en cette journée d'automne, le long d'une mer d'un bleu paisible qui ne semblait en rien perturbée de ce qu'on lui faisait subir à quelques kilomètres de là. A peine le temps de s'apercevoir que son poste de radio avait chanté une histoire de philosophie et un souvenir de caravane, crié le malaise et la violence dans les banlieues, que déjà Lapôtre arrivait à destination, attendu par son collègue, Victor Pellegrini, dit La Pelle, qui l'intercepta à l'entrée du chantier et lui cria, en imitant le salut militaire :

— Salut Chef ! Comment on devient chef ? Chef !

— Salut ! La Pelle ! Arrête avec cette blague ! Tu ne vas pas me la rabâcher chaque fois que nous nous croisons. Dis-moi plutôt où je décharge !

— Comme hier, chef !

— Arrête de m'appeler chef ! s'agaça Lapôtre.

— Ok ! Chef !

La benne s'éleva tranquillement et les quarante tonnes de roche se déversèrent dans la mer, en un vacarme assourdissant.

La Pelle entra en action. Sa tractopelle repoussait toujours plus loin pierres et gravats. Le sable suivrait. Les travaux de terrassement pourraient bientôt débiter, mais pas avant qu'une noria de camions benne ait achevé de gaver la mer de rochers, de

pierres, de cailloux et de sable. Le progrès ayant toujours enthousiasmé les uns et apeuré les autres, le spectacle fascinait des riverains mais en agaçaït d'autres.

Après plusieurs mois de travail et plusieurs milliers de tonnes de pétrole brûlées, la future plateforme aéroportuaire permettrait à des hommes, capables de voler, d'atterrir sur l'eau sans survoler les habitations, la mer paraissant moins soucieuse de sa tranquillité que les habitants de la région.

A la pause déjeuner les deux hommes se retrouvèrent :

— Dis-moi, Victor, cela ne te dérange-t-il pas que l'on t'appelle La Pelle ? Demanda Lapôtre, faisant raisonner ce bout de phrase dans sa tête : Que l'on t'appelle La Pelle...

— Absolument pas, chef !

— Arrête de m'appeler chef ! Appelle-moi Ben !

— Ok ! Chef !

— Cela ne te gêne-t-il, donc, pas d'être ainsi réduit à ton instrument de travail ?

— Pourquoi ? Je suis très fier de ma pelle...

Un silence soudain couvrit le bruit de mastication des deux hommes qui réfléchissaient. La Pelle s'étendit. La sieste s'imposait. S'allongeant, il aperçut un groupement de baraques qui ressemblaient vaguement à des logements sociaux perchés sur une falaise à quelques centaines de mètres de la future plateforme aéroportuaire.

— Dis-moi chef ! Ils ne devaient pas détruire ces taudis là-haut. C'est bizarre ! Il y a du linge à une fenêtre...

— Je ne sais pas, dit Lapôtre, sans que La Pelle ne perçût sa gêne.

— Je crois qu'il y a eu un drame, là-haut, pendant la tempête de 1985. La Pelle réfléchissait tout haut.

— Je ne sais pas, dit Lapôtre maintenant agacé. Ces vieilles baraques auraient dû être détruites il y a vingt ans de cela quand a été construit le lotissement, situé juste derrière, qui devait les remplacer.

— Oui exact ! Il y a eu des morts, je crois, à la même époque ?

— Je n'en sais rien ! Je te dis ! Lâche-moi avec cette histoire. Je n'aime pas parler des morts. Si tu veux vraiment en savoir davantage, demande à Arthur le contremaître. Il est du coin, lui. Il a grandi ici. Maintenant, laisse-moi dormir. On reprend dans vingt minutes.

La Pelle s'étonna de la colère de Lapôtre.

Chapitre 3 : Le caméscope

*« Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes. »
Jean Racine, Phèdre*

Automne 1985.

En ce jour sans école, le poste de radio de la cuisine était resté allumé. Personne dans cette petite maison construite de bric et de broc d'un quartier du bord de mer de la côte méditerranéenne ne prêta attention à son annonce.

« Voici votre bulletin météo ! Depuis maintenant trois jours, le département des Alpes-Maritimes est victime de pluies importantes avec un cumul de cent à cent cinquante millimètres en moyenne pouvant atteindre localement deux cents millimètres. Le var est en crue dans plusieurs villes de l'arrière-pays niçois. Trois personnes sont portées disparues, emportées par les eaux. Le point culminant de la tempête est attendu demain en fin d'après-midi. Il est demandé à toute personne vivant dans une zone exposée de suivre les instructions des autorités locales. »

En raison du mauvais temps, le linge avait été mis à sécher dans le salon. Une forte odeur d'humidité lui chatouillait les narines, tout absorbé qu'il était par l'écran de télévision où défilaient des engins de chantier de toutes sortes. Toto renifla et se moucha dans sa manche. Il avait enfreint les règles et le savait. Un léger frisson remua ses entrailles. La peur et l'excitation se disputaient une première place sur le podium des émotions qui agitaient son esprit. Il en oubliait le chatouillement désagréable de ses narines. Il était parvenu à brancher le caméscope de son père

sur l'écran du salon. Les trois couleurs, jaune, blanc et rouge, du câble RCA avaient facilité la connexion, rendant l'exercice accessible à un enfant de dix ans, précoce, vif, intelligent et fasciné par les trois lettres noires sur fond rouge : J, V, C. De nouveaux picotements nasaux le firent éternuer. Il s'essuya les mains sur son pantalon.

Et maintenant, lecture ! Des images toutes récentes de camions de chantier apparurent à l'écran. Le décor était familier. Toto avait traversé la rue pour filmer un spectacle fascinant. Depuis plusieurs semaines, des engins mécaniques, énormes, imposants, puissants, bruyants, défilaient sous ses yeux d'enfant ébahi et rivalisaient de largeur, de longueur et de hauteur. Il les observait chaque jour en rentrant de l'école. Mais quelques minutes de béatitude, en passant, ne lui suffisaient plus, ne rassasiaient pas son appétit pour ce manège impressionnant. Des roues bien plus hautes que trois pommes, sa taille d'enfant, au dire de son père, des essieux de presque trois mètres de long, des remorques dépassant les dix mètres, des bras articulés, des gyrophares qui lui faisaient de l'œil, tout ceci ne pouvait qu'attiser la curiosité d'un enfant de dix ans.

Mais comment lui était venue cette idée de filmer ces incessants va-et-vient, ces travaux de terrassement, au risque de subir les foudres de son père, qui avait, à grands renforts de mises en garde grandiloquentes, interdit formellement et fermement toute utilisation du caméscope à ses enfants ? Était-ce l'envie de prolonger le spectacle ? La peur, à son âge, déjà, d'oublier ces images fascinantes ? Le besoin de

garder un témoignage ? La simple curiosité ? L'envie très humaine de franchir un interdit ? Ou finalement et simplement, l'envie, sans réfléchir, de regarder en boucle des images qui lui procuraient un si grand plaisir. Rembobiner, puis lecture ! C'était si simple ! Et de nouveau à l'écran, la puissance de cette énorme pelle métallique creusant le sol et déversant des mètres cube de terre dans un camion benne affamé de cette substance fertile. Encore ! Rembobiner ! Lecture ! Et de nouveau à l'écran, la puissance de cette énorme pelle métallique creusant le sol et déversant des mètres cube de terre dans un camion benne affamé de cette substance fertile. Comment décrocher les yeux d'un tel spectacle, d'une puissance à l'œuvre ? Toto serait-il un jour capable d'une telle prouesse ? Serait-il à la hauteur de ce monde toujours plus efficace, plus performant et plus exigeant ? Et s'il était faible et fragile ? Son père ne répétait-il pas à l'envie qu'il devait s'affermir, être un homme, arrêter de pleurer comme une fillette. Même sa sœur Alice était plus courageuse que lui. Peu importait ! Encore ! Rembobiner ! Lecture ! Et de nouveau à l'écran, la puissance de cette énorme pelle métallique creusant le sol et déversant des mètres cube de terre dans un camion benne affamé de cette substance fertile.

Toto n'analysait pas les images qu'il regardait. Il s'en imprégnait. Il ressentait cette force mécanique, ce champ des possibles qu'ouvrait l'accomplissement de telles prouesses technologiques. Inconsciemment, il comprenait que des puissances étaient à l'œuvre et allaient profondément modifier son quotidien. Tous ses sens l'avertissaient que le décor de son enfance

allait disparaître pour laisser la place à un autre environnement.

Peut-être, encore et finalement, n'étaient-ce pas ces forces mécaniques en action qui fascinaient Toto mais bien plutôt la terre. Cette terre creusée, déversée, transportée, piétinée, sans aucun ménagement, sans aucun remord. Cette terre d'où chacun avait été tiré, puis façonné et où chacun retournait. Mais que comprenait-il cet enfant de ce lien oublié ? Il renifla, à nouveau, et essuya son nez sur sa manche.

*

Et ce qui devait se produire, se produisit... La porte d'entrée s'ouvrit, sans que Toto ne s'en aperçut, et le coup tomba, violent, précis, sur le haut du crâne de l'enfant absorbé par son écran. La surprise accentua la douleur. Les larmes furent alors l'unique moyen de la laisser échapper du corps.

Serge Piccone, dit Sergio, rentré chez lui plus tôt que prévu, n'était pas homme à laisser un enfant désobéir, encore moins l'un des siens. Peut-être avait-il reçu peu d'instruction, mais il savait l'essentiel. La famille était sacrée. Un père se devait de la protéger, cette mission essentielle ne pouvant s'accomplir que par une domination patriarcale indiscutable. Ce n'était pas un savoir intellectualisé, mais plutôt un héritage quasi génétique. Son père et son grand-père, avant lui, avaient été élevés ainsi. Le monde s'écroulerait bien avant qu'il puisse envisager autrement son rôle au sein de sa famille. Un sentiment de possession s'était décuplé au fil des générations pour lui parvenir sous la forme d'une déviance.

La violence n'était, de plus, en rien un sujet de préoccupation pour lui. Elle était fréquente, mais toujours justifiée et nécessaire. Alliée d'une impulsivité parfois incontrôlable, elle avait blessé profondément des esprits et des corps, qui la considéraient comme une composante normale de la vie de famille, cette normalité admise se révélant la seule échappatoire à un effondrement de soi dans des blessures béantes.

Pour toutes ses raisons et une autre, Serge Piccone était dans l'incapacité de comprendre pourquoi son fils, ce petit garçon, d'ordinaire, sage et respectueux, avait enfreint la règle la plus élémentaire d'obligation d'obéissance. Il tenta d'arracher le caméscope des mains de Toto, qui, davantage par réflexe, que dans une intention consciente, s'accrocha à l'objet de discordes. La surprise du père fut de courte durée. Elle céda la place à une explosion de colère. Sa main s'abattit sur le visage fragile du garçon qui s'effondra et resta au sol, immobile, recroquevillé tel un fœtus abandonné hors du corps de sa mère. Piccone ne lui prêtait aucune attention, tout accaparé qu'il était par le caméscope. Il examina l'appareil avec fébrilité, s'interrogeant sur la nature des images qu'avait regardées Toto. Sans plus d'explication, il se dirigea vers sa chambre, vérifia l'armoire où il rangeait les cassettes VHS. Toto n'y avait pas touché. Piccone revint dans le salon. Toto, toujours au sol, était en état de choc. Son immobilité agaça son père qui s'agenouilla près de lui.

— Toto ! Appela Piccone en secouant l'enfant inerte. Réveille-toi ! Arrête tes enfantillages !

Toto reprit progressivement ses esprits. Au contact de la main de son père sur son visage, sa réaction fut aussi brève qu'incompréhensible. Un tremblement le secoua. Puis Toto pleura, sans s'arrêter, comme une délivrance, un retour à la vie. Il suffoquait par moment. Le nez lui coulait. Il se dirigea vers la porte de la chambre de sa sœur Alice.

— Viens t'asseoir dans le fauteuil, Toto, lui intima son père. Tu es puni ! Je vais t'apprendre à obéir !

Toto n'entendait rien. Il tapa à la porte. Il éternua.

— Viens ici, Toto ! Ne crois pas t'en tirer à si bons comptes ! dit Piccone en se levant et s'avancant vers Toto.

La porte s'ouvrit. Alice apparut. Toto se glissa à l'intérieur de la chambre et se réfugia dans le lit de sa sœur. Du haut de ses seize ans, Alice avait déjà l'allure d'une jeune femme. Ses grands yeux noirs laissaient percevoir une maturité acquise très tôt, trop tôt peut-être. Elle aimait porter ses cheveux noirs mi longs en queue de cheval haute. Cette coiffure illustrait inconsciemment son caractère enjoué et dynamique.

— Que se passe-t-il ? demanda Alice à son père.

— Rien qui ne te concerne ! Toto viens ici !

Alice, qui avait perçu la gravité de la situation, faisait instinctivement rempart de son corps à l'entrée de sa chambre. Son père continuait d'appeler Toto.

— Laisse-moi lui parler, ajouta Alice. Il n'a pas l'air bien du tout. Il est pâle.

— Du cinéma ! Il sait très bien que ce qu'il a fait est inacceptable. De toute façon, cela ne te concerne pas. Toto ! Viens ici ! Toujours en train de pleurnicher dans les jupes de ta sœur ! A dix ans ! Si je n'avais pas

une confiance absolue en ta mère, cette sainte femme, paix à son âme, je douterais d'être ton père. Dans la famille, les garçons deviennent des hommes sans pleurer ! Bon sang !

— Laisse-moi le calmer et après, je lui dirai de venir te parler. Insista Alice.

Alice savait utiliser un ton de voix qui calmait son père dans les situations de crise. Cette fermeté apaisante chez une jeune fille de seize ans impressionnait son entourage. Même son père rendait les armes dans ces moments-là.

La porte de la chambre se referma sur Alice, et Serge Piccone resta seul dans le salon, incapable d'analyser son geste et la scène qu'il venait de vivre.

Où dans le cerveau naît l'impulsion nerveuse qui engendre l'action musculaire indispensable à une telle violence ? Comment un bras, une main, un corps, peuvent-ils se mettre en branle dans l'objectif de frapper ? Quel intérêt, quel besoin, derrière cette rencontre douloureuse de deux parties de corps différents ? Pourquoi un tel dévoiement du besoin humain de contacts physiques ? Dans la nature, les êtres vivants incapables de caresse sont incapables de coups. La violence est-elle un prix à payer, une contrepartie de la jouissance de rapprochements corporels propres à notre espèce ?

Chapitre 4 : Alice

« Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie. »

Louise Labé, Je vis, je meurs

Alice s'adossa à la porte, souffla un grand coup et observa son frère allongé sur le lit, le visage mouillé de larmes. Elle devinait les tremblements qui avaient ébranlé son corps d'enfant. Elle connaissait son émotivité. Elle était l'unique personne en présence de laquelle Toto laissait libre cours à sa sensibilité. Cette singularité l'effrayait. Ce poids l'étouffait. Tous ceux que croisait Toto se contentaient de la belle image d'un enfant calme, obéissant, intelligent, parfaitement adapté à la vie en société telle qu'elle s'imposait à lui. Mais Alice connaissait le bouillonnement intérieur que cachait cette apparence idéale. Elle savait que l'acuité de la sensibilité de son frère réclamait une carapace indispensable à son équilibre. Il devait se protéger des émotions qui le submergeaient, des sensations qui l'assaillaient, des sentiments qu'il lisait instinctivement chez l'autre. Toto, lui-même, ne comprenait pas encore sa véritable nature. Auprès de son père, il développait son sens de l'observation et sa capacité à détecter le moindre changement d'humeur. Son hypervigilance se muait en une hypersensibilité.

Alice s'approcha du lit. Toto la saisit alors et l'enroula de ses bras. Son visage d'enfant se colla contre sa poitrine. Il la serrait si fort que l'émotion débordait son corps et inondait le cœur de sa sœur. Ce moment de communion la remplissait profondément. Sa peau de jeune femme repoussait les germes

microbiens mais laissait pénétrer en profondeur la tendresse et la chaleur que lui procurait cet enfant, ces stimulations affectives et cet émoi ayant, immanquablement, des vertus thérapeutiques. Alice préserva le lien pendant de longues secondes. Toto en avait besoin, elle aussi. Ce contact physique l'apaisait. Le visage de Toto reprit des couleurs.

Mais, celui d'Alice blêmit soudainement. Elle lut dans ses bras de jeune femme, qui entouraient son frère, une imitation, malgré elle, des gestes de sa mère. Et l'absence maternelle l'étreignit, subitement, d'autant plus fortement que l'émotion de son frère l'attendrissait. Il la rendait sensible à la douleur et au manque, comme la morsure d'un animal familier aurait pénétré des chairs détendues et accessibles, et mortifié le corps et l'esprit. Alice réalisa que les bras de sa mère avaient disparu depuis bien longtemps, depuis bien avant l'accident, ce dernier n'étant que la concrétisation, l'ancrage dans le réel, d'un état préexistant. Son rythme cardiaque s'accéléra. Alice tentait de reprendre son souffle.

— Toto, ça va ? demanda-t-elle au bord des larmes, s'efforçant de maîtriser son émotion.

Plusieurs secondes de silence s'étendirent.

— Toto, ça va ? J'espère que tu n'es pas en train de te moucher dans mon tee-shirt ! Tiens ! Prends ce mouchoir.

Toto releva la tête et sourit. Les yeux rouges, le nez lui coulait.

— Toto, que s'est-il passé ? Qu'as-tu fait pour le mettre en rogne de la sorte ?

Le souffle court, Toto répondit :

— J'ai pris le caméscope.

— Comment ? L'étonnement d'Alice l'amena à reculer puis à s'asseoir sur le bord du lit. Es-tu fou ? Tu cherches les ennuis !

— Mais je sais m'en servir.

— Ce n'est pas le souci !

Alice était abasourdie par les propos de son frère. Jamais, il n'avait agi de la sorte. Désobéir ! Prendre les affaires de leur père ! Et le caméscope, de surcroît ! Elle en tremblait. Elle retrouva son calme et ajouta :

— Explique-moi. Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Quelle mouche t'a piqué ? Les questions jaillissaient de la bouche d'Alice comme Toto ne répondait pas.

— Les images, murmura Toto.

— Quelles images ? S'inquiéta vivement Alice.

— Les images de camions.

— Des camions ? Alice se rassurait.

— Les camions du chantier dehors.

— Dehors ? Dans la rue en construction ?

— Oui.

— Tu sais te servir du caméscope ? Tu as réussi à filmer quelque chose ?

— Oui ! Les camions ! Je te dis ! Commençait à s'enthousiasmer Toto. C'est facile ! Avec le bouton rouge tu enregistres. Avec la double-flèche, tu rembobines et avec la flèche verte, tu regardes les images que tu as filmées.

— Oui, oui, bon, d'accord, s'impatientait Alice. Mais quelqu'un t'a-t-il vu filmer ?

— Non. J'ai trouvé une cachette d'où je vois tout. Tu veux que je te la montre ?

— Pas maintenant. Tout à l'heure. As-tu touché aux cassettes qui sont dans l'armoire de Papa ?

— Non, c'est quoi une cassette ?

— Rien d'important. Mais écoute-moi attentivement ! Tu ne dois jamais, j'insiste, jamais, toucher à ses cassettes. La réaction de papa serait... Alice hésita... désastreuse... dangereuse... Tu m'as bien comprise ?

— Oui, oui, dit Toto un peu trop légèrement du goût d'Alice, qui resta pensive quelques secondes.

— Je ne sais vraiment pas ce que tu leur trouves à ces camions qui nous empoisonnent la vie. Si tu veux et si la pluie s'arrête, nous irons à la bibliothèque emprunter des livres sur le sujet.

— Je préfère les filmer.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Toto se sentait à l'aise avec sa sœur. Il pouvait tout lui dire même quand il ne savait pas. Elle ne le jugeait pas.

— Allez ! Viens ! La pluie s'est arrêtée. Allons à la bibliothèque ! l'encouragea Alice.

— Non.

— Comment ça ? Non ? D'habitude, tu aimes aller à la Bibliothèque.

— Oui.

— Alors ? Quel est le problème ?

Toto hésitait... Il se moucha.

— Allons ! Parle ! Insista Alice.

— C'est ta robe ! dit-il en rangeant le mouchoir dans sa poche.

— Non ! Dans la poubelle, le mouchoir !
Comment ça, ma robe ? Répliqua Alice interloquée !
Eh ben, voilà autre chose ! Et puis, ce n'est pas une robe mais une mini-jupe. Quel est le problème ?

— Les garçons, dans la rue.

— Quoi ? Les garçons ! Quels garçons ?

— Tous les garçons !

— Comment ça ? Tous les garçons. S'agaça Alice.

— Quand ils me croisent, ils me demandent sans arrêt : Où est ta sœur, Toto ? Dis-lui de mettre sa robe rouge ! Et ils rigolent. Ça ne me plaît pas.

— Ce n'est pas une robe mais une jupe !

Alice sentait la colère lui monter au nez.

— Quels garçons, Toto ?

— Hector et Sacha !

Alice s'adoucit.

— Laisse-les dire ! Je m'habille comme j'en ai envie ! Tu préfères aller faire du vélo ?

— Mon vélo est crevé.

— Papa ne te l'a toujours pas réparé ?

— Non.

— Eh bien ! Prends-le mien ! Tu en meurs d'envie, non ?

Les yeux de Toto s'illuminèrent à l'idée d'enfourcher le vélo de sa sœur et de descendre jusqu'à la plage, en passant, tout d'abord, jeter un œil à la noria d'engins de chantier à l'œuvre en face de chez lui.

— Mais avant, tu dois parler à papa, rappela Alice.
Toto s'assombrit.

Chapitre 5 : Arthur

« L'hypersensibilité est écrite dans notre corps. »

Fabrice Midal, Suis-je hypersensible ?

Automne 2005.

Arthur observait la bordure rugueuse du quai de bus. C'était rudement bien pensé ! Se disait-il. Quand le bus, équipé d'un plancher bas intégral arriverait, la hauteur du quai correspondrait exactement à la hauteur de plancher du bus. Plus de marche, plus d'obstacle, plus de risque de chute, davantage de fluidité et d'aisance. Les nouveaux arrêts de bus à bordure d'accostage haute assuraient maintenant à tous, même aux personnes atteintes d'un handicap une utilisation autonome des transports en commun.

Arthur s'approcha davantage du bord du quai pour observer sa hauteur. 220 millimètres d'après la notice technique.

Un bus se présenta. Arthur recula. Il analysa très rapidement l'intérieur du bus bondé. Il décida d'attendre le suivant malgré la foule qui en descendit et libéra des places. Des épaules frôlaient les siennes. Des souffles humains heurtaient son visage. Des sentiments et des vies d'hommes et de femmes l'assaillaient. Son cerveau avait mémorisé, malgré lui, un grand nombre de visages, chacun d'eux laissant en lui la trace d'une existence, d'un horizon, d'une quête. Arthur ressentait souvent cette impression d'appartenir à un rhizome humain géant où les liens inconscients entre individus permettaient l'échange d'une énergie vitale à chacun. Épuisement et

régénération dépendaient alors de la nature profonde de l'individu et de sa relation à l'autre.

Toutes les émotions qu'il venait d'éprouver, les siennes comme celles d'autrui, ressemblaient à autant de vents contraires qui agitaient ses viscères.

*

Non loin de là, à quelques dizaines de kilomètres, en mer, les vents contraires et indisciplinés du large caressaient sans mauvaises intentions la surface des eaux. Chacun, suivant sa provenance, sa direction particulière, sa puissance propre, nourrissait les flots d'une énergie naturelle, par des jeux de pressions atmosphériques incessants comme autant de jeux de mains d'enfants encore inconscients de la puissance qu'il leur serait donnée d'exercer sur les autres une fois adultes, comme autant d'encouragements de mères incapables d'imaginer qu'elles donneraient naissance à des monstres. Et ce jeu perpétuel, caché, ce remous viscéral, cet échange d'énergie inéluctable, donnait à voir un spectacle maritime grandiose et fascinant.

*

Comme il lui était difficile de croiser autant d'existences, mieux valait pour Arthur attendre un bus moins chargé. Celui qui accostait à l'instant, devant lui, présentait cet avantage et transportait un couple en pleine discussion, une femme seule, un adolescent endormi, un homme inquiet et un chauffeur au sourire forcé. Arthur monta, plus exactement entra. Aucune marche et aucun obstacle n'entravèrent sa progression et sa réflexion. Comme il avançait, Arthur observait ce couple qu'une dispute sourde animait. Son regard se posa tout d'abord sur la nuque puissante de l'homme dont les mains s'agitaient, puis plongea dans les yeux inquiets de la jeune femme qui semblait se

forcer à écouter son compagnon de voyage. Ce visage féminin lui fit une forte impression tant par la grâce de ses traits que par la souffrance et la colère qui s'y lisaient. Arthur ne pouvait détacher ses yeux de ces traits délicats. Dévisager cette jeune femme était-il indécent ? C'était pourtant ce dont il avait envie. Pourquoi se l'interdire ? Qui avait établi cette règle stupide ? Pourquoi deux inconnus ne pourraient-ils pas se regarder dans les yeux ? Pourquoi fallait-il toujours fuir le regard de l'autre ? Arthur n'y était pour rien ! Ces grands yeux verts l'absorbaient totalement. Ce nez fin, charmant, et cette bouche étroite aux lèvres crispées le subjuguèrent ! Et ce menton qui tressautait d'irritation, quelle merveille ! Qu'y pouvait-il ? De quoi était-il fautif ? Quel tort causait-il ? Il souhaitait simplement la regarder sans parler, la voir sans rien dire, observer en silence, l'admirer, oui, l'admirer et se laisser envahir par ce plaisir qui le saisissait en l'instant.

Une houle puissante agita ses entrailles comme il passait à la hauteur de la jeune femme et que ses grands yeux verts le fixèrent.

*

Les caresses et les pressions exercées par les vents du large sur la surface des eaux créaient autant d'ondulations qui, pour survivre, devaient maintenant s'additionner, s'unir, s'assembler, se ramasser, et donner ainsi naissance à la houle qui venait frapper, avec régularité, la coque des bateaux. Cette agitation constante, perceptible, berçait, depuis la nuit des temps, des marins habitués à ce roulis incessant. Mais seul le matelot averti distinguait au loin l'individualité de chacune de ces vagues, et

remarquait l'une d'entre elles, particulière, différente, en gestation.

*

Arthur s'assit à une distance de deux sièges derrière le couple en dispute et observa l'homme dont la colère montait et la main descendait pour frapper la housse du fauteuil vide à ses côtés. Sa compagne eut un premier mouvement de recul, puis un second quand celui-ci leva la main pour demander le prochain arrêt. Le regard de l'homme croisa furtivement celui d'Arthur. La jeune femme restait assise. Le bus s'arrêta. Les portes s'ouvrirent. Elle persistait à rester assise. La colère contenue de l'homme éclata. Il la saisit par le bras et la traîna hors du bus.

Arthur les suivit des yeux comme le bus repartait. Une vague d'inquiétude l'assaillit. Il reprit son souffle. Mais, étonnamment, personne ne semblait perturbé par la scène à laquelle il venait d'assister. Arthur se leva alors d'un bond et dans un geste de panique se dirigea vers le chauffeur qui attendait que le feu de circulation passe au vert.

— Ouvrez la porte, s'il vous plaît ! Lança Arthur.

Le chauffeur constata la détresse d'Arthur, sa peine à s'exprimer, et ouvrit les deux portes avant du bus. Arthur descendit et resta de longues minutes sur le trottoir, sous une pluie fine. Comme enfermé, il sentait son cœur battre à tout rompre, la chaleur envahir tout le haut de son corps, de son ventre à son crâne, et la transpiration perler à son front. Toutes ses pensées étaient tournées vers cette femme malmenée. Ses yeux la cherchaient alentour. En vain.

Il se raisonna. Qui était-il pour se soucier de cette situation ? Avait-il réellement la bonne analyse de la scène à laquelle il venait d'assister ? Une alerte bien réelle retentissait sous son crâne. D'où venait-elle ? Était-il présomptueux ? Arthur fit l'effort de maîtriser ses émotions et de se diriger vers la plateforme aéroportuaire, son lieu de travail. Il décida tout de même de passer par la grande rue commerçante. Il n'aimait pas cette rue fréquentée. Peut-être la croiserait-il à nouveau ?

La marche lui permit de se détendre et de soulager son système nerveux sympathique fortement sollicité dans ces moments d'inquiétude au contact de la foule ou dans les espaces clos. A l'approche de la grande rue, davantage de gens l'entouraient. A chaque pas, les trottoirs se remplissaient. Arthur accéléra son allure, d'autant que la pluie s'accroissait.

Quand soudain, il aperçut le couple en pleine dispute une dizaine de mètres devant lui. Il ralentit. La jeune femme lui tournait le dos. Le visage de l'homme s'allongeait de colère. Le corps d'Arthur se tendait. A quelques pas de distance, il serra les poings, brusquement, malgré lui, sous l'effet d'un bruit d'impact. Un bruit d'impact très caractéristique. Non pas métallique, ni même matériel. Mais bien plutôt organique. Charnel. Le bruit de l'impact d'une partie d'un corps humain qui s'abat sur un autre. La jeune femme venait d'administrer une gifle monumentale à son compagnon encore sous le choc, mais qui, étrangement, ne semblait pas envisager de représailles.

En passant à la hauteur du couple qui attirait maintenant l'attention des riverains, Arthur croisa le

regard de l'homme et y lut une telle détresse, un tel abysse d'incompréhension, un tel abîme d'impuissance qu'il ressentit un trouble, une peur. Non pas une peur naturelle pour l'être, homme ou femme, qui est l'objet ou la cause d'une violence physique, mais bien plutôt un vertige semblable à ce malaise au bord d'une falaise, cette peur de tomber dans un gouffre, un puits sans fond, un néant semblable à ce précipice de mécompréhension séparant ces deux êtres qui devaient pourtant, fallait-il l'espérer, s'aimer encore.

Arthur continua son chemin, essayant d'analyser cette peur qui l'avait assailli. Il ressentait une angoisse profonde, très éloignée de son empathie habituelle. Cette anxiété l'interrogeait. Pour la première fois, la peur l'avait emporté sur la compassion. Les deux êtres qu'il venait de croiser souffraient. Et la cause de leur dispute l'effrayait au lieu de l'apitoyer. Arthur avait ressenti, dans sa chair, une incompréhension, une mécompréhension, une méfiance et une défiance, nourries, entretenues par la peur et l'égoïsme, devenues tenaces, ancrées, enracinées, et qui rongeaient à l'os le lien entre deux êtres et l'anéantissaient bel et bien. Arthur mit un mot sur son trouble. Néant ! Telle une mort délibérée, ce néant, caché sous les traits d'une beauté et d'une jeunesse éclatantes, né d'un égocentrisme fétide et délétère, absorbait tout et engendrait la peur. Cet effroi du néant, cette terreur d'une absence de partage, d'une annihilation du lien, cette épouvante, en fait, d'être seul, même accompagné, l'ébranla. Il était, finalement, tout autant égocentré. Son corps se contracta. La

souffrance née dans ses entrailles éclata sous son crâne. Arthur engagea une série de profondes respirations. Cinq secondes par inspiration et cinq secondes par expiration. Encore ! Cinq secondes par inspiration et cinq secondes par expiration. Compter le soulageait. Se concentrer sur sa respiration le calmait. Encore et toujours, se centrer sur soi. Il chassa cette pensée et décida de porter son attention sur ce qui l'entourait.

La marche, la respiration, et l'observation des alentours sur le trajet le rassérénèrent quelque peu. Il s'efforçait d'oublier les visages qu'il avait croisés. Arthur entra dans la baraque de chantier qui lui servait de bureau sur la plateforme aéroportuaire, en retard, mais prêt, lui semblait-il, à se mettre au travail, sans se douter de la vague émotionnelle qui déferlerait en lui sous peu, imprévisible, inattendue, scélérate.

*

Toutes les vagues qui formaient la boule, vieilles par leur propagation et l'éloignement de leur lieu de naissance au large, se ressemblaient et se suivaient imperturbablement, impassiblement, insensibles à leur individualité propre. Rien ni personne, pas même un œil averti n'aurait pu prédire que l'une d'entre elles réclamerait le droit à sa singularité au détriment de ses compagnes de voyage et au mépris d'une prévisibilité rassurante. Cette vague scélérate aspira, vampirisa, l'énergie de ses voisines et atteignit une hauteur inconcevable, prête à s'abattre sur tout ce qui entraverait son chemin.

*

Personne n'aurait pu la prévenir, pas même le premier concerné. Quand Arthur sentit la vague déferler en lui, il était trop tard. Aucun exercice de

respiration n'en aurait atténué l'onde de choc. La crise de panique le saisit au corps, le renversa presque au moment où il s'asseyait à son bureau. Elle oppressait sa poitrine, écrasait sa cage thoracique, le suffoquait. Il sentait son souffle chaud et fétide sur son visage. Des gouttes de sueur perlaient à son front et glissaient le long de ses tempes où pulsait une douleur sourde. Mais, pour Arthur, le plus perturbant était la peur que son corps le lâche et cesse de fonctionner, que ses poumons cessent d'aspirer un air vital. Il savait cette peur irrationnelle. Mais elle était bien réelle et très supérieure à sa volonté propre en l'instant. Elle enserrait son corps et son esprit dans un étau prêt à le broyer. Il avait beau se répéter que cet étau n'existait pas, qu'il ne serait pas écrasé, rien ne l'assurait qu'il ne manquerait pas d'air dans la minute à suivre. Seul, il fit un effort surhumain pour se lever. Il s'appuya sur le bord de son bureau et atteignit la fenêtre qu'il ouvrit tout grand malgré la pluie. Il tenta de reprendre sa respiration. La fraîcheur qui pénétrait la baraque de chantier le soulagea quelque peu. Il trouva la force d'ouvrir les deux portes, avant et arrière, et de s'asseoir sur la marche à l'entrée. La pluie ruisselait sur son visage. Une légère brise l'apaisait. Arthur s'efforçait de respirer profondément.

Quand Victor Pellegrini, son collègue, dit La Pelle, le trouva ainsi affalé à l'entrée de la baraque, les pieds dans la boue, le visage blême et souffrant, il eut peur. Il tendit les mains pour le secourir.

— Arthur ! Que t'arrive-t-il ? Dit La Pelle, en tentant de redresser son collègue et contremaître.

Arthur ne répondait rien. La Pelle le secoua.

— Arrête. Supplia Arthur dans un souffle.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Rien ! Lâcha Arthur dans un second souffle.

C'est en train de passer.

— Tu as encore fait une crise d'angoisse ? Toujours ton problème, euh... d'ano... d'anorexophobie. Je ne sais plus trop quoi... La Pelle butait toujours sur les termes médicaux.

— Amaxophobie ! Murmura Arthur.

— Oui ! Enfin... Tu ne peux plus monter dans une voiture depuis ton accident.

— Aide-moi, s'il te plaît.

La Pelle l'aida à s'asseoir sur le plancher de la baraque de chantier et à poser ses pieds sur la première marche.

— Tu veux de l'eau ? Tu es en sueur !

— Oui, merci.

— Tu as mangé ?

— Non.

— Tu as faim ?

— Non.

— Tu devrais tout de même manger un bout. Tu es pâle. Tu me fais peur.

Arthur accepta le morceau de pain que lui tendait La Pelle et son visage reprit quelques couleurs.

Les deux hommes restèrent quelques instants assis côte à côte malgré la pluie. Ils contemplaient la mer Méditerranée.

— Tu te sens mieux ?

— Oui beaucoup mieux. Merci de ton aide. La voix d'Arthur était plus assurée.

— Il n'y a pas de traitement pour tes histoires de phobie. Tu me fais peur à chaque fois que cela t'arrive.

— Je vais mieux. Ne t'inquiète pas. C'est pénible mais passer.

— Oui, mais quand même, ne pas pouvoir monter dans une voiture au XXIème siècle. C'est gênant !

— Il y a bien pire ! Crois-moi ! Au fait, qu'est-ce qui t'amène ? Demanda Arthur qui se sentait mieux maintenant que la vague s'était estompée. Un soulagement et une grande fatigue l'envahissaient à présent.

— En fait, je viens de manger avec Ben et il m'a dit que tu savais ce qui s'était passé dans ses vieilles baraques là-haut. Répondit La Pelle, levant son index en direction de vieilles habitations situées sur une hauteur non loin de la plateforme aéroportuaire.

— C'est vieux et ce serait trop long à raconter. Je dois me mettre au travail. J'ai une matinée à rattraper.

— Excuse-moi, Victor. Dit Arthur, le visage fermé. Il se releva avec effort et se dirigea vers son bureau.

La Pelle s'éloigna silencieux et surpris, à nouveau.

*

Malgré la fatigue, Arthur venait enfin d'achever les tâches de la matinée. Il vérifia pour la troisième fois son dossier et le calendrier décrivant l'organisation du travail de son équipe cette semaine. Tout était en ordre et cohérent. Il avait informé chaque ouvrier du travail qui lui incombait. Et chacun était présent. Il n'avait rien oublié. Ces multiples vérifications le rassuraient. Il pouvait maintenant s'atteler à l'organisation de la semaine suivante. A seize heures

précises, il prêta attention au bulletin météo annoncé par le petit poste de radio posé sur son bureau.

« Temps mitigé, cette après-midi, en ce lundi quatorze octobre 2005, sur tout le pourtour Méditerranéen. Fortes averses et éclaircies timides. Après les records de chaleur enregistrés, des orages très violents et des pluies diluviennes se sont abattus hier sur l'arrière-pays niçois. Le var est en crue dans plusieurs localités. Un appel à la vigilance est lancé. Les côtes restent épargnées pour le moment. Mais des perturbations atmosphériques y sont attendues dans les tout prochains jours. »

Comme pour donner raison à ces prévisions météorologiques, des gouttes de pluies résonnèrent sur le toit en tôle de la baraque de chantier qui lui servait de bureau. Cela l'agaçait, le déconcentrait de la tâche que le conducteur de travaux venait de lui confier. Faire abstraction de ce bruit lui demandait un effort épuisant et inefficace. Sans arrêt, son esprit revenait à ce son qui frappait ses tympans.

Chacun présente une sensibilité plus ou moins aigüe à certains stimuli, comme le crissement de pneus, le frottement des ongles sur un tableau ou le froissement d'une feuille. Mais Arthur, lui, vivait un décuplement de son acuité qui, par moment, le rendait fou. Il entendait l'impact de chacune des gouttes de pluie sur la tôle au-dessus de sa tête.

Il avait lu une étude sur l'érosion d'une structure métallique causée par les impacts de gouttes d'eau. Au centre du point de contact avec la goutte, le métal subissait un « coup de bélier » qui endommageait progressivement la surface extérieure du métal. Mais

la pression maximale, largement supérieure, était située en bord de zone de contact, lorsque le front d'onde de compression voyageant dans la goutte dépassait la zone d'impact et donnait naissance à des jets d'eau latéraux. Il y avait d'abord affaiblissement des joints de grains du matériau. Et après un grand nombre d'impacts, des microfissures apparaissaient et provoquaient l'enlèvement ou la rupture des grains. On parlait de fatigue du matériau.

Mais, se demanda Arthur Scapparé, contremaitre sur cette plateforme aéroportuaire, seul dans cette baraque lui servant de bureau, quelqu'un avait-il jamais étudié la nature de l'onde sonore provoquée par ce « coup de bélier », sa propagation dans l'air, son impact sur ses tympans, son effet sur le marteau et l'enclume, sa résonnance dans sa boîte crânienne et sa transformation en impulsions nerveuses par l'oreille interne ? Et surtout, quelqu'un avait-il jamais étudié les effets physiologiques de la propagation de cette onde sonore dans son corps ? Pourquoi n'arrivait-il pas à détacher son attention de ce bruit ? Quelqu'un pourrait-il jamais étudier la fatigue qu'il ressentait ? Ne valait-il pas mieux qu'un simple matériau ?

La situation était semblable lorsqu'il rendait visite à sa grand-mère. La télévision allumée dans le salon commun de la maison de retraite jouait le rôle d'un compagnon bavard et bruyant. Cela semblait rassurer les pensionnaires âgés. Mais cela mettait ses nerfs dans un tel état qu'il se hâtait de pousser le fauteuil roulant de sa grand-mère vers l'issue de secours. Quel bienfait ! Ce silence retrouvé ! Il pouvait alors pleinement s'absorber dans une communication non

verbale avec cette pauvre et brave femme atteinte de la maladie d'Alzheimer. Un silence ressourçant les enveloppait. Il prenait la main de sa grand-mère. Ils communiquaient. Sans un mot, par le regard, le toucher, ils se comprenaient. Juste retour d'amour. Juste retour d'une situation vécue, mais oubliée, où, les rôles inversés, la grand-mère avait, pour la première fois, tenu dans ses bras son petit-fils et tissé, sans paroles, un lien inaltérable au silence.

Le problème n'était pas le bruit en lui-même ; ni le silence, une solution. Au Bénin où Arthur avait vécu quelques années, le bruissement d'une pluie africaine immémoriale tombant sur des pistes de terre rouge non goudronnées ne l'importunait nullement. Rien de comparable avec ce vacarme de chocs métalliques au-dessus de sa tête. Ce bruit ancestral de l'eau tombant sur la végétation béninoise lui laissait un souvenir apaisant. Ce murmure de communion avec les éléments, l'eau, l'air, la terre, l'emportait presque, dans sa mémoire, sur le silence. L'onde sonore africaine le pénétrait alors et le liait à cette terre dénuée des artifices bitumés qui lui était imposés sous d'autres latitudes.

*

Une accalmie de la pluie ramena Arthur à la réalité. Il vérifia de nouveau l'organisation du travail qu'il avait établie. Tout était parfait pour cette semaine. La rénovation de la piste F de la plateforme aéroportuaire serait terminée dans les temps impartis. Mais les commandes de granulat pour la semaine suivante l'intriguaient. Pourquoi une telle quantité pour des travaux qui se terminaient ? Le nombre d'ouvriers

envisagé était aussi conséquent. La réunion avec le chef de travaux, prévue en fin de journée, devrait apporter les réponses à ces interrogations.

Arthur décida alors de vérifier les bulletins météo pour la semaine suivante. Les prévisions n'étaient pas bonnes. Les crues s'accroissaient déjà depuis plusieurs jours dans l'arrière-pays et l'embouchure du Var toute proche de la plateforme aéroportuaire était très agitée. Météo France annonçait également une forte houle. De grosses vagues risquaient de frapper la côte et la digue artificielle. Cela pourrait mettre en danger ses hommes. Il décida d'appeler le conducteur de travaux pour ajouter ce point à l'ordre du jour de la réunion prévue en fin d'après-midi. Le téléphone sonna cinq fois avant qu'un homme à la voix forte décroche. Arthur reconnut la voix de Jean-Pierre, le conducteur de travaux.

— Allo ! Qui me dérange ?

— Bonjour, Monsieur Pressis, Arthur Scapparé à l'appareil.

— Ah oui ! Scapparé. Que voulez-vous ?

— Je me permets de vous déranger concernant un point important. Je viens de consulter les différents bulletins émis par Météo France concernant le début de la semaine prochaine. Ils ne sont pas bons. Forte houle et vagues importantes. Je pense qu'il faudrait envisager une réorganisation des équipes exposées. Je souhaiterais ajouter ce point à l'ordre du jour de la réunion, ce soir.

— Vous plaisantez ! De grands pontes assisteront à cette réunion. Le maire de la ville lui-même devrait être présent. Ce n'est pas le jour de les ennuyer avec

vos hésitations. Le travail doit avancer vite et même s'accélérer. Vos primes, à vous et vos hommes, sont en jeu. Je vous le rappelle !

— C'est la sécurité de mes hommes qui prime, sauf votre respect, Monsieur.

— Cessez de vous inquiéter, Scapparé ! Les prévisions météo ne sont jamais fiables !

— Puis-je me permettre d'insister. J'aimerais prévoir une organisation qui nous permettrait d'être prêts et d'assurer la sécurité de nos hommes le cas échéant.

— Ok ! ok ! Nous en reparlerons. Mais pas un mot pendant la réunion. Les ouvriers doivent maintenir le rythme de travail. C'est une priorité absolue. Suis-je bien clair ?

— Très bien, monsieur.

— Alors, à ce soir.

Pressis raccrocha sans plus de politesse. Arthur était perturbé par un mauvais pressentiment. L'irruption de Benoît Lapôtre trempé dans la baraque chassa momentanément cette impression désagréable.

— Salut Arthur !

— Salut Ben ! répliqua Arthur encore pensif.

— Ouf ! Quelle averse ! Je suis trempé ! dit Lapôtre en enlevant sa veste mouillée.

— Mets-toi à l'aise, répondit Arthur, réalisant que la pluie avait en effet repris, ainsi que le bruit l'accompagnant. Où en est ton équipe ?

— C'est pour cette raison que je suis venu te voir. Les objectifs sont atteints. Les matériaux demandés ont été livrés et déversés comme prévu. Mais, au vu des nouvelles commandes de granulat, il semble que

le chantier se prolonge. Je ne comprends pas. Tu ne nous as pas informés.

— Chapeau à ton équipe, Ben. Les hommes de la carrière ont mérité leur surnom, félicita Arthur, qui savait motiver ses troupes et les encourager à donner le meilleur d'eux-mêmes. Moi-même, je suis surpris par ces commandes. Je ne suis pas au courant. J'ai l'impression que de nouvelles directives seront données ce soir.

— J'ai ma petite idée, Arthur, lança Lapôtre. Ils s'apprêtent à prolonger la dernière piste inachevée. J'en mets ma main à couper. Je crois que l'autre équipe a même déjà démarré le travail de remblai. Les aller-retours des camions chargés n'ont pas cessé aujourd'hui.

— C'est aberrant ! Ils se prennent pour Jésus à vouloir marcher sur l'eau !

— Atterrir sur l'eau, plutôt ! Coupa Lapôtre, pris d'un rire inquiet.

— Tu imagines les tonnes de roche qu'il faudra déverser.

— Au moins, on aura du boulot, bien payé, pendant un bon moment, ironisa Lapôtre.

— Arrête Ben ! Tu sais au fond de toi que ce projet est insensé.

Arthur finit sa phrase en se levant. Il se dirigea lentement vers la porte de la baraque laissée grande ouverte depuis sa crise de panique en milieu de matinée. La pluie avait cessé et de majestueux rayons de soleil perçaient des nuages à la traîne, illuminant la méditerranée d'un bleu hypnotique.

— Crois-tu qu'Elle sera d'accord, Ben ? Demanda Arthur alors que les deux hommes se tenaient à l'entrée de la baraque devant une mer Méditerranée rassasiée d'une eau de pluie lui appartenant de nouveau.

— Elle seule décide. Elle a pouvoir de vie et de mort sur les marins, les aventuriers et... les pauvres ouvriers que nous sommes.

Chapitre 6 : Le plongeon

« L'eau parle sans cesse et jamais ne se répète. »

Octavio Paz, Liberté sur parole

Benoît Lapôtre stationna son semi-remorque sur le bas-côté de la route départementale, en ce jour d'octobre qui se lèverait dans quelques minutes. Il connaissait l'endroit, un emplacement suffisamment large pour accueillir un véhicule de grande taille, non loin du col de la Gardiole.

La veille, il avait négocié sa matinée avec le contremaitre. Il avait profité d'un moment d'extase devant la Méditerranée, entre deux averses, pour obtenir un consentement, souvent difficile à décrocher. Les arguments n'avaient pas manqué : le nombre d'heures supplémentaires effectuées qu'il ne comptait plus, une journée plus calme avant l'annonce de nouvelles directives de travail et surtout un mauvais temps annoncé, qui inquiétait, pour il ne savait quelle raison, Arthur Scapparé, le contremaitre. Lapôtre avait su se montrer persuasif. Il souhaitait absolument profiter, avant l'hiver, de cette dernière matinée, au temps mitigé, certes, mais qui, espérait-il, lui réserverait les quelques rayons de soleil dont il avait besoin. Des records de chaleur avaient été atteints en cette première moitié du mois d'octobre 2005. Mais il sentait le changement poindre et le froid s'installer. C'était ce jour-là ou jamais. Lapôtre était homme à s'enthousiasmer d'une idée et ne plus la lâcher jusqu'à sa concrétisation.

Le programme de la matinée était clair dans son esprit. Partant du col de la Gardiole, il atteindrait la

calanque d'En-Vau, en une heure et demie de randonnée, temps nécessaire à son corps pour se détacher d'un environnement urbain étouffant et retrouver une place, de plus en plus difficile d'accès, au sein d'une nature pourtant très accueillante. Ensuite, une heure de méditation lui permettrait d'entrer en communion véritable avec son environnement, avant un plongeon de quinze mètres de hauteur, point d'orgue d'une matinée de solitude revitalisante. Enfin, le retour par le même chemin lui laisserait le temps d'analyser chacune des sensations ressenties par son corps. Lapôtre reprendrait la route à midi et le travail en début d'après-midi.

Il prit donc le sentier de randonnée au moment où le soleil se levait. La journée commençait bien, malgré les nuages. Lapôtre se sentait à l'aise dans sa tenue de bain. Son haut de plongée préservait la chaleur de son torse. Peut-être plongerait-il habillé de cette veste. Mais, pour l'heure, ses bras et ses jambes, à l'air libre, ressentaient la fraîcheur du matin. Après quelques minutes de marche et l'élévation de la température de ses muscles, cette sensation aurait disparu. Lapôtre apprécia donc, en pleine conscience, le contact de l'air sur sa peau. L'air et le soleil étaient les deux meilleurs antiseptiques qu'il existât. Il imagina ces deux agents d'entretien nettoyer sa peau des germes et des pollutions présentes dans l'environnement urbain qu'il venait de quitter.

Il entretenait cette conviction que la femme et l'homme n'étaient pas fait pour vivre en intérieur. Pour préserver leur santé et leur équilibre, elle et lui avaient un besoin vital d'extérieurs, d'horizons, d'air,

de soleil, de pluie, de couleurs et d'odeurs de végétation. Tous ces enfants qui grandissaient dans les villes, toujours à l'intérieur d'une chambre ou d'un bureau, d'une maison ou d'une école, d'une boutique ou d'un centre commercial, de tous ces lieux fermés qui les coupaient de l'horizon, étaient fragiles physiquement et psychologiquement. Comment renforcer son organisme sans jamais affronter les éléments extérieurs ? Comment affermir son esprit sans jamais laisser ses yeux se perdre dans l'immensité de l'environnement terrestre ?

Même la vision de loin s'affaiblissait de nos jours ! De plus en plus d'enfants, de plus en plus jeunes, portaient des lunettes. Comment regarder en soi et se comprendre quand on était incapable de se situer dans l'immensité, à l'extérieur. Étonnant paradoxe ! Il fallait être confronté à l'infini d'un paysage pour mieux se livrer à son introspection. Tous les adeptes de la méditation le confirmaient. L'homme, pour se sentir fort, avait besoin de ressentir sa fragilité propre, lui, qui dès sa naissance était totalement dépendant d'un autre, peu d'espèces naissant aussi vulnérables.

Benoît Lapôtre accéléra l'allure. Ses muscles chauds, la sensation de fraîcheur sur sa peau avait disparu. La purification de son épiderme était terminée. Il concentra alors son attention sur la végétation des collines environnantes. Le long des crêtes rocheuses et des éboulis, il pouvait apercevoir des genêts de Lobel, petits arbrisseaux épineux qui résistaient aux vents grâce à leur forme de coussin, des genévriers, des chênes verts, des pins d'Alep. Au printemps, il aimait apercevoir la Sabline

de Provence, cette espèce protégée qu'on ne trouvait qu'ici et nulle part ailleurs. Les silhouettes des pins d'Alep, souvent tortueuses car exposées aux vents violents, dominaient le plus souvent les garrigues. Au bord des sentiers, on pouvait apercevoir le romarin, le thym ou encore le ciste cotonneux. La frange littorale concentrait les plantes tolérant la brûlure du sel des embruns, comme l'astragale de Marseille qui s'était adaptée aux conditions extrêmes de son milieu, grâce à sa forme de coussin et ses petites feuilles velues. Encore cette forme de coussin si typique des plantes de la région. Quel artiste que ce Dieu qui avait façonné cette nature ! Se dit Lapôtre.

Un effort supplémentaire lui permit d'atteindre un détour du chemin qui offrait une vue magnifique sur la calanque. Toute son enfance lui revenait à la mémoire. La main de son père qui le tenait pour entrer dans une eau bleue limpide. Le sourire de sa mère qui s'abandonnait au soleil. Les éclaboussures qui la faisaient crier, puis rire. Ils n'étaient pas trois mais un, unis à la nature qui les entourait. Tous ses souvenirs d'enfance lui procuraient toujours cette sensation. Ils n'arrivaient pas à se remémorer la présence de trois corps. Il creusait sa mémoire et ne parvenait pas à identifier, enfant, la fin du corps de sa mère, un vide, puis le début du sien propre. Il ne ressentait pas, dans ces réminiscences de l'enfance, cette séparation entre les êtres. Aujourd'hui, adulte, il éprouvait des sentiments semblables. A la naissance de son premier enfant, il n'avait perçu aucun basculement, ni saut, pas même un avant et un après, comme si cet enfant avait toujours été là et n'était que le prolongement, sans

interruption, de leurs deux corps de parents, eux-mêmes simples développements de la nature qui les entourait.

Il fallait maintenant descendre pour atteindre le bord de l'eau, puis remonter jusqu'au promontoire d'où il plongerait. Cette étape était cruciale. Il fallait procéder à un examen attentif, parfois même nager quand les lieux étaient inconnus, pour s'assurer qu'aucun objet, en surface ou sous l'eau, ne constituait un danger pour le plongeur. Lapôtre éprouvait, en outre, le besoin de s'asseoir auprès de l'eau pour l'observer, pour ressentir la présence de cette essence qui allait l'accueillir. Avec le temps, ce besoin s'était approfondi pour devenir un moment de méditation.

Il ôta ses chaussures et s'assit en tailleur. Il ralentit sa respiration en allongeant progressivement les temps d'inspiration et d'expiration. Il aimait contrôler son diaphragme, en conscience, le descendre au maximum pour remplir ses poumons d'air et maintenir quelques secondes cette position avant d'expirer. Il sentait ainsi l'oxygène alimenter son cerveau. Son esprit s'apaisait alors et le gratifiait d'un sentiment de bien-être. Restait maintenant à chasser les pensées du quotidien, le bruit de la benne qui déversait ses tonnes de roches, l'inquiétude du contremaître face au mauvais temps, les plaisanteries répétées de son collègue La Pelle, ses interrogations sur le sens de son travail à la plateforme aéroportuaire ; et se concentrer sur la nature qui l'entourait, l'air qui chatouillait son visage et pénétrait ses poumons, la mer qui murmurait son ressac continu et infini, le silence des cigales qui ne

chantaient plus en ces derniers jours d'octobre, et la présence des plantes qui respiraient autour de lui.

Lapôtre observa attentivement son environnement. Puis ferma les yeux et chercha à localiser chaque élément par la pensée, l'ouïe et l'odorat. Une présence l'envahit alors. Sa propre présence dans le tout qui l'entourait, présence attestée par les stimulations sensorielles dont il était la proie consentante.

Lapôtre écouta son corps. Il passa en revue chaque partie de son anatomie, du sommet du crâne à la plante des pieds. Il lui fallait détendre, en priorité, chacun des muscles qui fournirait bientôt un effort intense de gainage au moment de son entrée dans l'eau. Mais, il focalisa, d'abord, son attention sur ses yeux sous ses paupières fermées, fit l'effort de détendre le nerf optique et en ressentit un soulagement immédiat. Ensuite, il relâcha sa mâchoire. Un point sur ses épaules, les fit retomber légèrement. Il se concentra, alors, davantage sur les muscles de ses bras et avant-bras. Leur rôle à l'entrée dans l'eau s'avèrerait crucial. Ses mains se relâchèrent totalement jusqu'à peser autant que le chargement de roches transporté hier. Il disciplina son esprit pour chasser cette irruption du quotidien dans son moment de méditation. De nouveau, il ressentit, en pleine conscience, la lourdeur de ses mains relâchées.

Lapôtre se focalisa, alors, sur sa poitrine sous sa veste néoprène et adopta un rythme de respiration lent et régulier. Il recherchait une optimisation de l'utilisation des ressources musculaires nécessaires à la respiration.

Il relâcha ensuite les muscles fessiers. Ils joueraient un rôle majeur dans l'orientation de son corps à l'entrée dans l'eau.

Il continua sa méditation et focalisa son esprit sur ses cuisses et ses mollets. Le relâchement s'avérait nécessaire après la marche qui l'avait mené jusqu'ici. Enfin, il détendit ses pieds, zone de contact avec la terre.

Ce fut seulement à cet instant qu'il comprit qu'il pleuvait. Etrangement, et différemment du moment où il était entré dans le bureau du contremaître, hier, les gouttes d'eau sur ses membres ne le dérangeaient pas. Au contraire, et depuis déjà plusieurs minutes, elles catalysaient sa communion avec les éléments de son environnement. La notion du temps lui échappait.

Quand soudain, l'averse cessa. Le temps le gratifia d'une éclaircie qu'il accueillit comme une bénédiction sans commune mesure. Il ressentait chaque rayon du soleil sur son visage, sur ses membres nus et sa peau mouillée. Une sensation extraordinaire l'envahit, de bien-être, de total relâchement. Il éprouvait une profonde reconnaissance, un sentiment sincère et puissant de gratitude, une joie intense d'être présent, en communion avec l'air et le soleil, la terre et l'eau, le minéral et le végétal. Dans son émotion, tout ne faisait qu'un et le pénétrait. Qui était-il au milieu de cette immensité ? Méritait-il la jouissance de ce qui existait ? Qu'était-il pour profiter ainsi d'une telle expérience d'existence ? Dieu lui avait donné la vie, une place au sein de ce tout, mais lui n'avait rien fait pour mériter cela. Tout lui était accessible, gratuitement, sans contrepartie imposée. Cela le submergea.

Il lui fallut quelques secondes pour reprendre ses esprits. Lapôtre enleva sa veste néoprène, laissa toutes ses affaires au bord de l'eau et grimpa pieds nus jusqu'au promontoire. Sentir, sous ses pieds, cette terre nue qu'il quitterait dans quelques instants, le rassurait, l'aidait à surmonter son appréhension toujours vive malgré les nombreux sauts qu'il avait déjà effectués à cet endroit.

Les quelques minutes pour grimper jusqu'au promontoire par un petit sentier piétiné réchauffèrent son corps et réactivèrent ses muscles.

En haut, Lapôtre se positionna au bord du promontoire. Il sentait sous la plante de ses pieds la petite dalle en ciment et le nombre « quinze » gravé dessus. Quinze mètres de chute libre avant d'entrer dans l'eau, d'être accueilli par elle. Jamais davantage quand il était seul. Ces quinze mètres étaient suffisants pour ressentir cette peur salutaire et nécessaire à la vie. Que serait un monde sans peur ? Sans la peur de se blesser ou de mourir ? Sans la peur de blesser ou de tuer ? Sans la peur de perdre ou d'échouer ? Sans la peur de l'inconnu ou des ténèbres ? Sans la peur du Diable et la crainte de Dieu ? Lapôtre s'apprêtait à surmonter une facette de cette peur. Il fléchit les genoux, absorba l'énergie que lui renvoya la terre en réponse à la pression que ses pieds exerçaient sur le sol et donna l'impulsion qui souleva son corps dans les airs. Muscles bandés, corps tendu, bras alignés comme un Christ emportant les péchés de l'humanité, Lapôtre renonçait au lien qui l'unissait à la terre. Son cerveau lui interdisait toute pensée inutile pour se concentrer sur une seule tâche : contracter chaque

muscle de son corps dans un effort de gainage intense, maintes fois répété à l'entraînement, et permettre ainsi une entrée dans l'eau sans risque de blessure. En l'espace de quelques secondes, Benoît Lapôtre joignit ses mains, aligna sa poitrine dans le prolongement de ses bras, contracta fortement ses muscles abdominaux et fessiers pour ramener ses jambes dans l'alignement du reste de son corps. Et, à ce moment précis, l'eau entra en contact avec ses doigts, puis ses bras, et finalement tout son corps. L'eau l'accueillit fraîchement mais généreusement. Le changement d'environnement ralentit sa chute sans douleur. Lapôtre profita sous l'eau d'un instant d'isolement bienfaisant, comme le fœtus dans le ventre de sa mère. Puis, son instinct de survie ordonna un nouvel effort. Benoit Lapôtre remonta à la surface, plus vivant que jamais lorsqu'il extirpa sa tête de ce liquide amniotique et qu'il inspira profondément. Il avait retenu sa respiration depuis bien avant son entrée dans l'eau.

Une averse tempétueuse accueillit cette étrange naissance. Lapôtre resta entre ces deux eaux. L'une le reliait à la terre, l'autre aux nuages et au ciel. La décharge d'adrénaline ressentie au moment du saut décupla ses sensations comme autant de liens renforcés avec son environnement.

Et soudain, sans aucune alerte, ni signe annonciateur, il perçut un trouble. Bref, lointain, diffus, mais bien présent tout autour de lui. Comme une vibration à la surface de l'eau et une agitation en profondeur sous ses pieds. Les autres êtres vivants aux alentours, invisibles, mais présents dans l'eau, sur terre, dans les buissons, dans les arbres, sur les falaises

partageaient ce trouble de la nature. Des oiseaux s'envolèrent. Des poissons fusèrent. Les instincts de survie s'étaient éveillés. L'inquiétude les submergeaient tous, Lapôtre y compris.

Il sortit de l'eau, récupéra ses vêtements, encore ébranlé par cette perturbation, furtive, certes, mais bel et bien réelle. La marche de retour se mua, alors, en une longue interrogation sur ce qu'il avait perçu. Une vibration ? Non ! Un frémissement, plutôt. Une palpitation, une secousse, profonde, sourde, très difficilement perceptible par qui n'était pas extrêmement attentif. Étonnamment, les mots de tremblement de terre ne lui vinrent pas à l'esprit. Loin de la rationalité qui lui aurait permis de poser les bons mots sur ce qu'il venait de vivre, son cerveau restait figé sur l'émoi, non pas celui qu'il avait éprouvé, mais bien plutôt celui qu'exprimait ce frissonnement passager de la nature, comme le signe avant-coureur, ignoré, d'un évènement effroyable à venir.

Chapitre 7 : Evacuez !

*« Mais aussitôt elle se mit à rire,
Et l'innocente malice que j'aimais tant
La rendit à la gaieté de l'enfance. »
Joseph Kessel, Le lion*

La pluie tombait fortement depuis le lever du jour. Les nuages assombrissaient la matinée, créant une atmosphère étrange de huis-clos extérieur. Une énergie électrique envahissait l'air et infusait les corps.

Avant de descendre de sa voiture, garée juste devant la maison, le jeune homme pris le temps d'écouter le bulletin météo diffusé à la radio.

« Il est neuf heures ! Votre bulletin météo en ce mardi quinze octobre 1985. Très fortes pluies prévues aujourd'hui sur tout le pourtour méditerranéen. Il est demandé aux habitants concernés d'évacuer les zones dangereuses, la tempête balaiera les régions côtières dans la soirée et toute la nuit. »

La sonnette ne fonctionnait pas. Le jeune homme frappa à la porte. Alice fut la première à réagir. C'était la troisième fois que l'on frappait. En deux enjambées, elle traversa le salon et ouvrit grand la porte d'entrée. L'homme jeune, qui refermait son parapluie, lui fit forte impression. Cela semblait réciproque. Une violente énergie envahit le corps de l'adolescente comme le jeune homme l'observait. Rien de définissable par des mots, une réaction, l'éveil d'un instinct comme elle plongeait ses yeux dans les siens. Rien ne transparaissait dans l'attitude de ce visiteur, hormis cette légère gêne quand son regard parcourut les formes de la jeune femme sous sa chemise de nuit

et revint à son visage. Tout ceci ne dura qu'une seconde et fut occulté quand l'étranger ouvrit la bouche :

— Bonjour, mademoiselle, je m'appelle Ludovic. La mairie m'envoie vous demander d'évacuer votre logement. La venue d'une violente tempête est prévue, ce soir et cette nuit. Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer combien de personnes vivent ici ?

— Qui est-ce ? cria le père qui buvait son café dans la cuisine, encore léthargique. Atteint d'une flémingite matinale, il rechignait à se lever.

— C'est la mairie ! cria Alice.

— On n'a pas besoin d'aide, encore moins des services sociaux ! répliqua orgueilleusement Serge Piccone.

— Il s'agit d'une urgence monsieur ! Une violente tempête va s'abattre sur la côte ! Il faut évacuer, momentanément, votre maison très exposée. Le jeune employé de mairie avait haussé la voix comme ses interlocuteurs.

— Evacuer ? ! Répéta Piccone.

Ce mot dissipa la torpeur de Serge Piccone qui se leva brusquement pour se rendre au salon. La vue de sa fille en chemise de nuit à la porte fut le catalyseur d'une explosion de colère.

— Evacuer ! Vous plaisantez ! Moi vivant, jamais un Piccone ne quittera cette maison ! Et toi, que fais-tu dans cette tenue ? File dans ta chambre t'habiller !

Il leva la main, mais Alice s'était déjà éclipsée. Ludovic la suivit des yeux. Les regrets que Piccone lut dans le regard du jeune homme alimentèrent l'incendie qui brûlait en ses veines.

— Pour qui vous prenez-vous ? Vous pensez que votre travail à la mairie vous rend plus important et vous permet de décider de ce que je dois faire avec ma famille ?

— Mais, monsieur, pas du tout, tenta d'expliquer Ludovic.

— Vous allez foutre le camp d'ici ! Hurla Piccone, en s'avancant dangereusement vers l'employé de Mairie.

— Mais, monsieur, la tempête... dit l'homme en reculant.

— Je n'en ai rien à faire de votre tempête. Jamais un Piccone ne reculera devant quelques gouttes d'eau ! Foutez le camp d'ici !

Il claqua la porte.

L'employé de mairie, douché, rouvrit son parapluie. Il commençait à s'éloigner lorsqu'il entendit une voix sur sa gauche. La jeune fille auparavant en chemise de nuit, maintenant habillée, l'interpellait par une fenêtre ouverte :

— Monsieur ! Par ici !

Ludovic s'approcha de la jeune fille à la fenêtre.

— Re-bonjour, mademoiselle.

— Veuillez excuser mon père. Il ne va pas bien depuis le décès de ma mère.

— Toutes mes condoléances !

— Merci ! Que vouliez-vous savoir exactement ?

— Tout d'abord, combien de personnes vivent sous votre toit ?

Ludovic exprimait un souci sincère qui rassurait la jeune fille. Elle se détendit.

— Nous sommes trois. Mon père, mon petit frère et moi.

— Quels sont vos noms, prénoms et âges. Pardonnez-moi ces questions. Elles sont nécessaires en cas d'un besoin d'assistance.

— Serge Piccone, mon père, trente-neuf ans. Mon frère Toto a dix ans. Je m'appelle Alice et j'aurai bientôt seize ans. Et vous ? Quel âge avez-vous ?

La question surprit Ludovic. Il y répondit sans rien laisser paraître.

— J'ai vingt-cinq ans. Merci beaucoup pour ces informations. Comme vous l'avez compris, une tempête particulièrement puissante va frapper les côtes ce soir. Tout ce quartier en bord de littoral est particulièrement exposé. Il vous est demandé de préparer quelques affaires et de passer la nuit au gymnase municipal, plus en retrait dans les terres.

— Mon père ne quittera jamais la maison. Je le connais.

— Vous-même, êtes-vous en mesure de vous rendre au gymnase municipal ?

— Bien sûr ! Nous y sommes déjà allés à vélo avec mon frère.

— Très bien ! Je vous laisse ce numéro en cas d'urgence. Essayez de persuader votre père de vous rendre tous les trois au gymnase, au plus vite.

Alice saisit la carte que le jeune homme lui tendait et le remercia. Ludovic la salua et s'apprêtait à partir quand Alice l'interrogea :

— Monsieur ! Comment s'appelle cette tempête ?
Le jeune homme hésita.

— Alice, mademoiselle. La tempête Alice ! Répondit le jeune homme en s'éloignant sous la pluie.

Alice le regardait disparaître, la carte à la main, rêveuse et souriante, quand elle entendit frapper violement à la porte de sa chambre.

— Alice ! Ouvre-moi cette satanée porte ou je la défonce ! Hurlait son père.

Elle referma la fenêtre et ouvrit la porte de sa chambre prête à affronter une autre tempête.

Serge Piccone entra. Une atmosphère pesante et sombre envahit la chambre bien que Piccone fût étonnamment calme. Alice, soulagée d'échapper à une explosion de colère, ne perçut pas l'effort conscient et toute l'énergie qu'avait déployés son père pour retrouver une parfaite maîtrise de lui-même.

— Que faisais-tu ? Tu n'entendais pas ? Encore ton casque de baladeur sur les oreilles. Ah ! Cette maudite invention ! Dit Serge Piccone, d'une voix calme qui mimait une fausse irritation.

— Tu es toute mouillée ? Que s'est-il passé ? Continua le père d'Alice, qui n'attendit aucune réponse, et se dirigea aussitôt vers l'armoire vestimentaire.

Alice ne s'était pas rendu compte que la pluie l'avait trempée quand elle s'était penchée à la fenêtre. Son père avait déjà choisi un autre tee-shirt dans son armoire d'adolescente.

— Tiens ! Change-toi. J'ai peur que tu attrapes la mort. Dit-il d'une voix douce et rassurante.

Il avait choisi le haut rose à bretelle qu'elle adorait, qui épousait à la perfection les formes de sa jeune féminité. Elle se changea devant lui comme elle le

faisait depuis toute petite. Piccone observait le galbe de ses seins à travers le tissu du soutien-gorge. Alice avait bien ressenti une gêne en grandissant. Mais il l'avait persuadée que ce sentiment n'avait pas sa place entre eux, qu'il était son père, qu'il l'aimait, davantage encore depuis que sa mère était partie.

— Je n'aime pas que tu portes ce haut à l'extérieur. Mais il te va tellement bien ! Tu es aussi belle que ta mère. Paix à son âme ! Lança Serge Piccone, en se signant. Viens t'asseoir près de moi. Je voudrais que tu m'expliques ce que tu as ressenti face à cet inconnu. Te présenter devant lui en chemise de nuit m'a vraiment mis en colère. Mais c'est passé. Maintenant, je veux juste comprendre ce que tu as ressenti.

Alice restait silencieuse, au milieu de la pièce. Piccone observait son corps de jeune femme.

— Viens ! Assieds-toi près de moi. Pourquoi ne dis-tu rien ? N'aie pas honte de ce que tu éprouves. Rien n'est plus naturel. Dieu nous a créés ainsi, avec ces pulsions de vie. Je sens en toi, Alice, le même feu, la même énergie qu'en ta mère. Je te comprends parfaitement. Nous sommes faits du même bois, toi et moi, Alice ! Et tu ne peux lutter contre ta nature, contre la nature des choses.

Alice restait de marbre au milieu de sa chambre d'enfant. Une ombre épaisse envahissait la pièce, masquait la réalité des faits en train de se dérouler, lui tournait la tête et brouillait toutes ses pensées de jeune femme. Les paroles de son père la désarmaient depuis toujours. Ses mots avaient la capacité de shunter son néocortex cérébral et, par contraste, de stimuler son cerveau reptilien. Le corps de l'adolescente entraînait

alors, comme à chaque fois, en état d'inhibition. Elle n'était plus maîtresse de ses réactions. Elle devenait la proie de ses pulsions et compulsions. Elle n'avait alors d'autres choix que de se laisser aller, de lâcher prise, de s'abandonner. Il lui semblait en ces moments que son esprit flottait au-dessus de son corps. Elle observait la scène, comme anesthésiée par un mélange, diffus et confus, de ressentiment, de désespoir, de curiosité et d'excitation.

— Viens t'asseoir près de moi, Alice, lança Piccone d'une voix douce, lointaine, détachée. Qu'as-tu aujourd'hui ? Tu ne veux vraiment pas me raconter ce que tu as éprouvé en présence de ce jeune homme ?

Alice ne répondait pas. Elle ne répondait jamais. Dans ces moments-là, seul Piccone parlait. Elle ne parvenait pas à analyser lucidement le déluge de paroles qui l'étourdissait. La voix de Piccone se mélangeait au souvenir de celle de Ludovic. L'emprise masculine de son père planait comme une menace semblable à la tempête qui s'annonçait.

Alice trouva malgré tout, en elle, une énergie refoulée qui la tint debout au milieu de la pièce et lui permit de renoncer à s'asseoir aux côtés de son père.

— Je ne comprends pas ce qu'il t'arrive aujourd'hui. Tu ne veux pas t'asseoir, comme d'habitude. Te souviens-tu de la nuit où tu nous as surpris ta mère et moi au lit dans notre chambre ? Je t'avais dit que ce n'était pas grave et que rien de naturel ne devait être caché. Je ne te l'ai jamais dit. Mais je sais que tu es revenue la nuit suivante nous observer. Je pense que tu as ressenti la même curiosité face à ce

jeune homme qui te dévorait des yeux, tout à l'heure. N'ai-je pas raison ?

La tête d'Alice lui tourna. Une digue, dans son esprit, venait de s'effondrer, non pas sous la pression d'une culpabilité seule, mais plutôt comme sous son propre poids, les fondations, ainsi mises à nues, révélant une érosion profonde, ancienne, irrémédiable. Elle s'assit aux côtés de son père.

— C'est bien, Alice ! Tu ne dois jamais avoir honte de ce que tu ressens. Nous pouvons le partager et le vivre ensemble.

Piccone effleura de sa main moite la joue de la jeune fille, qui ne ressentait plus rien.

— Fais-moi un sourire. Tu es si jolie quand tu souris.

A cet instant même, Toto fit irruption dans la chambre d'Alice en criant :

— Alice ! Il faut que tu... Toto se figea net et lâcha son jouet. Il avait perçu une menace sans voir d'ennemi. Une lutte sans adversaires. Un conflit sans armes. Une proie et son intime prédateur.

Pour Alice, son frère irradiait une lumière salvatrice. Elle éprouva un tel soulagement que ses mains tremblèrent. Il était du haut de ses dix ans l'éclaircie qui dissipait les nuages bas et lourds ; la naïveté qui triomphait, par ignorance du mal, de toutes les ignominies ; la pureté qui absolvait tous les péchés ; la raison qui permettait de croire encore en l'innocence quand cette dernière subissait les coups de boutoir de forces corruptrices et mortifères.

Serge Piccone se leva d'un bond et sortit de la chambre sans mot dire.

— Alice... Fut le seul mot que parvint à prononcer Toto, perdu, quand il s'assit tout près de sa sœur.

Alice enlaça son frère et posa sa tête sur son épaule de petit garçon. Il sentit en elle une grande tension qui le traversa à son tour. C'était désagréable. Voilà tout ce qu'il aurait pu en dire. Cela s'estompa.

Alice serrait son petit frère contre sa poitrine. Elle l'emprisonnait de ses bras pour se libérer. Elle s'oubliait contre lui pour s'évader. Enfin, elle pouvait fuir. Des larmes la quittaient.

— J'espère que tu n'es pas en train de te moucher sur mon épaule, dit soudain Toto.

Après une seconde de silence et de surprise, ils éclatèrent de rire. D'un rire nécessaire, qui montait de leurs entrailles et sortait bruyamment de leurs gorges déployées. D'un fou rire long et irrépressible. De ces fous rires interdits que l'on ne parvient jamais à contrôler. Ils en tombèrent à la renverse sur le lit. Quand les spasmes cessèrent, ils restèrent longtemps allongés sur le lit à regarder les étoiles brillantes collées au plafond. Ils se tenaient la main.

Chapitre 8 : La réunion

*« Just sentait la fierté d'appartenir
à la seule espèce capable
d'ordonner la nature à son idée. »
Jean-Christophe Ruffin, Rouge Brésil*

Automne 2005. Nouveau bulletin météo, en cette fin d'après-midi. L'épisode orageux s'intensifie. Le risque d'inondation est élevé. La plus grande vigilance et la limitation des déplacements sont recommandées.

*

Le baraquement avait été nettoyé et récuré. Une odeur inhabituelle de produit désinfectant surprend Arthur alors qu'il se tenait à l'entrée de la salle spécialement aménagée pour la réunion. Les gars et les filles de la cellule d'hygiène avaient bien travaillé, d'autant que la pluie qui tombait, depuis plusieurs jours, rendait le chantier impraticable à pied et les baraques impropres à toute réception. En cause ? Les flaques d'eaux turbides et la boue.

Mais la venue du Maire et du Conducteur des travaux avait motivé l'équipe de nettoyage qui serait atterrée de voir l'état du sol après l'entrée de tous ces hommes, dotés de parapluies, habillés d'imperméables, et bottés jusqu'à mi mollet.

Figé sur le seuil de la porte, Arthur observait attentivement les traces laissées sur le sol et les bottes crottées des différents participants à la réunion qui lui tournaient le dos. Au premier coup d'œil, au ras du sol, chacun semblait ramené à un même niveau de hiérarchie. Que l'on fût chef, directeur ou simple ouvrier, la boue salissait les bottes de la même

manière. En revanche, les salissures sur les autres parties du corps dépendaient, elles, du niveau professionnel. La hauteur atteinte par la boue sur l'anatomie ou les vêtements était inversement proportionnelle à la position sur l'échelle sociale. Monsieur le Maire n'avait de la boue que sur ses bottes alors que les ouvriers, assis en fond de salle, en étaient recouverts de la tête au pied.

La visite du chantier avait été écourtée en raison de la pluie. Arthur était en retard. Il hésitait à entrer dans la salle de réunion. Des gouttes de sueur sur son front et son souffle court témoignaient de son agitation intérieure. Seul La Pelle qui l'aperçut du coin de l'œil et avait assisté le matin à sa crise d'angoisse remarqua l'état d'Arthur.

— Bonjour Monsieur Scapparé ! Entrez ! Entrez ! Je vous en prie ! Bienvenue ! l'interpella Pressis, le conducteur de travaux, se levant derrière la table qui faisait face aux chaises occupées par les ouvriers, les chefs d'équipe et les employés de mairie.

Se tournant vers le Maire, Pressis ajouta :

— Laissez-moi, Monsieur le Maire, vous présenter Monsieur Scapparé, notre contremaître responsable de la première équipe, qui collabore avec Monsieur Linfortune, responsable de la seconde équipe.

— Bonjour à vous, Monsieur Scapparé, salua le Maire.

— Bonjour Monsieur le Maire, veuillez excuser mon retard. Une tâche administrative m'a retenu. Répliqua Arthur tout en se glissant entre les hommes jusqu'à atteindre un siège libre. Ses mains moites laissèrent une trace sur le dossier de la chaise où il

s'assit. Compulsivement, il les essuya sur son pantalon.

— Vous êtes tout excusé Monsieur Scapparé, répliqua Pressis, d'un ton jovial forcé dont il n'était pas coutumier.

— Je vais donc maintenant, Monsieur le Maire, vous expliquer comment se dérouleront les travaux de prolongement de la piste G jusqu'ici inachevée.

Le mot était lâché et la situation maintenant pleinement comprise par Arthur. Les commandes supplémentaires de matériaux de remblai s'expliquaient. Benoît Lapôtre avait vu juste. Arthur reconnut intérieurement la clairvoyance de son collègue.

Monsieur Pressis entra alors dans une explication grandiloquente, à l'aide de cartes et de schémas tous de plus en plus grands et impressionnants au fur et à mesure que ses explications progressaient. Les tonnes de matériaux de remblai en provenance des carrières de la région permettraient une prolongation, le long de la piste F, de la piste G laissée à l'abandon jusqu'à présent. Une partie des camions déverserait leur chargement tout le long de la piste F pendant qu'une autre équipe progresserait dans le prolongement de la piste G, s'appuyant ainsi sur les matériaux de remblai déjà déversés par la première équipe. Le trafic aérien serait réorganisé vers d'autres aéroports, autant que possible. Et même si l'aéroport ne pouvait être fermé, des mesures de sécurité seraient, bien entendu, envisagées pour permettre aux équipes de travailler le long des pistes en toute sécurité.

— Notre priorité absolue, Monsieur le Maire, est le respect des délais impartis. Nous vous garantissons, quoi qu'il en coûtera, la fin du chantier au mois de mars de l'année prochaine, deux mois avant la date des élections municipales. Je sais cette échéance très importante pour vous et je le comprends, conclut Pressis, plutôt satisfait de sa présentation.

— Ce qui m'importe m'appartient Monsieur Pressis, répondit calmement le maire. J'aimerais que vous me présentiez les mesures envisagées concernant la sécurité de vos hommes et la préservation des fonds marins, notamment la faune et la flore aquatiques.

Arthur se redressa sur son siège, étonné par la réaction et le souci du maire.

— Mais avec grand plaisir, Monsieur le Maire, répondit Pressis, cachant difficilement sa gêne.

Pressis jeta un œil à ses assistants. Il reprit très rapidement son assurance. Il savait comment se sortir de ce genre de situation. Il avait déjà affronté, plus d'une fois, des activistes, des militants, et autres empêcheurs de tourner en rond, membres d'associations de défense de l'environnement, mais rarement, il est vrai, un élu soucieux de ce genre de thématiques. Il masqua très rapidement sa surprise, mais plus difficilement son irritation. Arthur perçut, malgré les efforts déployés pour la cacher, cette intonation de voix condescendante avec laquelle Pressis avait reçu son appel téléphonique cette après-midi.

— N'ayez aucune inquiétude, Monsieur le Maire. J'allais y venir, mentit Pressis. Protéger la flore aquatique au niveau de l'embouchure du var est une

de nos priorités. La dépose de grandes bâches sous-marines permettra de limiter la propagation des eaux turbides causées par les travaux et d'empêcher le dépôt de matières en suspension pouvant asphyxier les plantes marines. Des plongeurs sous-marins interviendront pour nettoyer manuellement les plantes les plus en danger. Il est même envisagé de replanter certaines espèces rares se situant sur le trajet de la piste en construction.

Arthur fut bluffé. Les explications de Pressis l'avaient presque convaincu. Il ne s'attendait pas à ce que de tels moyens soient mis en œuvre pour protéger l'environnement alors même qu'il était très difficile, au quotidien, d'obtenir les équipements de sécurité les plus basiques.

— De quel type de bâches s'agit-il ? S'intéressa le maire.

Pressis hésita. Il préféra jouer franc jeu.

— C'est encore à l'étude, Monsieur le Maire. Notre service « Respect de l'environnement » pourra vous renseigner.

Un murmure d'étonnement se fit entendre parmi les hommes qui assistaient à la réunion. Le ton creux et hypocrite de la voix de Pressis, au moment où il prononça les mots « Respect de l'environnement », venait, en une phrase, malgré lui, de causer l'effondrement de son bel argumentaire et de réveiller les ouvriers assis en fond de salle, mais également les chefs d'équipe plus près. Arthur réprima un râle dans sa gorge sèche et essuya, de nouveau, ses mains sur son pantalon.

— Les travaux sont pourtant déjà en cours, répliqua le maire.

Les hommes acquiescèrent par des murmures mimant un « oui ». Le maire continua :

— Qu'en est-il de la protection de vos hommes ? D'autant que de fortes perturbations climatiques sont attendues dans les tout prochains jours.

Nouvelle agitation parmi les hommes présents qui témoignaient de leur intérêt pour la question.

— Tout est prévu, Monsieur le Maire.

La phrase de Pressis fut ponctuée d'un soupir exaspéré collectif. Les lèvres présentes exprimaient leur incrédulité.

— C'est-à-dire ? S'enquit le maire.

— Tout est prévu, monsieur le Maire. Ne vous inquiétez pas. Mes équipes pourront vous répondre précisément.

Nouveau soupir collectif.

— En toute franchise, continua le maire, je n'étais pas d'accord avec ce projet d'agrandissement de la plateforme aéroportuaire mais je suis tenu de respecter la volonté du conseil municipal et de mes administrés.

— Mais, monsieur le Maire, intervint Pressis qui ne pouvait cacher son étonnement, la ville a besoin de développer son tissu économique. Cela ne peut passer que par le développement de ses structures logistiques et de transport.

— J'entends votre avis. Mais ce dont la ville a besoin, c'est à la collectivité d'en décider et ce de manière éclairée.

— Votre ville ne peut rester en retrait des autres grandes villes du pays et d'Europe.

— Vos certitudes sont partagées par beaucoup de nos concitoyens et je les comprends. Mais des opinions présentées comme des évidences n'ont jamais permis une réflexion sage et approfondie. Qu'importe ! Les choses sont ainsi. Je vous demande de conduire ces travaux dans le plus grand respect des hommes et de l'environnement.

Le silence et l'absence de réponse de Pressis permirent à tous de comprendre que Monsieur le Maire prêchait dans le désert.

Arthur restait muet alors que son voisin lui parlait. Il était en proie à un bouillonnement intérieur. Par un tic nerveux, il essuya, de nouveau, ses mains sur son pantalon. Des émotions de natures très diverses l'agitaient, dans un festival digne des plus beaux feux d'artifice ou des plus dangereux champs de bataille. Il faudrait à Arthur un long moment pour analyser chacune des émotions qui l'ébranlait en l'instant. Il avait pris tour à tour et de plein fouet, à chaque intervention des participants, des vagues d'espoir, d'assurance, de bonne volonté, d'hypocrisie, de faux semblants, ou de résignation. C'était beaucoup en si peu de temps et dans un espace si réduit. Son cerveau aspirait au repos mais nourrissait en même temps une colère sourde et l'envie contenue d'exploser toutes ces façades, tous ces murs d'apparences, que construisaient les êtres humains autour de lui. Sa soif d'idéal, de vérité, de franchise, le faisait une nouvelle fois souffrir. Il comprenait que cet idéal était inatteignable, que les hommes et les femmes avaient

besoin de cette part d'hypocrisie pour vivre en paix. Il savait que l'espèce humaine avait développé, depuis la nuit des temps, une infinité d'expressions, plus ou moins subtiles, de lâcheté, de mensonges, petits ou grands, malveillants ou nécessaires, de fuites, de trahisons des autres ou de soi, de bassesses, de médiocrités, de mesquineries, d'avilissement par renoncement à ses idéaux. Idéaux qui avaient causés tant de morts. Il le savait. Il le comprenait. Il l'entendait. On le lui avait enseigné depuis son enfance. Mais il ne l'assimilait pas. La greffe ne prenait pas. Une partie de lui-même la rejetait et lui reprochait sa propre lâcheté. Il était finalement similaire à chaque individu de son espèce, similaire à chaque homme présent dans cette salle de réunion, excepté par la souffrance qu'il était le seul à s'infliger par refus de cet état de fait. Il ne pouvait se résoudre à ce que l'on ne fît rien, ou si peu, pour assurer la protection de ses hommes et de l'environnement. Il supportait mal toutes les formes de résignation. Et, pourtant, se dit-il lâchement, qu'y pouvait-il réellement ?

Le chantier suivrait son cours au mépris de la vie des hommes et de l'environnement.

Chapitre 9 : La sortie longue

*« Il ne pouvait se déprendre d'une crainte
et d'un dégoût qu'il s'expliquait mal. »
Jean-Christophe Rufin, Rouge Brésil*

Après avoir tergiversé toute la journée, Arthur venait de prendre sa décision en une fraction de seconde, dès le seuil de la porte d'entrée franchie. Les rayons du soleil traversant son salon avaient mis fin à toutes ses hésitations égrainées au fil des averses. Il attrapa une tenue de sport, un maillot arborant le logo d'une course régionale à laquelle il avait participé, sa lampe frontale pour le retour de nuit, et plus important une poche d'eau qu'il porterait sur le dos. Deux heures de course à pied. Une vingtaine de kilomètres. Il lui faudrait s'hydrater régulièrement.

Il emporta également sa veste imperméable. Tant que son corps restait chaud, la pluie ne le dérangeait pas. Il devait partir immédiatement et avoir ainsi le temps d'échauffer son corps avant la prochaine averse.

Arthur longea les dernières maisons situées à l'arrière de son quartier résidentiel et emprunta le sentier qui menait au littoral. Une quinzaine de minutes lui suffiraient pour délester son organisme des lourdeurs d'une atmosphère urbaine oppressante. Mais il lui faudrait plus de temps et de kilomètres pour pacifier son terrain émotionnel après cette journée psychiquement épuisante. Le spectacle qui l'attendait au bout du chemin favoriserait ce travail d'apaisement.

Lorsqu'il déboucha sur la plage, l'averse l'avait épargné. Il était rassuré. La température de son corps, maintenant haussée, lui permettrait d'accueillir la pluie avec gratitude et sérénité. Arthur se détendit et le spectacle le saisit par sa poésie. La Méditerranée, belle et majestueuse, s'enlumina, pour un instant, de milliers de reflets déposés par de vaillants rayons de soleil qui parvenaient à percer des nuages qu'on eût dit de sable par les teintes orangées que leur donnait l'astre déclinant. Arthur était pris dans un effet de miroir, de rivalité même, entre le rivage et le ciel, entre la plage grise et les nuages graves. Et soudain, la mer enfermée dans ces teintes contrastées abdiqua. Elle renonça au bleu azur habituel pour se parer d'un gris sombre inspirant un sentiment mêlé de crainte et d'admiration.

La puissance sommeillante de ce spectacle électrisa le corps du coureur. Arthur ôta ses chaussures, les rangea dans son sac contenant sa poche d'eau. Les pieds nus, il puiserait dans le sable toute l'énergie dont il aurait besoin pour venir à bout du petit kilomètre de plage devant lui. Puis, il remettrait ses chaussures pour attraper le sentier littoral, le suivre pendant dix kilomètres et revenir par le même chemin.

Il se remit à courir. La plage accepta qu'il laissât des traces de pas sur le sable, mais cela lui coûta un effort difficile. Davantage de muscles étaient sollicités. Terminé le petit sentier bien régulier ! Les choses sérieuses commençaient. Le sol meuble harassait la plante des pieds, les chevilles, les genoux, et le cœur. Le rythme cardiaque d'Arthur s'accéléra. Sa sueur se fit plus abondante. Il expiait les mauvaises sensations,

les émotions négatives, les inquiétudes, cette multitude de petits renoncements qui avaient écorné la journée. L'effort et la souffrance étaient le prix de cette purification.

Le ressac de la mer vint frapper ses chevilles et lui signifier une présence turbulente à sa droite. La Méditerranée semblait, comme lui, en proie à une agitation profonde. Combien de temps encore parviendrait-elle à contenir les remous et les circonvolutions qui l'animaient en son tréfonds, à cacher sa déception que l'on ne prît pas suffisamment le temps de révéler sa magnificence, à maîtriser sa légitime irritation devant des hommes et des femmes qui oubliaient qu'ils dépendaient d'Elle ? L'humilité s'apprenait et s'oubliait. Il lui faudrait, très prochainement, réaffirmer son autorité, au détriment d'une génération d'hommes et de femmes déconnectés de leur environnement.

Au bout de la plage, Arthur remit ses chaussures et l'effort devint moins intense. Le sol redevenu ferme lui renvoyait l'énergie qui se dissipait, auparavant, à chaque foulée sur le sable. La symbiose ! Quelle merveille ! Un respect mutuel, un échange de bons procédés. On était bien loin du paradigme de lutte constante pour sa survie qui limitait notre vision du monde et encadrait toutes les théories visant à expliquer notre existence. Et si la lutte, nécessaire à l'échelle animale et végétale, n'était qu'un biais dans la perception des forces régissant la vie humaine, une anomalie récente, facile et paresseuse, provenant d'individus se méprenant sur la complexité des rapports humains et biologiques ? Comprendre qui je

suis, ce qui m'est nécessaire pour mieux percevoir qui est l'autre et ce dont il a besoin, qu'il soit humain, animal, végétal ou minéral, s'avérerait bien plus difficile que d'entrer en lutte, option lâche et violente trop souvent préférée.

Arthur appréciait ce moment de facilité après l'effort le long du rivage. Les mètres défilaient aisément. Seule ombre à ce tableau enchanteur et naturel, les rayons du soleil avaient complètement disparus derrière de gros nuages sombres et menaçants. L'averse s'annonçait. Arthur l'attendait.

Et l'orage éclata, impétueux, orgueilleux, vexé d'avoir été pris pour une simple averse. Arthur sentit les premières gouttes sur son visage, les suivantes sur ses bras, ses mains, son crâne. De grosses gouttes, lourdes, charnues, dont l'impact sur l'épiderme s'identifiait distinctement. En dehors de son corps, ces gouttes de pluie dessinaient, devant ses yeux, des traits bien rectilignes, réguliers, apaisants, autant de fils tissés entre les différents éléments de l'environnement dont il était une simple composante, ni la plus insignifiante, ni la plus importante. Il se sentait relié, connecté plus étroitement, aux éléments naturels comme la pluie tombait. Une communion énergisante intensifiait son rythme de course. A chaque sortie sous la pluie, particulièrement le soir, il sentait des forces le dynamiser. Ces forces physiques donnaient leurs formes aux gouttes d'eau et les écrasaient sur son visage. Ces forces dessinaient aussi les traits verticaux d'eau qu'il traversait comme on franchit un rideau. Ces forces enfin animaient les vagues en contrebas du chemin et les nuages

menaçants là-haut. Cette énergie contenue dans chaque goutte d'eau, chaque cellule vivante, prouvait que la somme d'infimes parties formait plus que le tout. Les gouttes qui véhiculaient cette énergie n'étaient rien isolément. Mais quelle prouesse extraordinaire naissait de leur union dans un dessein commun !

Un éclair illumina la Méditerranée. L'orage se renforçait. Arthur compta trois secondes avant d'entendre retentir le tonnerre. L'orage était tout près, moins d'un kilomètre. Des trombes d'eau se déversaient. Il était trempé. Hors de question pour autant de rebrousser chemin. Il atteindrait l'objectif fixé. Il approchait du point de rebroussement, à dix kilomètres de chez lui.

Après la pluie, le vent s'en mêla. Des rafales s'abattaient avec violence. La luminosité avait baissé. Arthur sortit sa lampe frontale. Elle éclairait maintenant son chemin deux mètres en avant.

La nuit et la pluie entamèrent sa détermination. Chaque pas sous l'eau et contre le vent devenait difficile. Mais Arthur avait l'habitude de ses baisses de moral coutumières de toute épreuve d'endurance. Il savait que cela ne durait pas. Un encouragement, la vue de la ligne d'arrivée ou d'un point de ravitaillement suffisaient souvent à ranimer une volonté vacillante. Et ce fut encore une fois le cas. Il aperçut le point de rebroussement. Il avait parcouru dix kilomètres, la moitié de l'effort. Cela lui redonna courage. Contrairement à son habitude, il ne fit pas de pause. Une erreur peut-être. L'orage s'intensifiait. Arthur sentit la nécessité de ne pas traîner. Il repartit à bonne allure. Les jambes tenaient bon. Il buvait

régulièrement. Tout allait bien, même si les trombes d'eau qui s'abattaient sur lui n'étaient plus un plaisir mais bien plutôt un frein. Une inquiétude quant à l'état du sentier littoral l'envahissait. Sa lampe frontale, s'avérait insuffisante sous ces conditions climatiques. Il devait redoubler de vigilance. Une cheville était vite foulée par manque d'attention. Cette concentration intense face aux éléments naturels avait ses vertus. Elle lui vidait l'esprit, l'obligeait à rester focalisé sur le chemin et ses pas. Il faisait ainsi abstraction de toutes les sensations et émotions qui l'assaillaient, la fatigue naissante, l'humidité de son corps trempé, la chaleur de ses muscles qui le préservait, l'inquiétude en gestation face à cet orage malveillant, le stress créé par le manque de visibilité. Grâce à une hormone du cerveau, Arthur décuplait ses capacités à discerner l'environnement qui défilait comme il progressait. Et il en oubliait les difficultés de la journée. Sous l'effet de cette décharge d'adrénaline, le cerveau était au travail en arrière-plan. Arthur s'en rendrait compte plus tard. Des mécanismes inconscients étaient à l'œuvre en ces moments précis d'intense effort physique pour classer, analyser, ordonner, ou refouler les sensations qu'il avait vécues dans la journée.

Il s'agissait de l'hypocrisie de son supérieur, un sentiment qui lui était totalement inconnu et incompréhensible, la résignation du maire face aux souhaits aberrants de ses administrés, la liste invraisemblable d'incidents survenus sur le chantier avant son arrivée, ou l'impossibilité pour une élite de compatir aux situations dangereuses que vivaient les ouvriers et d'appliquer un simple principe de

précaution. Depuis que la réunion s'était tenue, un mauvais pressentiment ne le quittait plus, une sensation sourde et diffuse de danger et d'inconséquence face à celui-ci, renforcée par l'orage qui s'abattait en ce moment même sur son corps et annonçait le gros temps qui allait balayer les côtes méditerranéennes le lendemain soir. Personne ne semblait s'alarmer de la situation. Son inquiétude était-elle une réaction exagérée de sa part, une expression de sa sensibilité exacerbée ? Il ne lui semblait pas.

Le terrain devint plus difficile à arpenter. Les chaussures d'Arthur s'étaient alourdies de boue. Ses pieds étaient maintenant trempés. Chaque pas lui coûtait physiquement et psychologiquement. Il n'avait pas suffisamment anticipé les effets de la nuit et des conditions climatiques sur son moral. Il perdait la notion du temps et de l'espace. Il était incapable de savoir à quelle distance de la plage il se situait. Impossible de se fier à de quelconques repères du chemin. Il ne voyait rien. Seule solution, s'en remettre à ses sentiments de peur, de fatigue et d'abattement qui croissaient à mesure que le temps et la distance parcourue augmentaient. Mais cela restait une mesure trop imprécise. Tantôt, oui, il pensait être près du but, tantôt non. Il abandonna cette méthode et fut, tout à la fois, surpris et soulagé, quand il déboucha sur la plage dont la promenade était éclairée. Il ne restait qu'à traverser la plage et parcourir les trois kilomètres de sentier éclairé qui le ramènerait chez lui. Il hésita tout de même entre longer le littoral comme à l'aller et suivre la promenade éclairée plus longue. Il opta pour le plus court et ôta, de nouveau, ses chaussures.

L'orage continuait de gronder et la pluie de tomber sans discontinuer sous forme de bourrasques. Quand il posa le pied sur le sable froid, le bruit de la pluie, qui frappait en rafale régulière la surface de l'eau animée par un ressac agité, le surprit. Eau contre eau ! Aucun répit, ni repos. Il continua sa course pieds nus. Un kilomètre difficile mais la délivrance approchait.

Quand soudain ! Sans crier gare ! Sans avertissement ! La douleur, intense, oppressante, dominante, prenait possession de son corps, partant de son pied droit et remontant le long de sa jambe. Arthur cria et s'arrêta. Il observa son pied nu à travers les voiles de la pluie et de la nuit. Du sang ! Malgré les élancements de douleur, de sa main droite, il saisit sa cheville droite et la posa sur son genou gauche. Il serrait les dents. Dans un équilibre précaire, il observa la plante de son pied. Une entaille de cinq centimètres de longueur et un centimètre de profondeur laissait apparaître les chairs nues. Il jeta un œil alentour. Des larmes se mélangeaient à la pluie sur son visage sale. Sa lampe frontale révéla des éclats de verre provenant très certainement de bouteilles de bière abandonnées par des badauds dans un geste qu'il ne parvenait pas à qualifier sans devenir grossier et violent. Dans une rage incontrôlée et douloureuse, une flopée d'injures et d'insultes lui échappèrent. Ce geste nuisible de mépris de l'environnement et d'autrui l'enrageait. Une sauvagerie animale accentuée par la douleur qu'il ressentait l'empoigna et le secoua. Il eût peur en comprenant, à ce moment précis, et de manière viscérale, ce qu'était une envie de meurtre. Jamais il n'avait ressenti une pulsion si forte. Même la violence

et la mort observée dans le monde animal ne pouvait rivaliser avec la rage qui l'animait en l'instant. Ce geste incivique traduisait à ces yeux le néant, le vide, ouvrait un abîme, enfantait un nihilisme qui dévorait le monde dans une insoutenable violence bien plus dévastatrice que n'importe quelle mise à mort orchestrée par les plus redoutables prédateurs évoluant sur cette terre.

Cette rage le soutînt. Il utilisa une de ses chaussettes comme bandage de fortune. Il serra si fort qu'il cria. Il enfila péniblement ses chaussures et se mit à courir, comme un fou, malgré le vent et l'orage, malgré la peur et la douleur, contre sa colère et sa bestialité, contre la nuit qui le poursuivait.

Il arriva chez lui, franchit le seuil de la maison et s'adossa à la porte d'entrée qu'il referma à clef. Boitillant sur sa seule jambe valide, il manqua de perdre l'équilibre et s'agrippa à cette veste imperméable verte au sigle bien identifiable et à la manche droite éraflée qui était accrochée dans son entrée depuis de si longues années. Elle avait appartenu à sa sœur. Il ne s'en était jamais séparé.

Arthur, essoufflé, souffrait. Il suait. Il pleurait. Il dégoulinait de douleur. Sans un son, il hurlait de terreur.

Chapitre 10 : L'érosion

« L'eau n'oublie pas son chemin. »

Proverbe russe

Les fortes pluies venaient de l'arracher à son continent. Sa terre l'avait nourrie, des centaines d'années durant.

Et voilà maintenant qu'elle était emportée, malgré elle, dans un tourbillon d'eau irrésistible et bouillonnant ! Cela devait bien se produire un jour. Elle le savait. Mais c'était beaucoup trop tôt ! Elle n'avait pas eu le temps suffisant pour préparer ce long, très long, voyage qui débutait et la transformerait à jamais.

Cette fille de la terre deviendrait élément de la mer.

Elle enviait ses voisines minérales qui se rêvaient déjà muses des plus grands océanographes. Elle, toute petite particule de matière organique, fragile et tremblante, insignifiante, transportée par un fleuve en colère vers une mer tumultueuse, prendrait sa place tout en bas de l'échelle alimentaire. Elle profiterait au plancton qui nourrirait des poissons avalés par des prédateurs supérieurs ou des oiseaux marins. Une destinée que ne jalousaient pas ses compagnes de voyage minérales et pourtant elle savait, elle, qu'au bout de cette aventure fabuleuse, de cette épopée biologique, de cette chaîne naturelle, elle nourrirait des hommes et des femmes, et entretiendrait le cycle de la vie.

Et l'aventure commença, pour elle, en ce mois d'automne 2005, par une descente agitée des pentes alpines le long du Haut-Var. L'excitation était à son

comble en ce début de voyage. Les pluies abondantes drainaient d'énormes quantités de sédiments. Autant dire qu'il y avait du monde le long de ce chemin vers la mer, aussi bien à la surface de l'eau qui charriait quantité de morceaux de bois et de résidus végétaux en tout genre, qu'au milieu des eaux où notre petite particule organique préférait voyager. Hors de question de naviguer par le fond, au risque de se faire culbuter par des galets ! Et quelle agitation à la croisée des affluents, qui, tous réclamaient une place pour leurs voyageurs ! La Tinée, l'Estéron, la Vésubie, aucun, aucune, ne reculerait avant d'avoir versé son offrande, ses eaux, au fleuve Var qui seul les guiderait jusqu'à la mer.

L'arrivée dans le Moyen-Var fut explosive. L'énergie accumulée lors de la descente obligea les eaux à sortir du lit du fleuve. C'étaient les fameuses crues du Var, semblables à celles de l'année 1994. Qu'avaient-ils ces hommes à construire et à reconstruire leurs habitations si près du fleuve ? Ne comprenaient-ils pas que rien ne pouvait arrêter le voyage d'eaux nombreuses et puissantes ?

Notre petite particule organique aurait pu décider de se reposer, se déposer dans les plaines inondées, et pleurer avec les hommes et les femmes. Mais non ! Elle préféra poursuivre son chemin le long du chenal.

A l'arrivée dans la partie basse du Var, quelle surprise de découvrir son fleuve enrôlé, corseté, prisonnier du béton. Quelle hérésie ? Avait-on pensé un jour à ces tonnes de limon qui devaient rejoindre la mer ? Cesseraient-elles leur course folle à la seule vue de digues en ciment ? Existait-il des hommes

pour le croire ? Quelle surprise encore, pour notre petite particule, de frayer la route en compagnie d'engins motorisés parcourant une langue d'asphalte déposée le long de son fleuve. Etranges compagnons que ces véhicules qui n'avaient même pas le courage de l'accompagner jusqu'au bout du voyage. Rien à voir avec la magnifique Truite Fario, à la robe brune tachetée de jaune et de vert ; avec la sublime Perche Commune au corps trapu, aux bandes foncées verticales sur les flancs, et aux nageoires rouges orangées ; avec le petit Goujon, au corps rond et allongé, au dos brun verdâtre, aux flancs argentés et, bien sûr, avec l'impressionnant Brochet reconnaissable à sa forme allongée pouvant dépasser le mètre, à son museau imposant et à ses taches de couleur jaunâtre sur le corps. Voilà de véritables compagnons de route, silencieux, fidèles et respectueux de leur environnement ! Qui ne rêverait de frayer à leur côté ?

Mais il fallait avancer ! Peu le temps de rêvasser ! La destination approchait ! L'embouchure du Var, dernière étape avant la mer, était là. Et quelle étape ! Quel choc ! Que d'agitations, de tourbillons, de collisions ! Entre le ressac et les courants de turbidité, on était servi ! Il fallait, tout d'abord, passer les galets et les graviers, pour atteindre les sables, puis les sables vaseux. Il fallait également éviter les constructions humaines dont les fondations sous-marines gênaient l'écoulement naturel de l'eau chargée de matériaux organiques et minéraux. Depuis leur présence, galets, graviers et sédiments s'entassaient à l'embouchure du fleuve et obstruaient le passage. Pas d'autre choix

pour le fleuve Var que de miner, ronger, dégrader ces fondations au risque, il est vrai, de voir s'écrouler les constructions. Mais il n'existait pas d'alternative. Le Var devait accomplir sa mission vitale et ancestrale, transporter notre particule et toutes ses compagnes au bout de leur voyage essentiel et nécessaire. Il fallait passer, coûte que coûte, atteindre l'étroit plateau continental, ce prolongement du littoral de plusieurs centaines de mètres sous la mer jusqu'à une profondeur d'eau de deux cents mètres. Là-bas, la situation était beaucoup plus calme, il suffisait de se laisser porter, sans paniquer. Les courants de la zone côtière qui se prolongeaient sur le plateau continental contribuaient au transport des particules vers le large. Après le plateau, on débouchait, en profondeur, sur une zone très escarpée qui surplombait les grandes plaines abyssales. Cette région, appelée pente continentale, était entaillée d'immenses canyons sous-marins comme ceux du Var et du Paillon.

Et c'était à cet endroit précis que décida de se poser notre toute petite particule organique, juste au bord du grand canyon sous-marin du Var. La vue sur une immense plaine abyssale, plusieurs centaines de mètres sous l'eau, était imprenable. On apercevait même au loin, à travers les eaux turbides, un champ de dunes de galets géantes, et derrière, un mur de diapirs sur lequel butaient les courants. Après la traversée de ces profondeurs insaisissables, on remontait vers le plateau continental corse.

Au bord de ce canyon sous-marin, la grande bleue était enfin à portée d'yeux ! En se laissant emporter par les courants, on croisait des bancs de sardines

tendant d'échapper à des thons rouges affamés, mais aussi des bancs de mendoles, de bogues et de castagnoles, et jamais très loin d'un tel festin, le requin bleu, sans danger pour l'homme. Avec beaucoup de chance, on pouvait croiser des dauphins, des globicéphales noirs, des ziphius et quelques phoques moines. Plus imposants, le cachalot et le rorqual commun pourraient également être de la fête dans ces eaux chaleureuses et accueillantes, dont les fonds rocheux et sableux abritaient aussi bien le mérrou à la lèvre épaisse et à l'œil saillant que le redoutable congre, apode, au corps très allongé gris bleu foncé. Aussi attirant soit ce spectacle, le plongeon dans le canyon était très impressionnant, surtout pour une petite particule organique. Cent à cent cinquante mètres de descente, suivis d'une vertigineuse chute pour atteindre la plaine abyssale située au de-là de deux mille mètres de profondeur d'eau. Qui n'y réfléchirait pas à deux fois ? Mais cette petite particule avait un grand rôle à jouer, elle le savait. La couverture sédimentaire accumulée dans la plaine océanique, qui s'offrait à ses yeux et qu'elle s'appropriait à rejoindre, constituait un véritable livre d'histoire, dans lequel étaient archivés la plupart des événements climatiques et environnementaux ayant bouleversé notre planète. Elle permettait également le stockage du dioxyde de carbone et la régulation du climat, indispensables à la mer Méditerranée qui se réchauffait plus vite que le reste des océans. Enfin, les courants de turbidité permettaient à la matière organique et à l'oxygène de circuler entre la surface de la mer et ses profondeurs. Chaque fois que le courant Nord, typique de la côte

provençale, buttait sur une paroi du canyon, il créait des tourbillons, qui profitait aux nombreux organismes vivant à l'entrée du canyon. Un grand rôle, donc, dans une histoire géologique et biologique capitale, sur une scène mythique. Autrement dit, notre petite particule organique se devait de prendre son courage à deux mains et de se jeter dans le vide océanique.

Mais, elle n'eût besoin ni de courage ni de bravoure. Un évènement imprévu, semblable à la goutte d'eau qui faisait déborder un vase, survint au moment précis où elle se posait en bord de canyon. A l'instant même du contact, c'en fût trop, un cri rocheux guttural, un grondement minéral et caverneux, venu des profondeurs, transperça le silence aquatique. Les espèces marines s'agitèrent. Des poissons fusèrent. Notre petite particule organique fut, encore une fois, emportée, arrachée, aspirée malgré sa volonté.

Une catastrophe maritime et terrestre était en route. Plus rien ne l'arrêterait.

Chapitre 11 : Le danger

« Je voyais la distance diminuer de façon terrifiante entre le lion et ma propre chair dont il me semblait sentir le poids, le goût, et le sang. »

Joseph Kessel, Le lion

Après la colère de son père au sujet de sa tenue devant le jeune employé de mairie, Alice s'était réfugiée dans son poème, pendant plus d'une heure, changeant un mot par-ci, une rime par-là, à faire et à défaire, à écrire, à effacer et récrire. Elle, qui n'en était jamais satisfaite, pensait enfin l'avoir achevé. Il retranscrivait son état intérieur agité. Elle en avait même trouvé le titre : La funambule. Cet exercice d'écriture l'avait allégée d'un poids trop lourd à porter pour une jeune fille de seize ans qui perdait son équilibre. Elle ne cessait de lire et relire. Ces mots, choisis, précis, comme un baume apaisant, rassérénaient son cœur et son esprit troublés.

Mais son horloge biologique était d'une rigueur à toute épreuve. Alice sortit de sa chambre. Au moment de s'enquérir du menu du repas de midi, elle les aperçut sur le canapé. Toto enlaçait son père tout en regardant des images animées défiler sur l'écran de télévision. Une petite souris courait après un gros chat. Son père frottait le dos de l'enfant machinalement tout en souriant.

— Viens t'asseoir, Alice ! Lança son père. C'est un des meilleurs épisodes de Tom et Jerry. C'est « Blue cat blues ». Je crois qu'il clôture la première saison. Il date de 1956.

Alice se figea. Le chat à l'écran, les yeux défaits, noyés des larmes d'un profond désespoir, restait assis

sur les rails d'un train qu'on entendait siffler au loin. Son ami, Jerry, tout aussi accablé, venait s'asseoir à côté de lui, attendant de partager le même sort. Heureusement, les mots « The end » apparurent à l'écran. Des mots qui prenaient un sens tout particulier. C'était la fin d'une époque pour Tom et Jerry.

Alice, quant à elle, ressentait une infinie tristesse comme peut en provoquer l'effacement d'une certitude réconfortante ou la fin d'une ignorance rassurante. Tom et Jerry, eux, ne pouvaient mourir tant qu'existeraient des enfants insoucients guidés par une naïveté apaisante et une innocence expiatoire. De cette innocence qu'elle lisait en son frère, mais qu'elle avait, quant à elle, perdue depuis longtemps. De cette innocence qu'il manifestait si souvent et qu'elle lui envoyait. Elle avait abandonné la sienne et sa mère, tout au fond d'un habitacle en tôle froissée dont on l'avait arrachée in extrémis.

Elle devait maintenant protéger son frère quoiqu'il lui en coûtât. Cet élan protecteur fut si fort en elle qu'il l'ébranla.

— Alice ! Viens t'asseoir ! Pourquoi restes-tu debout ? Lança son père.

— Non ! J'ai faim. Que voulez-vous manger ? Demanda Alice, toujours absorbée par l'écran de télévision.

Serge Piccone se leva, alors, d'un bond, surprenant et bousculant Toto au passage.

— Alors ! Allons-y ! Tu vas être contente ! Avec Toto, nous t'avons préparé une surprise. Ton repas préféré !

Toto se leva à son tour, souriant et fier de lui.

— C'est-à-dire ? demanda Alice, tellement affamée qu'elle ne pouvait qu'apprécier l'intention, quoi qu'elle cachât, elle qui était systématiquement de corvée pour préparer les repas depuis que leur mère les avait quittés.

— Surprise ! Allez venez ! Et toi, Alice, ferme les yeux et prends ma main !

— Je sais où est la cuisine. Répliqua Alice d'un ton sec.

Elle l'aurait, de toute façon, à son grand désarroi, suivi n'importe où pour satisfaire son estomac. Impossible d'échapper aux dictats du corps. Comment cette enveloppe charnelle aussi fragile, autant sensible aux aléas de son environnement, au froid, au chaud, aux chocs, aux pressions atmosphériques ou psychologiques, à l'absence, au manque physique ou affectif, sensée obéir à une direction centrale, le cerveau, pouvait-elle lui dicter sa conduite sans qu'elle pût y résister ? Les besoins et les désirs du corps se comblaient-ils à n'importe quel prix ?

Elle le suivit.

Et, en effet, son père et son frère avaient mis les petits plats dans les grands. La vieille cuisine avait des allures de restaurant étoilé, autant que le permettait ce lieu de vie usé, érodé, par les passages journaliers de ses utilisateurs. La petite pièce contenait l'essentiel pour cuisiner et une petite table collée contre un mur permettant d'accueillir trois convives. La table avait été dressée partiellement. Certainement l'œuvre de Toto. On y lisait une bonne volonté malgré les nombreux oublis.

Il fallait être juste, et louer l'intention de Serge Piccone et de son fils Toto. Avec le peu de moyens à leur disposition, le trop mauvais temps empêchant toute velléité de sortie, ils avaient concocté un repas qui régala toute la famille. La pizza italienne faite maison et agrémentée de tous les restes trouvés dans le réfrigérateur était excellente. Les frites, découpées à la main et cuites en deux fois à la mode bruxelloise, ne firent pas long feu. Seul un dessert digne de ce nom manquait en fin de repas. Alice rêvait d'une énorme mousse au chocolat recouverte de crème chantilly, tout en finissant son yaourt nature dans lequel elle avait ajouté une cuillerée de confiture de fraise. La radio cessa de chanter pour annoncer le bulletin météo :

« Alerte en cette après-midi du quinze octobre 1985 : des vents violents ont commencé à frapper les côtes marseillaises et niçoises. Des arbres ont été arrachés. Des routes sont coupées. Nous vous invitons à la plus grande vigilance et vous demandons de suivre les instructions des autorités locales. »

Toto semblait aux anges. Lui qui mangeait peu, hormis ses biscuits préférés, avait tout avalé et s'attaquait même à son dessert.

— Que se passe-t-il, Alice, tu es bien silencieuse ?
Lança Serge Piccone.

Alice émergea de ses rêveries culinaires pour se rendre compte que son père l'observait. Elle soutint son regard l'espace d'une seconde puis replongea les yeux dans son dessert.

— Je n'ai rien à dire, voilà tout, murmura Alice, manifestant un léger agacement que perçut son père.

— Tu n'as rien à dire ou tu ne sais pas comment le dire, ajouta Piccone d'un ton très doux, posant sa main sur celle d'Alice.

Au moment précis où Piccone posait sa main, un énorme coup de tonnerre ébranla la maison. Alice retira sa main, davantage par réflexe que par une décision réfléchie. Elle avait ressenti un frisson. De colère ? De peur ? De répulsion ? Elle ne le savait pas. Était-ce à cause de ce coup de tonnerre ? Alice était dans l'incapacité de maîtriser le bouillonnement intérieur qui l'animait depuis ce contact physique. Une atmosphère lourde et pesante avait envahi la cuisine. On eût dit que les nuages menaçants qui provoquaient un déluge à l'extérieur avaient pénétré la pièce et les âmes. Toto avait perçu ce changement. Il regarda sa sœur d'un air inquiet. Il n'osait plus lever les yeux vers son père. Des émotions contradictoires animaient Alice, du malaise, que provoquait cette ambiance pesante, à l'inquiétude pour son frère qui la ressentait, en passant par la colère, conséquence d'une hypocrisie qu'elle ne supportait plus, ce repas en étant la parfaite illustration. Elle éprouva des haut-le-cœur, d'autant plus forts qu'elle s'était régalée. Elle s'était abandonnée. Cela la mortifiait.

— Je veux que ça cesse, murmura Alice dans un souffle.

— Pardon ? Demanda son père, maîtrisant parfaitement son étonnement.

— Je veux que cela cesse !

— De quoi parles-tu ? Piccone laissait percevoir son agacement.

Un long silence pesant.

— De quoi parles-tu ? Réitéra Piccone, ne laissant cette fois-ci rien paraître de son état intérieur.

— Je ne veux plus que tu entres dans ma chambre. Déclara Alice.

Ces mots avaient été prononcés à voix basse. Mais ils furent parfaitement audibles par tous ceux qui entouraient la table. Toto regarda sa sœur. Il percevait son état émotionnel sans le comprendre. Il pleura. Subitement. A chaudes larmes. Sans pouvoir s'arrêter. Il fallait que tout ce que portait sa sœur sorte de lui, par lui. Alice en fut surprise et bouleversée. Elle contenait ses larmes.

— Toto, sors de la cuisine. Va regarder les dessins animés dans le salon. Ordonna Piccone.

La voix de Piccone avait été froide et impassible. Ni colère, ni surprise. Encore moins d'empathie ou de compassion. Alice fit signe, du bout des yeux, à son frère d'obéir. Il hésitait tout en pleurant. Il ne pouvait laisser sa sœur. Il voulait la prendre dans ses bras.

— Toto ! Au salon, immédiatement ! La voix de Piccone avait été sèche et claire, sans hésitation.

— Vas-y Toto. Je te rejoins tout de suite, lui dit Alice.

Toto se leva, essuya son visage dans sa manche et sortit de la cuisine. Il alluma la télévision du salon. Les sons animés d'un programme pour enfant s'entendirent jusque dans la cuisine et contrastèrent avec le silence pesant qui s'établissait entre Alice et son père. Piccone fut le premier à rompre ce silence.

— Je t'ai posé une question, Alice. J'aimerais avoir des explications. La voix de Serge Piccone était d'un ton totalement neutre. Son effort de maîtrise portait

son fruit. Il était très difficile de discerner son état émotionnel.

— Je ne veux plus que tu entres dans ma chambre. Un point c'est tout. Répéta Alice le plus calmement possible.

— Je ne comprends pas. Es-tu fâchée ? Ai-je fait une chose qui t'ait déplu ? dit Piccone avec sincérité. Si c'est le cas, je te prie de m'en excuser. Je ne suis pas dans mon état normal depuis que ta mère est morte. Sainte femme. Paix à son âme.

Piccone se signa. Il semblait être au bord des larmes. Alice regardait son père et s'attendrissait, se désarmait. La douleur de son père était réelle. La sienne aussi.

— Tu sais Alice que nous formons une famille. Nous devons nous serrer les coudes, nous rapprocher l'un de l'autre. C'est le seul moyen de surmonter la perte de ta mère. Tu sais que j'ai besoin de réconfort.

Piccone marqua une pause. Il s'animait. Il prit une longue respiration. Il fixait Alice intensément comme pour la percer à nue. Puis il ajouta, en se désignant lui-même, approchant ses deux mains de sa poitrine d'homme :

— Tu sais que je ne veux que ton bien. Tu es mon souci constant.

Ses mains frappaient sa poitrine pour insister sur sa préoccupation.

— Tout ce que je fais, je le fais pour toi Alice, ajouta Piccone se désignant à nouveau lui-même. Depuis que ta mère est morte, j'assume tout, seul, pour toi. Et à quoi ai-je droit en retour ? Tu me rejettes. Devant ton frère !

Piccone se maîtrisait de moins en moins et s'agitait de plus en plus. Alice voulait parler, il l'interrompit :

— Quand je pense à tout ce que je fais pour toi. Te voir si ingrate. J'ai envie de tout lâcher, de tout abandonner. Et même de rejoindre ta mère. Voilà ! Tu m'obliges à raconter des bêtises. Te rends-tu compte de ce que tu me fais dire ? Au vu de ce que je traverse, n'ai-je pas le droit à un peu de réconfort de ta part ? Tu connais mon caractère. J'ai simplement besoin par moment d'oublier, de fuir, de m'évader. En te regardant, Alice, j'oublie mon quotidien et tu me rappelles tellement ta mère...

Piccone noyait maintenant sa fille sous un déluge de paroles, comme la pluie qui tombait sans discontinuer sur la maison. Alice entendait l'eau frapper les carreaux de la cuisine et le toit au-dessus de sa tête. La maison ressemblait à une arche perdue au milieu d'un océan infini. Tout tanguait. Mais elle ne parvenait pas à bouger pour attraper le mobilier qui valsait autour d'elle. L'arche avait transporté des animaux. Comment avaient-ils supporter un tel roulis ? Les prédateurs, le lion, l'ours, le tigre, le loup, la panthère, comment avaient-ils réagi sous l'effet de la houle ? S'étaient-ils montrés agressifs ? Avaient-ils tenté de mordre ?

Comme son père continuait de parler, Alice sentit une très forte odeur d'humidité. Cela lui gratta le nez et les yeux. La pluie tombait encore et encore, depuis des jours, des nuits. Elle avait infiltré les matériaux, inondé chaque trou, chaque fissure, chaque alvéole, et continuait son travail de sape. Les murs de cette vieille maison était gorgés d'eau. Des traces noires

d'humidité étaient apparues sur les murs du salon d'abord, de la cuisine maintenant et des chambres enfin. Au journal télévisé, ils avaient montré une maison qui s'était écroulée sur elle-même, jusque dans sa cave. La pluie avait patiemment, lentement, imperceptiblement, gorgé le sol calcaire et les murs fragiles, jusqu'au point de rupture, jusqu'à l'irréparable, l'insoutenable, l'effondrement.

Alice était perdue, noyée sous le flot de paroles. Elle s'effondrait. Mais elle trouva une ultime ressource en elle pour ajouter :

— Je ne veux plus que tu entres dans ma chambre. Un point c'est tout.

Piccone marqua un temps d'arrêt et ajouta d'une voix plus menaçante :

— Alice ! Je suis ton père ! J'entre dans ta chambre quand bon me semble !

Tout tournait autour d'Alice. Tout s'embrouillait. Les nuages s'assombrissaient encore. La pluie continuait son travail de sape. Tous les repères de la jeune fille s'effondraient les uns après les autres rongés, érodés, dégradés jusqu'au cœur. Mais Alice parvint, dans un dernier effort à se raccrocher à une idée qui lui semblait juste, une idée toute simple, une bouée de sauvetage qui flottait non loin, abandonnée. Une enfant n'avait-elle pas le droit d'interdire à quiconque l'entrée de sa chambre ? On vendait bien des mini panneaux « sens interdit » à accrocher à la porte des chambres d'enfants. Il devait bien y avoir une raison à cela. Et ce ne sont pas des enfants qui les vendaient. Mais bien plutôt des adultes qui pour beaucoup étaient des parents. Ils étaient donc

d'accord. A tout le moins, toléraient-ils l'usage de ces panneaux. Pourquoi ne pourrait-elle pas posséder le sien ? Son panneau d'interdiction, à elle. Elle seule déciderait ainsi de l'accès à sa chambre.

— Non ! C'est ma chambre ! hurla Alice. Son corps tremblait. Elle était en lutte.

Piccone fut très surpris par la réaction de sa fille. Il adoucit sa voix.

— Alice ! Voyons ! Comment peux-tu me rejeter ainsi ? Cela me fait terriblement mal. Tu me brises le cœur.

La sincérité apparente de la voix de Piccone était désarmante, déconcertante. Il ajouta :

— Alice ! Tu sais comment je réagis quand je ne vais pas bien. Je n'y peux rien. C'est plus fort que moi. Une énergie qui brûle en moi et qui peut tout dévorer. Tu es la seule qui parvient à me calmer. Je sais que tu me comprends. Nous sommes de la même nature, toi et moi. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Alice restait silencieuse. Piccone continua :

— Je sais que tu me comprends. Tu vis et ressens les choses comme moi. Je sens en toi cette force. Alice, tu sais que j'ai raison. Toi aussi, tu as besoin de canaliser cette énergie qui t'assaille régulièrement. As-tu réfléchi aux conséquences de ton choix ? As-tu pensé aux conséquences sur toute la famille si, par ta faute, je n'arrivais pas à contrôler cet appétit qui est en moi et qui est en toi ? As-tu pensé à ton frère ?

Une lumière rouge s'alluma dans une partie obscure du cerveau d'Alice. Des sirènes d'alarme retentissaient de manières assourdissantes. Alice ne parvenait plus à supporter ce bruit, tous les bruits, ces

sirènes, la voix de son père, la pluie sur le toit, sur la fenêtre de la cuisine, le vent qui faisait claquer les volets branlants. La maison était sur le point de s'effondrer.

Elle entra en état d'inhibition.

Elle remit sa main sur la table. Piccone posa la sienne sur celle de sa fille. Mais Alice ne ressentait plus rien, ni le contact sur sa peau, ni l'odeur de l'humidité dans ses narines, ni les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle n'entendait plus la voix de son père.

— Ne t'inquiètes pas Alice et ne pleure pas. Tu as besoin de moi. Quelqu'un doit prendre soin de toi.

Et à ce moment précis, soudainement, de manière totalement imprévisible et incongrue, sans que rien ne puisse permettre d'anticiper un tel évènement, Toto, dans le salon, éclata de rire. Son rire rebondit sur les murs du salon pour se propager dans la cuisine jusqu'aux oreilles d'Alice et de son père. Les mains s'écartèrent. Les corps se redressèrent sur les chaises. Les deux visages se tournèrent instinctivement vers le salon. A travers la porte de la cuisine, ils aperçurent Toto qui riait aux éclats devant un chat qui, encore et toujours, courait après une souris à l'écran de télévision. Le rire de Toto atteint et pénétra successivement le corps, le cœur, l'esprit et les muscles d'Alice. Elle se leva d'un bond, sortit de la cuisine, entra dans le salon et attrapa son frère par la main.

— Viens dans ma chambre Toto, lui intima Alice.

Etrangement, Toto ne protesta pas. Il ne fut même pas surpris. Le dessin animé s'achevait. Il suivit sa sœur. Ils entrèrent dans la chambre. Alice referma la

porte qui ne possédait ni panneau d'interdiction d'entrée, ni clef.

Piccone était resté de marbre, assis dans la cuisine. Le rire de Toto l'avait cloué à sa chaise, laissé pantois, de la même manière que la beauté d'une éclaircie inattendue vous laisse parfois sans voix.

Dans la chambre, Alice était agitée.

— Il faut partir d'ici, Toto ! éclata Alice en attrapant son sac à dos.

— Comment ça ? Interrogea Toto.

— Il faut partir !

— Pourquoi ?

— L'orage, Toto ! La tempête ! Regarde par la fenêtre ! La maison va s'envoler ! Elle va s'écrouler !

— Tu es folle ! Pourquoi tu dis ça !

— C'est l'employé de mairie, ce matin, qui me l'a dit ! Il faut aller se réfugier au gymnase tant que c'est possible ! Tu sais aller au gymnase ?

— Oui ! Mais il pleut ! J'ai peur, Alice !

— Tu vas prendre mon vélo ! ajouta Alice, cherchant désespérément sa veste imperméable.

Toto se radoucit. Il se réconfortait à l'idée d'avoir à nouveau le droit d'utiliser le vélo de sa sœur.

— C'est vrai ? Je peux prendre ton vélo ?

— Oui ! Bien sûr !

— Chouette !

— Et tu vas te rendre au gymnase le plus vite possible sans jamais t'arrêter, sans jamais regarder derrière toi. Des gens de la mairie vont t'accueillir là-bas. Ils te donneront à manger.

— Mais je n'ai pas faim !

— Je te parle du repas de ce soir ! idiot !

— Ah ! D'accord ! Mais ? Et toi ? Tu ne viens pas ? hésita Toto.

— Je vais te rejoindre. Je dois d'abord finir une tâche.

— Et papa ? Il est d'accord ?

— Il n'est pas au courant.

— Il ne vient pas au gymnase ?

— Il ne voudra jamais. Mais je vais tenter de le persuader.

— J'ai peur, Alice !

Alice attrapa son petit frère par les épaules.

— Ecoute, Toto ! Tu n'as pas à avoir peur. Tu es costaud. Tu vas mettre ma veste imperméable...

— Mais, elle est trop grande pour moi ! Coupa Toto.

— Justement, elle te couvrira complètement. Tu vas sortir par la fenêtre de ma chambre. Tu prendras mon vélo sous le porche et tu rouleras le plus vite possible jusqu'au gymnase. La pluie est très forte et il y a beaucoup de vent. Mais je sais que tu en es capable. Tu te souviens l'été dernier, pendant les vacances à la montagne. Nous nous étions retrouvés sous un gros orage lors d'une balade à vélo. Nous n'avons jamais pédalé aussi vite de toute notre vie.

— Oui, je me rappelle, la coupa Toto, pensif.

— Eh bien ! C'est exactement la même chose. Tu vas pédaler aussi vite que possible et en quinze minutes, tu seras au gymnase. Je vais mettre des affaires propres dans ton sac à dos. Quand tu parviendras au gymnase, tu pourras te changer et tu n'auras plus qu'à m'attendre. Je suis sûre qu'ils auront installé une table avec pleins de gâteaux secs et du lait

chaud. Tu pourras t'empiffrer en m'attendant. D'accord ?

— D'accord ! acquiesça Toto rassuré.

Alice possédait ce don de toujours trouver les mots justes pour encourager et rassurer ceux qui l'entouraient.

— Tu ne bouges pas de ma chambre, Toto. Je vais chercher des vêtements propres et tes chaussures.

Alice sortit discrètement de sa chambre. Son père était toujours assis dans la cuisine. Il sirotait son café. Il n'aperçut pas Alice quand elle passa furtivement devant la cuisine. Elle attrapa les chaussures de Toto abandonnées négligemment à l'entrée comme à son habitude, choisit des vêtements propres d'enfant dans la corbeille posée sur la machine à laver dans le vestibule, et repassa devant la cuisine. Son père leva la tête et vit sa fille, mais n'y prêta pas attention. Alice revint dans sa chambre, ferma la porte derrière elle, enfourna les vêtements dans le sac à dos. Toto enfila ses chaussures. Elle ouvrit la fenêtre. Le vent s'engouffra dans la chambre. La pluie mouilla son visage et le sol devant elle. Elle se retourna vers son frère :

— Allez, Toto ! Dépêche-toi ! Viens ici que je t'aide !

Alice vérifia les lacets de son frère. Elle attrapa sa veste imperméable verte au sigle bien identifiable qu'elle avait achetée comme toutes les adolescentes de son âge après l'avoir vue portée par une jeune actrice de cinéma. Elle réussit péniblement à la déplier et aida son frère à l'enfiler par la tête. Elle s'apprêtait à lui retrousser les manches mais changea d'avis.

— Tu peux laisser dépasser les manches. Cela protégera tes mains de la pluie.

— Mais ! C'est trop moche ! vociféra Toto.

— On s'en fiche ! Toto ! Répliqua Alice agacée. Tu ne vas pas participer à un défilé de mode. Tu dois te protéger de la pluie et du vent.

— Oui, mais...

— Arrête tes enfantillages ! Le coupa Alice.

Toto se tut. Il regardait sa sœur. Il hésitait. Alice l'aida à ajuster la veste.

— Allez vas-y maintenant, Toto ! Mon vélo est juste là !

— Quand est-ce que tu me rejoins ?

— Dans très peu de temps...

— Et comment vas-tu venir ? Mon vélo est crevé. Tu viendras en voiture avec Papa ?

— Oui, exactement ! Je vais convaincre Papa et nous te rejoindrons aussi vite que possible...

— Mais pourquoi je ne reste pas avec toi pour le convaincre ? Et nous partirons tous les trois.

— Cela risque d'être long. L'orage va s'intensifier. Je ne veux pas que tu sois dehors au moment de la tempête. L'agent de mairie a dit que la tempête allait s'abattre ce soir. Tu as encore le temps de partir en toute sécurité. Tu seras juste un peu mouillé.

Alice ressentit l'inquiétude de Toto.

— Ne t'inquiète pas ! Quoiqu'il arrive, je te rejoins au gymnase. J'aurai l'esprit plus tranquille pour accomplir ce que j'ai à faire si je te sais en sécurité.

Étonnamment rassuré, Toto se jeta dans les bras de sa sœur comme s'il avait enfin compris. Il la serra comme à son habitude intensément, en pleine

conscience des deux corps qui s'enlaçaient. A son tour, il insufflait à sa sœur le courage d'affronter les prochains événements. Elle le serra contre sa poitrine et profita quelques secondes de ce moment.

— Je t'aime, Alice.

Toto avait prononcé ces mots si facilement, si naturellement, avec tant de pureté, qu'ils transpercèrent le corps d'Alice pour atteindre son cœur. Mais, malgré la vague d'émotion qui la submergeait, Alice restait figée. Par un effort surhumain, elle retenait les larmes qui embuaient ses yeux. Mais Toto n'était pas de ceux, nombreux, qui ne se seraient aperçu de rien. Il ressentit la contraction des entrailles de sa sœur. Il la serra plus fort pour l'apaiser.

— Ecoute moi bien, Toto. Tu dois partir. Tu dois fuir. La tempête est déjà là. Tu vas pédaler jusqu'au gymnase sans jamais te retourner, sans jamais revenir ici quoiqu'il arrive. Tu m'as bien entendue ? Tu ne reviens pas ici, quoi qu'il se passe. Je te retrouverai au gymnase. D'accord ?

— D'accord, acquiesça Toto.

Alice le laissa partir. Ce petit bonhomme de dix ans était rudement costaud. Il avait escaladé la fenêtre de sa chambre sans aucun souci, affronté une pluie lourde et grasse sans se plaindre, sauté dans le jardin tout aussi aisément. Il avait enfourché son grand vélo, lui avait fait un signe. Elle lui avait souri. Puis il était parti. Elle était maintenant seule. Il n'était plus là.

Chapitre 12 : Les premiers incidents

*« La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
occupent nos esprits et travaillent nos corps. »*

Charles Baudelaire, Les fleurs du mal

Après les violents orages de la veille, le ciel maniait l'angoisse et l'espoir.

La pluie avait cessé mais les nuages menaçaient de dégorger à nouveau. L'arrivée sur les lieux du chantier fut difficile, ce matin-là. Après avoir passé la soirée aux services des urgences médicales à cause de son pied blessé sur la plage, la nuit d'Arthur avait été courte et agitée comme la météo. Autant dire qu'à son entrée dans le baraquement lui servant de bureau, Arthur était peu enclin à se mettre au travail. Heureusement, ses coéquipiers, tous des professionnels, connaissaient leur boulot et n'avaient pas eu besoin de lui pour se mettre à l'ouvrage.

Arthur remarqua, en entrant, l'enveloppe déposée sur son bureau. Mais il n'y prêta pas attention sur le moment. Il lui fallait tout d'abord s'asseoir. Il avait traversé le chantier en recroquevillant, tout du long, la plante de son pied droit. L'idée même de la poser à terre l'effrayait. L'infirmier urgentiste avait eu beau jeu de le rassurer sur l'état de son pied. Ce n'était pas lui qui souffrait. La crainte et la douleur l'emportaient toujours sur la rationalité. Arthur, en appui sur sa jambe gauche, se laissa tomber sur la chaise. Il étendit sa jambe droite et profita de ce moment où ses muscles se relâchaient enfin pour attraper l'enveloppe sur le bureau et la décacheter. La série de rapports qu'elle contenait l'interpella immédiatement. En

l'examinant de plus près, il comprit qu'il avait entre les mains une liste, extrêmement précise, des nombreux incidents survenus sur le chantier de terrassement tout au long des six derniers mois. Entre comptes rendus d'experts, témoignage d'ouvriers témoins d'évènements inquiétants et bilans médicaux de salariés blessés, tout était compilé de manière très méticuleuse. Les témoignages se succédaient. Arthur était effaré.

— Depuis le démarrage des travaux de remblai, nous rencontrons des difficultés. En particulier, il a été observé un net ralentissement dans l'avancement de la digue le long de la piste F, malgré un tonnage important mis en place. Devant l'importance du phénomène, nous avons reçu des ordres de service modifiant la structure de la digue et réduisant la cadence des travaux. D'après Monsieur X.

— Le problème était la pente sous-marine de dix pour un. Impossible d'amener le pilon au bord du talus pour venir stabiliser. Donc, en raison de cette faible pente, géométriquement, cela ne collait pas. Sur le plan de la prudence, au regard des pressions et des surpressions interstitielles, cela ne collait pas non plus. D'après Monsieur Y.

— Je vous dirais que le delta du Var du point de vue de la consistance des matériaux qui le compose a été créé dans la dernière partie du quaternaire sur une épaisseur, par rapport au socle, de plus d'une centaine de mètres, qui est constituée d'une succession de couches épaisses, entrelardées de couches beaucoup plus fines de sable et de galets. Le matériau est calcaire à quarante pour cent. Les limons sont peu argileux.

L'argile représente cinq à huit pour cent. Les matériaux ont une teneur en eau importante, à la limite de l'état liquide. L'indice de plasticité est faible. D'après Monsieur Y, mission d'inspection.

— Les travaux de remblai le long de la piste F se sont déroulés à une cadence moyenne de quarante mille tonnes par jour, accompagnés de méthodes de pilonnage intensif. En juillet, nous avons constaté un début d'enfoncement, de plusieurs fois un mètre. Le vingt-sept du mois, a eu lieu un tassement brutal de quatre mètres. L'ouvrage descendait sans déformation. Le vingt-sept septembre se produisait exactement le même phénomène. D'après Monsieur T, relevé bathymétrique.

— A partir du quatre septembre, les tassements, effondrements, reculs de la digue étaient quasi permanents, autant sur le front de la digue que sur les côtés. Le huit septembre, nouvel affaissement, la mer envahit la plateforme. Le quinze septembre, nouvel affaissement d'une portion de digue et d'enrochement sous l'eau. Travaux suspendus pendant trois jours. D'après mission d'inspection.

Etait joint à ces différents rapports, un tableau des incidents, remblais terrestres, enrochements et remblais par la mer, qui spécifiait quatre-vingt-cinq constats de tassements et cassures, de mai à septembre et vingt-cinq constats de fissures, tassements, affaissements sur la même période.

Arthur, abasourdi, releva les yeux des documents étalés devant lui. La matinée entière s'était écoulée. Il en avait oublié son pied. Il avait, sans relâche, classé,

répertorié, analysé tous les évènements décrits dans ces documents. Tout concordait et l'effrayait.

A ce moment précis, Victor Pellegrini, dit La Pelle, entra en trombe dans le bureau.

— Arthur ! Viens immédiatement ! Nous avons un gros problème ! lança La Pelle emporté et affolé, mais qui se figea en voyant les traits tirés du visage d'Arthur.

— Ça va ? Ajouta-t-il. Tu ne vas pas nous faire une autre crise de panique ?

— Non. Non. Ne t'inquiète pas. Que se passe-t-il ?

— Un effondrement de la plateforme au niveau du prolongement de la piste G. Au moins cinquante centimètres tout du long des deux cent mètres de largeur. Je n'ai jamais vu ça de toute ma vie.

— Toi, non. D'autres oui, malheureusement, répliqua Arthur, dubitatif.

— Comment ça ?

— Je t'expliquerai. Allons-y ! Conduis-moi ! Ordonna Arthur, se levant et s'avançant vers la porte de la baraque, en boitant.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, Arthur ?

— Une longue histoire... Prenons le véhicule de service. Tu conduis. Le coupa Arthur.

— Tu me rejoins sur place ? Répliqua La Pelle. C'est au bout de...

— Non. Je viens avec toi.

— Dans le véhicule ?

— Oui.

— Et ton anorexophobie ?

— Amaxophobie ! Ne te soucie pas ! Vite ! Dépêche-toi !

La Pelle claqua sa portière. Arthur, quant à lui, hésitait, la poignée dans la main. Son rythme cardiaque s'accéléra brusquement. Il s'assit, tout de même, à la place du mort, ouvrit grand le carreau malgré la pluie et sortit la tête. Des événements vieux de vingt ans passèrent devant ses yeux. Il ne s'était jamais assis à cet emplacement depuis cette époque. Il respirait bruyamment. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Les mains crispées, il se cramponnait malgré lui.

La Pelle conduisit comme un ahuri et traversa le chantier en un temps record pour rejoindre la piste G distante d'un petit kilomètre. Il la longea sur les cinq cent mètres de remblai achevés. Des hommes, dont Benoît Lapôtre, s'agitaient au bord d'une limite nouvellement dessinée qui ressemblait à une immense marche d'escalier de cinquante centimètres de hauteur sur deux cent mètres de long. Personne n'osait franchir cette limite et descendre les cinquante centimètres qui les séparaient des derniers mètres de remblai rejoignant la mer.

Arthur et La Pelle descendirent du véhicule. Les jambes d'Arthur flageolaient sous son poids.

— Salut Arthur ! Lança Lapôtre en tendant la main pour agripper son collègue. Ça va ?

— Oui. Salut Ben. Tu m'expliques ? Répondit difficilement Arthur, lui serrant la main, ses jambes reprenant quelque peu d'assurance, son pied droit toujours douloureux.

— Un affaissement de cinquante centimètres tout du long de la piste.

— Un problème de remblai ?

— Non, la qualité des matériaux est la même que sur la partie précédente. Tu sais que l'on ne s'amuse pas à tricher sur la qualité des matériaux !

— Un problème de pilonnage.

— Non, tous les tests réalisés entre chaque phase de compactage ont été mesurés dans les normes.

— Allons examiner cet affaissement de plus près, demanda Arthur hanté par les rapports qu'il venait de lire.

— Crois-tu que la pluie de ces derniers jours pourrait y être pour quelque chose ? Demanda Lapôtre.

— Je ne sais pas, répondit Arthur, s'avançant vers l'extrémité sud de l'affaissement, oubliant la douleur à son pied.

— Qu'as-tu à la jambe ? Lui demanda Lapôtre.

— Rien de grave. Je te raconterai.

Arthur inspecta méticuleusement et prudemment le bord sud de la piste en construction. En plus de cet affaissement dans la longueur, de grandes parties de remblai, sur les bords, s'étaient littéralement effondrées sur elles-mêmes, englouties par les eaux, aux endroits exacts où la digue avait reculé.

Arthur demanda aux hommes de s'écarter.

— Je n'ai jamais vu cela, pensa tout haut Arthur. Un recul partiel de la digue et des affaissements localisés, d'accord, cela peut se produire. Mais cet affaissement sur toute la longueur ne m'inspire rien de bon. Il est possible que les intempéries de ces derniers jours aient fragilisé certaines parties des fondations. Il

faut demander une expertise des ingénieurs et prévenir Pressis.

— Cela me semble indispensable. Pressis a déjà été prévenu par un gars de la deuxième équipe, confirma Lapôte.

— Rassemble les hommes, demanda Arthur.

— Les gars ! Rassemblement ! Cria Lapôte en s'éloignant.

Arthur rejoignit les hommes regroupés et les informa de la marche à suivre.

— Votre attention, s'il vous plaît, lança Arthur.

Les hommes se turent.

— Les effondrements latéraux ne me semblent pas inquiétants. Ce type de recul s'est déjà produit. Mais l'affaissement sur toute la longueur me préoccupe davantage. Nous allons, donc, exercer notre droit de retrait jusqu'à l'arrivée des ingénieurs. Je pense que cela prendra toute l'après-midi. Il est déjà treize heure. Vous pouvez rentrer chez vous. Je me charge de prévenir la hiérarchie.

— Y-a-t-il un risque d'effondrement de la piste ? Demanda un des hommes, inquiet.

— Je ne sais pas. Je ne préfère pas vous mentir. C'est pour cela que j'applique un principe de précaution en vous demandant d'exercer votre droit de retrait. Les ingénieurs sauront répondre à cette question.

— Pressis arrive ! Lança un autre homme.

Arthur tourna la tête et aperçut le conducteur de travaux arrivant aussi rapidement que le permettaient ses chaussures de villes sur un sol détrempé et boueux. Sa silhouette longiligne s'agrandissait à mesure qu'il

approchait. Son grand imperméable lui donnait une allure d'inspecteur de police tout droit sorti d'un téléfilm.

Lorsqu'il fut à la hauteur d'Arthur. Il s'exclama, essoufflé :

— Que se passe-t-il ici, Scapparé ? On m'a parlé d'un effondrement.

— Plus précisément, un tassement du remblai sur toute la longueur de la piste et plusieurs effondrements localisés sur le côté sud de la piste, la digue ayant reculé de plusieurs dizaines de centimètres par endroit.

— Allons voir cela, Scapparé.

— Sans souci. Je vous emmène. Avant cela, je vous informe que j'ai demandé aux hommes d'exercer leur droit de retrait jusqu'à expertise des ingénieurs.

— Comment cela ? S'exclama Pressis qui n'arrivait pas à reprendre son souffle et qui paraissait au bord de l'arrêt cardiaque.

— Il me semble préférable d'appliquer un principe de précaution tant qu'une expertise n'a pas été réalisée. Il ne s'agit pas d'un incident isolé. Mais...

Le conducteur de travaux lui coupa la parole.

— Vous n'êtes pas expert, Scapparé ! J'ai appelé les ingénieurs. Ils sont en route. Vous êtes payé pour vous assurer que les hommes accomplissent correctement leurs tâches. Le reste ne vous appartient pas.

Arthur s'étonna de la rapidité de la convocation des ingénieurs. Ce genre de requête prenait parfois plusieurs jours.

— La sécurité de mes hommes est une de mes priorités au même titre que la réalisation de l'ouvrage. Répondit sèchement Arthur.

Les hommes assistaient à cette prise de bec avec étonnement et intérêt. Des murmures d'approbation ponctuaient chacune des phrases d'Arthur.

— Vous ne pouvez pas exercer votre droit de retrait tant que les ingénieurs n'ont pas rendu leur rapport.

Arthur s'indigna de ce mensonge qui coûterait la vie à des ouvriers si le danger était avéré.

— Le droit de retrait est un principe de précaution. La vie humaine est plus importante que les délais. Sauf votre respect, Monsieur.

Nouveau murmure parmi les hommes.

— Pour exercer votre droit de retrait, Scapparé, votre vie doit être présentement en danger. Ce qui n'est pas le cas. Vous pouvez vous éloigner des zones suspectes et continuer le travail aux endroits sécurisés. Allons voir ce qu'il en est précisément.

— Je refuse, Monsieur ! déclara, fermement mais respectueusement, Arthur.

Pressis le dévisagea interloqué, ne sachant que dire.

— Je refuse non pas d'inspecter la zone en votre compagnie mais que mes hommes retournent au travail. Je leur demande de rentrer chez eux et d'attendre le rapport d'expertise. Au vu de différents éléments que j'ai en ma possession et du mauvais temps ces derniers jours, j'ai le devoir de protéger mes hommes.

Les murmures se transformèrent en approbation ouverte.

— Vous n'avez pas cette autorité en ma présence, Scapparé ! S'enflamma Pressis. Vous êtes mis à pied, à effet immédiat !

Pressis se tourna alors vers les hommes, sans la moindre hésitation. Il avait retrouvé son souffle. Son regard exprimait une colère contenue et dangereuse.

— Et vous autres ! Ecoutez-moi bien ! Celui qui ne sera pas à son poste à quatorze heures comme à l'accoutumée sera mis à pied également. Vous pouvez disposer. Linfortune ! Vous restez ! Nous allons inspecter la zone ! Ordonna Pressis désignant le chef de la seconde équipe qui avait rejoint l'attroupement.

Le ton martial et autoritaire de Pressis avait eu son effet sur les hommes qui s'éloignèrent pour la pause déjeuner. Pressis tourna les talons sans même s'intéresser à Arthur et se dirigea vers la zone où avait eu lieu l'affaïssement. Linfortune le suivit. Arthur, quant à lui, resta planté, immobile, regardant Pressis et Linfortune s'éloigner. Il était sonné. Lapôtre qui s'en était aperçu s'approcha de lui, déposa une main amicale sur son épaule et tenta de le rassurer.

— Ne t'en fais pas ! Il n'a rien de tangible contre toi. Il a piqué une crise mais cela n'aura pas de conséquence sur ta place ici. En plus, tu ne m'avais pas dit que tu avais posé ton après-midi ? Sa mise à pied tombe à l'eau !

Lapôtre se mit à rire. Cette joie indécente alluma le feu qui couvait. Arthur explosa.

— Tu ne comprends donc rien ! Es-tu aveugle à ce point ! Je n'en ai rien à faire de ma place ! Il y a danger. Je le sais. Cet idiot, soit n'est au courant de rien, soit il sait tout, et joue avec la vie des hommes

qui l'entourent sans même sourciller ! Et ce principe de précaution que jamais personne n'applique ! Après, il sera trop tard ! On comptera les larmes et les morts ! Comme toujours ! C'est insupportable !

Les lèvres d'Arthur tremblaient. Ses mains s'agitaient. Ses yeux brûlaient de colère. Lapôtre fut surpris de la réaction de son compagnon. Il venait de réveiller un volcan qui sommeillait. Il tenta de calmer son collègue à bout de nerfs.

— Calme-toi Arthur. Ne t'inquiète pas. Ne te mets pas dans cet état. Il faut espérer que rien de grave ne se produise.

Cela n'apaisa pas la colère d'Arthur. Bien au contraire.

— Mais cela s'est déjà produit, Ben ! Tu ne comprends rien ! Ils savent que la zone est dangereuse. J'ai lu tous les rapports !

— De quoi parles-tu ? Demanda Lapôtre, ne comprenant pas un seul des mots que prononçait l'homme qui s'agitait à ses côtés et qu'il ne reconnaissait plus.

— Suis-moi au bureau ! Tu vas comprendre. Ordonna Arthur.

*

Quand Lapôtre détacha ses yeux des rapports que lui montrait Arthur, une heure s'était écoulée.

— Je n'arrive pas à le croire ! Je le vois, mais je ne le crois pas ! S'exclama Lapôtre. Cette phrase célèbre lui échappa spontanément.

— Tu comprends maintenant pour quelles raisons tu ne dois pas retourner sur le chantier.

— Mais, je n'ai pas le choix. Je ne peux pas risquer une mise à pied et la perte de mon travail.

— Et ta vie ? N'est-elle pas plus importante ?

Lapôtre marqua un temps d'hésitation.

— Je vais rester dans la zone sécurisée.

— Quelle zone sécurisée ? Personne n'a sécurisé quoi que ce soit

Quatorze heure sonna à l'horloge du bureau.

— Zut ! Il faut que je file ! Je vais être en retard. Les bénévoles de l'association comptent sur moi, dit Arthur en se levant et se dirigeant vers la porte du bureau. Il boitait toujours.

— Qu'as-tu à la jambe ? Vas-tu, enfin, me dire ce qui t'est arrivé ?

— Longue histoire... Je me suis blessé hier soir en courant.

— Sous l'orage d'hier soir ? Le coupa Lapôtre étonné.

— Oui, mais rien de grave.

— Tu soutiens toujours cette association d'aide aux femmes et aux enfants victimes de violence ?

— Oui ! Et aux hommes également. On aide aussi des hommes qui ont subi des violences dans leur enfance.

— Cela fait plusieurs années que tu es bénévole dans cette association ! Bravo ! Cela doit être difficile !

— Parfois. Bon, je me sauve ! Il faut que je rentre chez moi me changer. Je vais être en retard. Surtout, sois prudent cette après-midi.

— Sois tranquille ! File ! Le devoir t'appelle.

Arthur quitta le bureau et le chantier. Lapôtre attrapa une pomme et regagna la piste G. Avec toute

cette histoire, il n'avait même pas pris le temps de manger. Sa benne et son chargement l'attendaient.

Chapitre 13 : La lettre

« L'écriture, c'est le cœur qui éclate en silence. »

Christian Bobin, L'épuisement

Alice était maintenant seule. Elle avait vu son frère s'éloigner sous un orage grondant et une pluie glaçante. Pourtant, elle n'était pas inquiète pour sa sécurité. Elle le savait agile, intelligent et plein de ressources. Les agents de mairie l'accueilleraient au gymnase et prendraient soin de lui, le temps qu'il faudrait. Alice était beaucoup plus inquiète et indécise quant à ce qu'elle devait faire maintenant. Comment s'y prendre ? Par où commencer ? Elle devait, tout d'abord, récupérer le caméscope de son père et toutes ses cassettes vidéos, se rendre chez sa tante, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps bien qu'elle vécût à l'autre bout de la ville. Elle lui raconterait tout.

Tout.

Alice se troubla à l'écho de ce mot. Elle l'avait prononcé pour elle-même, dans sa tête. Et pourtant un nœud lui serrait le ventre. Tout raconter. Y parviendrait-elle ?

A y réfléchir de plus près, ce ne serait pas nécessaire. On ne l'obligerait pas à tout raconter. Elle préférerait enfouir tout cela au fond d'elle, quitte à se consumer de l'intérieur. C'était toujours préférable à tout raconter. Avec le temps, la mémoire s'affaiblit et vous laisse tranquille. On lui avait appris que l'on ne se remémorait que les bons souvenirs. Elle espérait ne se rappeler que du rire de son frère, de son courage en partant et des mots qu'il avait prononcés.

Eh bien ! C'était décidé ! Alice raconterait l'essentiel. Uniquement ce qui impliquait son père et ce qui s'avèrerait nécessaire pour retrouver son frère et partir avec lui. Elle ne parlerait pas d'elle. Elle montrerait uniquement les cassettes et les images qu'elles contenaient.

Tous les soirs en se couchant, ces images la tourmentaient. Ce qu'elle avait vu la hantaient, comme autant de flashes lumineux, aveuglants et hypnotiques. Comme un lapin tétanisé dans la lumière des phares d'un véhicule lancé à vive allure, Alice revoyait ces corps nus, fébriles, en sueur, animés de spasmes, résonants de râles qui montaient de leurs entrailles et les possédaient entièrement. Ce spectacle l'avait foudroyée, saisie en son bas ventre. Il avait éveillé en elle une curiosité irrépressible, qui demandait maintenant à être satisfaite. Une ogresse insatiable était née. En elle, dans sa chair, ces images lui procuraient un plaisir coupable. Et cela l'enrageait. Sans en comprendre réellement la raison, elle y était revenue, risquant le tout, pour ces quelques minutes devant ces images étranges et fascinantes. Cela la mortifiait. Ses yeux, son corps, appréciaient ce qu'elle regardait mais sa raison, quant à elle, rejetait ces scènes, surtout celles impliquant des enfants. Des enfants ! Des enfants qui semblaient étrangement ne plus en être. Des enfants qui paraissaient ne plus avoir peur. Des enfants qui souriaient et s'amusaient nus comme les adultes. Mais contrairement à ce que laissait paraître ce spectacle filmé d'enfants exposés, Alice sentait, Alice comprenait, dans un recoin de sa conscience qu'un élément clochait. Ces scènes ne lui

semblaient ni légitimes, ni consenties, ni admissibles. Ces gens, ces enfants, leurs relations, butaient en elle contre un ordre naturel, contre la nature des choses. Il lui fallait fuir. Fuir ces images. Fuir l'appétit qu'elles avaient éveillé en elle.

Était-ce seulement possible ? L'exposition à un poison n'était-elle pas quelquefois irréversible ?

Comment faire pour récupérer ce maudit caméscope, le plus vite possible, avant que son père ne se rendît compte de la disparition de Toto ?

Un nouveau coup de tonnerre ébranla la maison et sonna l'alerte en elle. Alice devait se dépêcher. Elle sortit de sa chambre, aperçut son père somnolant devant la télévision, se faufila le plus discrètement possible le long du mur du salon derrière le canapé où était affalé son père. Elle jeta un bref regard à l'horloge qui affichait presque dix-sept heures. Elle se glissa dans la chambre parentale dont la porte était ouverte. Elle respira un grand coup. Alice ouvrit tout doucement la porte de l'armoire. Elle se figea. Retenant son souffle, tout son corps accompagnait l'ouverture de cette maudite porte grinçante. Ceci fait, Alice détendit les muscles de ses bras, saisit le caméscope et les cassettes, les fourra dans le sac qu'elle avait à la main. Le plus dur était fait. Il suffisait maintenant de repasser par le salon sans attirer l'attention de son père.

A pas feutrés, Alice se faufilait derrière son père qui décroisa ses jambes. Elle se tétanisa. Elle ne respirait plus. Son père bâilla, détendit également ses bras et se remit à somnoler. Alice continua sa progression jusqu'à sa chambre, entra, referma la

porte derrière elle, s'y adossa, et inspira profondément. Elle était au bord de l'asphyxie. Il lui sembla émerger à la surface d'une mer agitée. Après plusieurs secondes, elle retrouva un rythme cardiaque normal. Elle essuya la sueur de son front et s'assit à son bureau, posant le sac contenant le caméscope à ses pieds. Elle devait maintenant écrire une lettre à sa tante expliquant le contenu du sac qu'elle allait déposer devant sa porte et lui demandant de s'occuper de son frère qui attendait au gymnase municipal la fin de cette maudite tempête.

Plus important, Alice rédigea une lettre à son frère lui expliquant les raisons pour lesquelles il devait rester chez leur tante en attendant qu'elle organise leur avenir et revienne le chercher. Du fait des circonstances, des montées d'adrénaline récentes, de la violence de l'orage qui augurait d'une catastrophe climatique inévitable, cette lettre à son frère se fit plus profonde, plus intime, et plus intense que prévue. Des sanglots longs et profonds accompagnaient sa main, fébrile et animée, comme elle écrivait. Cette fébrilité emportait tout sur son passage comme la tempête qui approchait, et traduisait sur le papier un besoin irrépressible de se livrer, d'expier l'inquiétude et l'angoisse qui la tenaillaient depuis des jours maintenant, une envie, surtout, de lui dire comme elle lui était attachée, comment sans lui, elle n'aurait pas trouvé la force de partir, d'affronter la tempête qui cognait aux carreaux de la fenêtre au moment où elle écrivait, comment son innocence de petit garçon, sa sensibilité attachante, l'avaient sauvée d'un danger, d'un mal, qui la rongait, la transformait, l'abîmait.

Elle espérait par ses décisions lui épargner l'érosion, l'émoussement de sa naïveté enfantine.

Au moment où il lirait cette lettre, il ne serait plus un petit garçon mais elle aurait fait son possible pour préserver l'être qu'il devenait. Alice était satisfaite et joyeuse. Cette séance d'écriture lui avait redonné la force d'accomplir son destin et d'affronter les prochains événements, une tempête, un effondrement de son quotidien, la pose de fondations d'un avenir différent, le début d'une nouvelle vie, comme une page qu'elle devait maintenant écrire dans l'action qu'elle entreprenait.

Et puis soudainement, sans prévenir, au moment même où elle se levait et glissait la lettre dans sa poche, un éclair illumina la pièce et, presque simultanément, un coup de tonnerre ébranla d'une manière inhabituelle et puissante, la structure de la maison. S'ensuivit une rafale de vent qui secoua les murs de l'habitation. Les lumières s'éteignirent dans toutes les pièces. Alice sentit une eau s'abattre sur son visage. Son père criait.

Chapitre 14 : L'abri

*« Ses deux mains s'accrochaient à mon cou ; Et je ne comprenais si elle
voulait que je la sauve, ou bien que je me noie avec elle. »*

Raymond Radiguet, Le diable au corps

Arthur entra chez lui au moment où le temps s'assombrissait et de gros nuages s'accumulaient. Il était épuisé. Incapable de prendre le bus, c'était au-dessus de ses forces aujourd'hui, il avait marché le plus rapidement possible malgré la douleur à son pied. Il s'écroula sur son lit. Quelques minutes de repos ! Se dit-il. Il avait peu de temps devant lui. Il devait se changer et partir. Juste une minute, s'il vous plaît ! Il était de permanence à l'association « L'Abri de l'amitié » de quatorze heures à seize heures. Il était en retard, comme souvent. Les bénévoles allaient râler. C'était certain ! Mais il lui fallait dormir quelques minutes. Son corps et son esprit l'imposaient.

A son réveil, Arthur eut du mal à remettre son organisme en branle. Il n'avait dormi que quelques minutes et pourtant tout son corps s'était relâché. Ses pensées étaient embrumées mais il se sentait tout de même plus détendu.

L'orage menaçait. Cela l'inquiétait. Les souvenirs de ses mésaventures, la veille, lui revenaient. Il examina son pied. Il réfléchit à annuler sa permanence. Un des bénévoles déjà sur place aurait bien la bonté de prolonger son tour d'accueil. Ils étaient tous impliqués dans cette association pour des raisons très différentes. Mais la même flamme et le même altruisme les animaient tous. Arthur aimait les côtoyer. Ils étaient la preuve vivante que l'argent

n'était pas le seul moteur qui fit tourner le monde. D'autres motivations, d'autres forces, d'autres valeurs, d'autres espoirs, stimulaient des hommes et des femmes qui faisaient honneur à leur espèce. Ce discours ambiant, cette propagande même, qui hissait l'argent et l'appât du gain au rang de motivation première, de mobile suprême, des hommes et des femmes, des penseurs, des inventeurs, des chercheurs, des scientifiques, à l'origine des grands progrès d'hier et de demain l'insupportait au plus haut point. Il ne pouvait tolérer ce mensonge entretenu. La seule et unique force qui poussait à chercher, découvrir, inventer, entreprendre, était la passion, ce feu dangereux qui pouvait vous consumer et vous rendre fou. C'était nier l'histoire que de penser autrement. Arthur songea à Léonard de Vinci, Johannes Gutenberg, Thomas Edison, les frères Wright, Alexander Graham Bell, et tant d'autres. Tous ces grands inventeurs avaient poursuivi et parfois atteint un idéal que l'argent ne pouvait acheter ni motiver. Ils avaient, toute leur vie, désiré passionnément, aveuglément, la réalisation et la concrétisation d'une idée un jour née dans leur esprit de génie. Ils avaient tout sacrifié, leur argent, leur santé, leur vie, pour réaliser cette idée, et non seulement en rêver, pour faire et non seulement penser, pour réussir et vivre selon cette maxime qu'Arthur avait accrochée à l'entrée de son logement :

*Ce qui est bien fait, plaît, charme et ne déçoit guère
Mais faire pour plaire n'est pas bien faire et plaire
Bien faire n'est pas négocier, vendre ou charmer*

*Bien faire, c'est suer, peiner, à soi renoncer
S'élever vers un idéal de perfection
Et nourrir l'espoir d'ériger l'œuvre en canon*

Et ses compagnons de l'association faisaient bien. Chaque jour, sans rien attendre en retour, ils faisaient du bien à ces enfants, ces femmes, et ces hommes, victimes de violence et de maltraitance de la part d'un proche qui aurait dû œuvrer à leur bien-être. La trahison ajoutait au traumatisme et à la douleur.

Arthur se motiva. Il se devait de les rejoindre, même s'il éprouvait, en l'instant, allongé sur son lit, une immense lassitude au son de cette voix intérieure qui le poussait, sans cesse, à toujours faire bien, à toujours faire au mieux, à toujours satisfaire le plus grand nombre, à se soucier de tous au mépris de son propre bien-être, à s'épuiser littéralement au contact d'autrui. Il enfila sa veste imperméable, sortit de la maison sous la pluie et se rendit à l'association.

*

En arrivant devant le grand bâtiment public abritant les locaux de l'association, Arthur, comme à son habitude et malgré la pluie, prit le temps, d'admirer ce grand édifice construit par le célèbre architecte Sébastien-Marcel Biasini. Il ne pouvait imaginer cet homme, penché sur son bureau, concentré sur l'élaboration des plans de son futur ouvrage, se préoccupant de l'argent qu'il gagnerait. Impossible ! La passion et la quête d'une beauté absolue qui émanaient de cette réalisation architecturale comptaient parmi les forces les plus puissantes à l'origine des prouesses humaines. Biasini,

profondément ancré dans sa culture niçoise, qui écrivait des poèmes en nissart, avait le don de créer des bâtiments s'intégrant parfaitement au décor urbain de son époque. Il savait, plus que quiconque, que les Niçois, ces montagnards vivant face à la mer, aimaient les édifices imposants, solides, inspirant force et confiance.

L'immeuble, accueillant aujourd'hui l'association ne dérogeait pas à la règle. Sa longue façade orangée, percée de très nombreuses et grandes fenêtres, ornée de plusieurs colonnes décoratives, inspirait confiance. Arthur se dit, en souriant, qu'une personne en danger n'hésiterait pas à se réfugier dans un tel édifice. Ce qu'il fit, lui-même, rapidement. L'orage redoublait d'intensité. Chose étonnante, c'était l'entrée immense du bâtiment, et non sa façade imposante, qui évoquait chez Arthur un souvenir d'enfance très précis. Il avait été reçu, voilà vingt ans, en ces lieux mêmes, qui abritaient à l'époque le commissariat de police. Il avait été interrogé au sujet de la mort de sa sœur et de son père. Il préféra chasser ce souvenir de son esprit et traversa l'immense entrée qui menait aux locaux de l'association.

Quand il entra, une jeune femme était assise dans la salle d'attente. Il la salua et se dépêcha d'ordonner son bureau pour l'accueillir. Il ouvrit grand les deux portes du bureau et voulut faire de même avec une des fenêtres. Il se ravisa contrarié. La pluie tombait drue. La jeune femme l'observait depuis sa place dans la salle d'attente.

— Encore en retard Arthur ! Lui lança sans reproche la collègue qui attendait son arrivée pour

quitter les lieux. Je te laisse t'occuper de la jeune femme qui vient d'arriver à l'instant. Je l'ai mise à l'aise. Tu connais la procédure. Je dois filer. Tu m'appelles si tu as besoin d'aide.

— D'accord ! Merci et bonne après-midi pluvieuse, répliqua Arthur.

Arthur avait très rapidement compris son rôle en ces lieux. Il avait rejoint l'association quelques années auparavant, au départ, pour apporter une aide pratique et se rendre utile. Mais, très rapidement, ses qualités d'écoute et son empathie avaient été reconnues par son entourage. Aujourd'hui, il était chargé de l'accueil du public, d'expliquer le rôle de l'association, d'écouter, de mettre à l'aise les éventuelles victimes d'abus qui se présentaient. En aucun cas, il ne jouait le rôle d'un psychologue. Il se l'interdisait. Au contraire, il expliquait la fonction et l'importance du psychologue de l'association et dirigeait celles et ceux qui en avaient besoin vers ce dernier.

Arthur invita la jeune femme assise dans la salle d'attente à entrer dans son bureau et lui présenta la chaise, face à lui, permettant ainsi à son interlocutrice d'avoir la porte, laissée ouverte, dans son champ de vision, pendant l'entretien.

Il discerna immédiatement que cette jeune femme portait un lourd fardeau. Il le ressentait. Mais c'était diffus et confus. Il éprouvait une sensation de secret caché, de vérité enfouie, que la jeune femme cachait parfaitement bien. Elle était radieuse avec son sourire franc, sa longue chevelure rousse et ses grands yeux verts qui ne fuyaient pas le regard d'Arthur. Elle

semblait presque à l'aise comme elle déposait son manteau mouillé sur le dossier de la chaise et croisait ses longues jambes cachées par un pantalon gris qui avait pris la pluie. On eût dit qu'elle était déjà venue en cet endroit. Mais il ne l'avait jamais vue. Un élément seul détonnait dans son allure élégante et élancée. Ce foulard qu'elle avait noué de manière disgracieuse autour de son cou.

— Bonjour ! Je m'appelle Arthur. Puis-je vous demander votre prénom ?

— Marie.

— Enchanté, Marie. Soyez la bienvenue à « L'Abri de l'amitié ». Vous êtes déjà venue à notre association, n'est-ce pas ?

— Oui, comment le savez-vous ?

— Une intuition. Vous semblez familière des lieux.

— Vous êtes observateur.

— On me le dit souvent. Dois-je, à nouveau, vous expliquer le fonctionnement de l'association ?

— Vous ne me demandez pas, comme votre collègue, pourquoi je suis venue vous voir ?

— Non. Pour tout vous dire, j'ai cessé, il y a déjà quelques temps, de le demander. Je pars du principe que l'on peut venir à « L'abri de l'amitié » sans raison particulière, uniquement, peut-être, pour partager un moment d'amitié et de fraternité, ou pour une raison que l'on n'a pas envie d'exprimer de prime abord mais qui se racontera plus tard, ou encore une raison que je n'ai pas à entendre et que d'autres comprendront mieux que moi, une raison aussi, peut-être, qu'il est si difficile d'exprimer qu'il faudra une grande dose d'amitié et de confiance pour l'exposer au grand jour,

et enfin, une raison, parfois, si ardue à comprendre, tellement intime, si profondément enfouie que l'on puisse croire, voire souhaiter, ne jamais être en mesure de la verbaliser.

Arthur marqua une pause. Sa grandiloquence involontaire le surprit. Il s'en voulut. La simplicité est souvent un bien meilleur réconfort quand on a souffert. Mais la jeune femme ne semblait pas lui en vouloir. Au contraire, elle décela chez lui une sincérité qui la toucha.

— Que de raisons, donc, pour venir chez vous, lui dit-elle en souriant.

— En effet, lui répondit Arthur, souriant à son tour. Mais de toutes ces raisons, c'est la vôtre, celle qui vous a menée jusqu'à ce bureau, sous la pluie de surcroît, qui m'intéresse avant tout.

— On y revient donc finalement.

— Absolument ! A la différence, que vous l'exprimerez quand bon vous semblera, quand vous en aurez envie, quand vous serez prête.

La jeune femme se troubla pour la première fois. Mais se ressaisit immédiatement.

— Et que fait-on en attendant ? Demanda-t-elle d'un ton aguicheur.

Elle-même fut surprise par sa remarque. La discussion prenait une tournure inopportune, par sa faute. Elle s'en voulut. Arthur discerna que la beauté de cette jeune femme l'avait enfermé dans un jeu de rôle, et qu'il lui était difficile, dans ses contacts avec les hommes, de mettre de côté les artifices, les bons mots, les traits d'esprit et les effets de manche, coutumiers du registre de la séduction. Arthur,

hermétique, du fait de sa nature, à toute forme d'hypocrisie, de jeu, de faux-semblant, ne savait pas séduire intentionnellement et interdisait ce genre de comportement à l'association. Mais il savait aussi, par expérience, que ces agissements étaient, parfois, révélateurs de rapports de domination, subis ou volontaires.

— Je vais vous expliquer le fonctionnement de l'association et, si vous êtes d'accord, vous demander quelques informations vous concernant.

La jeune femme apprécia fortement la délicatesse d'Arthur qui semblait sincèrement s'intéresser à l'être humain qu'elle était, et non pas seulement à la femme dont elle observait le reflet dans ces grands yeux bleus et perçants qui l'avaient tout de suite séduite. Cela l'ébranla bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Une forte émotion l'envahit. Leurs regards se croisèrent. Il tentait de lire au fond d'elle, mais sans intrusion, sans brusquerie, avec une grande douceur et sans arrière-pensée. Il ne jouait pas un rôle. Arthur se rendit compte que les yeux de la jeune femme brillaient. Il ressentait l'émotion qui l'animait. Mais il ne fallait pas forcer la situation. Puiser dans le cœur d'un autre est une tâche délicate. Le fil qui permet de remonter à la surface les blessures et les traumatismes est si fin, si ténu, qu'il peut rompre à tout moment.

— Je suis déjà venue plusieurs fois à l'association. Mais je ne vous ai jamais vu. Vous êtes nouveau ? Demanda Marie pour relancer la conversation.

— Non, nous sommes nombreux et je ne viens qu'une fois par semaine à cause de mon travail.

— Puis-je vous demander votre profession ?

— Je suis contremaître sur le chantier de la plateforme aéroportuaire.

— Ah bon ? Dit-elle spontanément, très étonnée.

— Cela vous surprend ? Pensez-vous que tous les ouvriers sont des brutes épaisses ?

Ils rirent tous les deux de bon cœur. Arthur nota avec tendresse qu'une très légère fossette apparaissait sur la joue gauche de Marie quand elle souriait.

— Non, non, pas du tout. Ce n'est pas ce je voulais dire, s'excusa la jeune femme.

— Ne vous inquiétez pas. Vous n'avez rien dit. C'est moi qui est fini votre phrase. Maladroitement, très certainement.

— Je vais vous dire pourquoi je viens de temps en temps rendre visite à l'association.

— Je vous écoute attentivement.

— Votre association a beaucoup aidé une amie proche qui vivait une situation très difficile avec son conjoint.

La voix de la jeune femme se troubla. On eût dit que son rire franc venait, en l'instant, de dénouer un lien en elle. Elle tenta de se ressaisir et ajouta :

— Et depuis, je reviens de temps à autre pour dire bonjour et voir si vous avez besoin d'aide. Pour dire aussi merci, je pense.

— C'est très aimable et appréciable de votre part.

— Mais...

La jeune femme hésita, baissa le regard et murmura dans un souffle :

— Je ne pensais pas qu'un jour j'aurais également besoin d'aide.

Arthur ressentit tout l'effort qu'avait coûté cette phrase à la jeune femme. Elle semblait épuisée sur sa chaise, essoufflée. Il lui tendit un verre d'eau et lui demanda gentiment :

— Voulez-vous m'expliquer ? Je peux aussi appeler une collègue avec qui vous serez plus à l'aise.

La jeune femme regardait ses chaussures mouillées et ne disait plus rien.

— S'agit-il d'un problème avec votre conjoint ? Votre compagnon ?

Aucun son ne sortait de la bouche de la jeune femme. Elle gardait la tête baissée et touchait nerveusement son foulard.

— Vous semblez avoir chaud. Voulez-vous que j'ouvre une fenêtre. Reprit Arthur, inutilement.

En prononçant ces paroles, il se rappela qu'il était impossible de laisser une fenêtre ouverte au vu des trombes d'eaux qui s'abattaient sur chacune d'elles. Il en avait oublié la situation climatique quand un énorme coup de tonnerre ébranla toute la structure de l'immeuble et les fit sursauter. Simultanément, ils se tournèrent vers les deux grandes fenêtres de la pièce et un nouvel éclair foudroya l'atmosphère. Arthur compta deux secondes. Nouveau coup de tonnerre. L'orage était tout près. Il était content d'être à l'intérieur de l'imposant édifice. Il pensa à ses collègues sur le chantier. La pluie n'avait, jusqu'à présent, pas empêché les travaux de remblai. Mais maintenant, il était impossible de continuer. Arthur n'avait aucune conscience de ce que vivait ses collègues en ce moment même. Personne n'aurait pu prévoir ce qui leur arrivait.

Les yeux d'Arthur revinrent vers la jeune femme, qui avait ôté son foulard, et ce fut un choc, indescriptible, imprévisible, qui lui fit oublier le coup de tonnerre, l'orage, la pluie, le chantier, ses collègues. Son visage et sa bouche bée durent trahir sa surprise. La jeune femme baissa le regard. Arthur s'en voulut de ne pas avoir suffisamment maîtrisé sa réaction. Mais ce qu'il vit... Comment dire ? Se voyait rarement. Comment réagir sans mettre mal à l'aise cette jeune femme maintenant en pleurs ? Comment cacher sa surprise et son incompréhension pour qu'elles ne soient pas perçues comme un jugement ? Comment ne montrer que sa compassion ? Arthur était perdu et ne savait comment s'y prendre. Ses yeux ne pouvaient se détacher du cou de la jeune femme. Il n'arrivait pas à analyser médicalement et lucidement les marques de strangulation sur ce cou féminin. Il prenait la violence de cette réalité en plein cœur. Il ressentait la peine, la peur, la douleur, qui s'étaient abattues sur cette jeune femme. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux de ce cou meurtri. Il éprouvait l'horreur, la terreur, les blessures, la détresse, la suffocation, l'asphyxie, l'oppression, dont témoignaient ces plaies sur cette peau fragile. Il ne parvenait toujours pas à détacher ses yeux de cette partie de corps violacée et violentée. Il percevait la perversion, la torture, le calvaire, le malheur, le chagrin. Il en souffrait. Les traits du visage d'Arthur se tendirent de douleur et de préoccupation. Il ne fallait pas que cette jeune femme interprète sa réaction comme un dégoût vis-à-vis de sa personne.

Un nouvel éclair illumina la pièce. Il lui fallait se ressaisir, maîtriser les émotions qui le foudroyaient en ce moment. Il fit un effort surhumain pour contrôler son corps, ses entrailles et son esprit. Mais ses yeux ne parvenaient pas à se détacher des marques de brutalité exposées. Ces traces d'agression étaient étonnamment régulières. Elles n'avaient pas été infligées par des mains humaines mais par un objet, une corde, une ceinture, une chaîne peut-être. C'était insoutenable d'y penser. Arthur se maîtrisa et décida consciemment de recentrer son attention sur la jeune femme. Elle ne se réduisait pas à ses blessures. Il chercha les yeux qu'elle cachait sous ses longs cheveux roux, la tête baissée. Elle pleurait sans un bruit. Seul un léger tressautement de ses épaules trahissait son état émotionnel. Arthur restait silencieux. Après ces secondes de profond émoi et d'intense perception de la souffrance d'autrui, il ne trouvait aucun mot approprié. Il tendit un mouchoir à la jeune femme qui le prit sans un mot. Elle essuya ses yeux.

— Marie, j'ai tellement mal... Ce qui vous est arrivé...

Arthur ne pouvait retenir ses larmes. Il ne parvint pas à terminer cette phrase décousue. Il ne trouvait pas d'autres mots. En entendant son prénom, Marie releva la tête. Cet homme, cet inconnu l'avait retenu. Elle s'aperçut qu'il pleurait. Il luttait, dans un effort intense, tentait de contrôler son émotion. Mais il n'y parvenait pas. Elle ressentait son empathie. Il souffrait avec elle. Elle n'avait jamais partagé autant avec quelqu'un après si peu de paroles. La compassion de cet homme l'étreignait littéralement, enserrait tout son

être, entourait son corps de femme meurtri d'une chaleur pure, apaisante et cicatrisante. Un nouveau coup de tonnerre ébranla les murs et fenêtres de la pièce et mit fin à cette communion spontanée et involontaire.

— Pardonnez, madame, ma réaction. La vue de vos blessures m'a beaucoup touché et quand je suis fatigué, je maîtrise moins bien mes émotions. Je suis désolé.

— Ne vous excusez pas. Vous m'avez fait beaucoup de bien, plus que vous ne pouvez l'imaginer.

— Je vous propose d'appeler notre médecin psychologue qui pourra examiner vos blessures. C'est une femme extrêmement compétente. Je suis certain que vous saurez lui expliquer ce qui vous est arrivé.

Marie se renfroigna.

— Non, surtout pas ! s'exclama-t-elle dans une spontanéité qui la surprit elle-même.

— D'accord, aucun souci. Ici, c'est vous qui décidez, répliqua Arthur qui s'était ressaisi et qui avait une grande habitude de ce genre de réaction. Que souhaitez-vous faire ?

— Comment cela ?

— Vous m'avez montré vos blessures. Vous souhaitez être aidée.

— Je n'ai pas besoin d'aide. Je ne sais même pas pourquoi je vous ai montré mon cou. C'est indécent. Vous êtes indécent, monsieur.

La jeune femme remit son foulard. Arthur fut déçu de lui-même. Ce type de réaction n'était pas inhabituel. Et il s'en voulait quand il n'arrivait pas à

l'empêcher. Son rôle, la mission même qu'il se donnait, était de parvenir à diriger cette jeune femme souffrante vers la personne qui saurait l'aider. Cette perspective semblait s'éloigner. Arthur devina qu'il fallait l'extraire d'un contexte de vie difficile.

— Toutes mes excuses. Ce n'était pas mon intention.

Marie se radoucit.

— Vous sentez-vous fatiguée en ce moment ? Ajouta Arthur.

La question surprit la jeune femme. Elle pensait qu'il souhaiterait en savoir davantage sur ses marques qu'elle regrettait d'avoir montrées.

— Oui, beaucoup. Je dois l'avouer.

— Je pense, donc, que la première chose à faire est de vous reposer. Ensuite, vous aurez les idées claires pour décider de ce que vous ferez.

— Oui, vous avez raison. Je n'ai pas les idées claires.

— On le serait à moins, rassurez-vous. Mais quand je parle de repos. Je parle d'un véritable repos, loin de toute perturbation. Là où vous vivez, vous sentez-vous suffisamment sereine pour vous reposer profondément ?

La jeune femme hésitait. Arthur avait touché un point sensible. Il en déduit que les violences se déroulaient dans l'intimité de son foyer.

— Pas vraiment, répondit enfin la jeune femme.

— L'association peut vous proposer, ici même, un logement temporaire pour une nuit ou deux. Le temps de vous reposer et de décider de ce que vous ferez.

La jeune femme prit peur.

— Non, non. Je dois rentrer chez moi.

Arthur la perdait. Il le pressentait. Il devait réagir.

— Ou même seulement quelques heures. Le logement est muni d'un verrou que vous seule pouvez fermer de l'intérieur. Tout y est préparé pour vous permettre de vous restaurer et de dormir à l'abri. D'où le nom « L'abri de l'amitié ».

Arthur tenta un léger sourire. Mais la jeune femme se levait déjà.

— De plus, avec cet orage. Il peut être préférable d'attendre que la situation météo s'améliore. Comme vous êtes venue à pied...

Un nouvel ébranlement des murs et des fenêtres, sans aucun bruit de tonnerre cette fois-ci. Surpris, Marie et Arthur échangèrent un bref regard interrogateur. Un événement inhabituel venait de se produire à l'extérieur, dans la ville, au loin. Mais les circonstances intérieures les empêchèrent de s'y appesantir.

— Comment savez-vous cela ? L'interrompt Marie.

Arthur se mordit les lèvres.

— Votre pantalon et votre manteau sont encore mouillés. Tout simplement.

La jeune femme se radoucit.

— Je dois partir maintenant. Veuillez m'excuser.

— Sous cette pluie. Ce n'est pas raisonnable. Permettez que je vous raccompagne chez vous.

Encore une erreur. Il ne fallait jamais proposer de raccompagner les victimes.

— Non, merci. J'ai besoin de marcher. Et la pluie ne me dérange pas.

— Comme vous voudrez.

Arthur se leva également. Il la précéda. Ils traversèrent le grand hall d'entrée de l'immeuble.

— Voici la carte de l'association. N'hésitez pas à appeler n'importe lequel de ces numéros en cas de nécessité. Quelqu'un vous répondra à n'importe quelle heure.

— Est-ce vous qui répondrez ?

— Non pas forcément. Il y a un roulement à la permanence téléphonique.

Marie semblait déçue. Arthur fit donc ce qu'il s'interdisait habituellement de faire.

— Voici mon numéro personnel. N'hésitez pas si vous en avez besoin.

Il écrivit son numéro au dos de la carte. Il la regarda s'éloigner. Sur le perron de l'immeuble, elle cacha sa longue chevelure rousse sous la capuche de son manteau. Elle n'avait pas de parapluie. La pluie tombait drue. Et pourtant, la jeune femme s'éloigna avec nonchalance, lentement, tristement.

Arthur fut assailli de multiples émotions qui lui tenaillaient le corps et lui serraient le cœur. Voir cette jeune femme s'éloigner, l'âme en peine, sous cette pluie impitoyable, le remplit d'une profonde tristesse, une tristesse similaire à celle qu'il avait lue dans ses yeux verts. Mais c'était un sentiment d'échec qui le tourmentait le plus. Il ressentait une envie irrésistible de courir et de rattraper la jeune femme pour la mettre à l'abri de la pluie, de l'orage, du vent, des coups, des blessures, de l'horreur qu'elle avait vécue et, c'était insoutenable d'y penser, qu'elle revivrait peut-être. Mais, l'obscurité, annoncée par la luminosité

déclinante d'une après-midi d'automne, l'emportait. L'orage l'avalait. Un immense et effrayant abîme venait d'engloutir cette jeune femme sous les yeux d'Arthur. Et il n'avait rien pu faire.

Après un long moment, Arthur regarda sa montre qui indiquait seize heure et quinze minutes. Le mauvais temps et la situation de ses hommes lui revinrent à l'esprit. Il décida de passer par le chantier avant de rentrer.

Chapitre 15 : L'avalanche sous-marine

*« Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes. »
Charles Baudelaire, L'homme et la mer*

Le détachement de la paroi sous-marine se produisit à seize heures et une minute très exactement, le seize octobre de l'année 2005. La perturbation des appareils sismographiques et les différentes études des savants en témoignent aujourd'hui.

La taille de la loupe d'arrachement situé à l'extrémité du plateau continental, en bordure initiale de la pente continentale, à quelques centaines de mètres au large de la plateforme aéroportuaire et par deux cents mètres de fond, fut estimée à cinquante mètres.

Il faut l'imaginer cette cuiller gigantesque, dont le cuilleron mesurerait cinquante mètres dans sa longueur, arracher une loupe de sédiments à la paroi océanique et générer l'avalanche sous-marine de cette énorme quantité de matériaux.

Il faut l'imaginer également cette quantité phénoménale de plusieurs millions de tonnes de sédiments amorçant sa chute du haut de la pente continentale sous-marine, accélérant sa course folle au passage du canyon du Var, emportant avec elle par rétrogression les remblais fraîchement déposés de la plateforme aéroportuaire, et finissant sa progression inéluctable dans la vallée moyenne au bord de la ride sédimentaire par deux mille mètres de fond.

Les scientifiques, qui étudient les avalanches sous-marines, savent aujourd'hui qu'il s'agit d'un

phénomène géologique majeur qui permet à une grande partie du matériel érodé sur les continents et transporté par les fleuves d'être finalement transférée dans les grands fonds océaniques.

Mais dans notre cas, la conjonction de pentes relativement fortes et de taux de sédimentation élevés, la présence de canyons sous-marins, l'emprisonnement d'un fleuve assoiffé de liberté, et, surtout, l'activité d'hommes aux rêves démesurés, mirent à nu un phénomène qui aurait dû rester caché, de l'ordre de l'intime sous-marin. Cette mise à nu décupla la puissance de ce phénomène géologique naturel et accentua son impact sur l'environnement humain.

Les avalanches sous-marines sont des phénomènes épisodiques, difficilement prévisibles, de courte durée, énergétiques et destructeurs, capables de parcourir en quelques heures, une distance totale de plusieurs centaines de kilomètres, et de transporter une énorme quantité de matériaux sous-marins. Au fur et à mesure de son accélération sur la pente, la coulée de débris cannibalise les sédiments qu'elle rencontre le long de son trajet les incorporant à la masse initiale détachée. L'avalanche peut alors atteindre des vitesses élevées, plusieurs dizaines de kilomètres par heure et parcourir de très longues distances.

Encore une fois, notre avalanche, tout en obéissant aux règles que la nature lui dictait, fit preuve, ce jour-là et dans cette région, d'un sens de l'innovation, finalement compréhensible, en cannibalisant remblais, fondations et constructions

d'hommes aveugles aux forces puissantes qui les entouraient et les dominaient.

On a vu passer, ce jour-là, par plusieurs mètres de fond, dans un tourbillon d'énergie et de matériaux océaniques, des pierres de fondation, des matériaux de remblai, des engins motorisés, une tractopelle et même, malheureusement, quelques hommes se débattant et cherchant à reprendre leur souffle dans cette aspiration sous-marine.

Tout cela n'était ni prémédité, ni prévisible, mais annoncé. Et le pire aurait pu être évité moyennant l'écoute, en toute humilité, de quelques signes avant-coureurs explicites et d'un bon sens écologique perdu au détour d'une génération imbue de ses réussites.

Chapitre 16 : L'effondrement

*« L'effroyable tension nerveuse qui me tenait crispé
depuis des heures a cassé tout d'un coup. »*

Maurice Genevoix, Ceux de 14

Benoît Lapôtre avait digéré, depuis un bon moment, l'unique composante de son repas de midi, une pomme, quand il vit débouler la commission d'ingénieurs chargée d'examiner l'affaissement de la piste G. La pluie s'était quelque peu calmée, après la très grosse averse en début d'après-midi, et tombait maintenant d'une manière étrangement calme. Les hommes avaient repris le travail.

Arrêtés à mi-chemin de la partie remblayée, son collègue Victor Pellegrini, dit La Pelle, et lui-même, œuvraient à la consolidation d'une partie effondrée, le long du bord sud de la piste G. Se sentant en sécurité sur cette portion de piste en cours de construction, ils saluèrent d'un signe de la tête les hommes de la commission d'expertise qui passaient à leur hauteur. Les silhouettes des six hommes, cachées sous des imperméables, diminuaient lentement de taille comme elles s'éloignaient vers la partie affaissée de la piste, à environ cent cinquante mètres de là.

Lapôtre déchargeait ses derniers mètres cube de matériaux de remblai pendant que La Pelle effectuait des allées et venues au volant d'un bulldozer pour niveler le terrain et repousser les matériaux de remblai dans la cavité à combler. Du haut de son camion, Lapôtre jeta un regard aux six petites silhouettes humaines qui remontaient le long de la ligne d'affaissement. Deux d'entre elles étaient descendues

de l'autre côté de cette nouvelle et imprévue ligne de démarcation, et ne laissaient apparaître que le haut de leur corps.

Au moment où Lapôtre détachait son regard de ces silhouettes étranges, un événement attira son attention dans la partie gauche de son champ de vision. La pelleteuse à l'œuvre au bout de la ligne d'affaissement avait disparu. Lapôtre cligna des yeux plusieurs fois, s'interrogeant sur la présence de cet engin à cet endroit, voilà une seconde. La réaction des six hommes dissipa ses doutes. Les deux silhouettes descendues le long de la ligne d'affaissement remontèrent subitement de l'autre côté. Et tout le groupe s'éloigna, de plusieurs mètres, de la ligne d'affaissement sans pour autant quitter des yeux le lieu de disparition de la pelleteuse. Lapôtre n'avait pas rêvé. Il avait bien existé une pelleteuse qui venait de disparaître. Maintenant immobiles, les silhouettes semblaient saisies par une incompréhension de la situation. Lapôtre cria :

— Victor ! La pelleteuse ! Regarde !

La Pelle n'entendait rien, tout absorbé qu'il était par son travail de terrassement et par la musique qui résonnait fortement dans la cabine de son véhicule et animait le haut de son corps d'un mouvement régulier. Il battait la mesure sur son volant. Lapôtre se sentit idiot, d'autant qu'il n'y avait plus rien à voir, hormis six ombres indécises. La mer avait tout avalé et fait une seule bouchée de l'engin de chantier. Était-elle maintenant rassasiée ?

— Victor ! Cria Lapôtre bien plus fort par la vitre baissée de son camion.

Victor n'entendait toujours rien. Les six hommes décidèrent de s'approcher du lieu d'engloutissement de la pelleteuse.

Et soudain ! L'horreur ! L'épouvante ! Les images d'une scène apocalyptique et inconcevable vinrent s'écraser sur la cornée brillante des yeux de Lapôtre. Une image renversée d'un bouleversement cataclysmique à l'œuvre s'imprimait sur sa rétine. Les six ombres avaient été avalées à leur tour. Tout un pan de la piste en construction sous leurs pieds s'était effondré et les avait englouties. Comment le cerveau de Lapôtre allait-il décoder ce flux d'informations qui inondait, en ce moment même, son nerf optique et témoignait d'un événement surréaliste, invraisemblable, effarant, qu'il ne parvenait pas à relier à une situation semblable qu'il aurait vécue, dans l'espoir d'y puiser un début de compréhension ? Lapôtre sursauta de terreur et se cogna la tête sur la partie supérieure de la porte de son camion par laquelle il s'était incliné pour mieux observer la scène. La douleur le fit jurer. Au moment où il ouvrait la porte de son véhicule et tournait la tête vers La Pelle, une autre vision terrible heurta également sa rétine et y laissa, cette fois-ci, une empreinte indélébile. Un sentiment de peur et d'effolement l'envahissait. Un shoot d'adrénaline activa toutes ses cellules nerveuses. Lapôtre ne parvenait pas à détacher son regard de cette scène surréaliste.

La piste G dans son ensemble, depuis sa base raccordée à la plateforme aéroportuaire, s'effondrait sous son poids, morceau par morceau, dans une série d'effroyables craquements tonitruants. Le fracas et

l'écroulement se propageaient comme une onde et engloutissaient tous les engins motorisés, les pelleteuses, les bulldozers, les camions, tous les matériaux de remblai et malheureusement, les hommes à portée d'ingurgitation.

La seconde de stupéfaction parut une éternité. Mais enfin, Lapôtre réagit, oubliant sa douleur à la tête. L'écroulement de la piste s'approchait dangereusement. Il sauta de son véhicule et courut jusqu'au bulldozer que conduisait La Pelle. Il tapa si violemment sur la porte qu'il se foula le poignet. La Pelle descendit la vitre de la cabine.

— Ça ne va pas ? Qu'est-ce qu'il te prend ? Interrogea La Pelle surpris de l'agitation de son collègue.

— Descend ! Vite ! Magne-toi ! Hurla Lapôtre, hors de lui-même. Enlève tous tes vêtements de travail.

Au même moment, La Pelle réalisa ce qu'il se passait, la partie extrême de la piste disparue, l'onde de choc qui se propageait en leur direction, le vacarme provoqué par l'effondrement de millions de mètres cube de matériaux de remblai dans des eaux affamées. Il fut tétanisé.

— Bouge-toi ! Hurla à nouveau Lapôtre qui avait déjà ôté ses chaussures de sécurité. Il faut sauter à l'eau et nager le plus loin possible.

La Pelle ne réagissait pas. Lapôtre le secoua violemment.

— Tu veux mourir ! Déshabille-toi ! Vite ! Aboya Lapôtre.

— Mais je vais mourir de froid, balbutia La Pelle.

— Tu veux mourir enseveli ! Enlève tout ce qui pourrait t'attirer vers le fond, cria Lapôtre.

Le cerveau de La Pelle réagit enfin. Il ôta ses grosses bottes de chantier, son bleu de travail et suivit son ami Lapôtre.

— Viens ! Suis-moi ! Saute le plus loin possible et nage le plus longtemps possible, sinon tu seras emporté par les décombres en train de sombrer et aspiré par les courants. Au large, nous serons plus en sécurité, intima Lapôtre.

— Parle pour toi ! Je ne suis pas aussi bon nageur que toi, répliqua La Pelle affolé.

— Ne t'inquiète pas. Je t'aiderai, le rassura Lapôtre en touchant son poignet douloureux.

Les deux hommes sautèrent à l'eau juste avant que la piste ne se dérobe sous leurs pieds. Le froid de l'eau les saisit et leur transmit une énergie qui leur permis de nager contre le courant qui souhaitait les engloutir comme de vulgaires pièces rapportées de la piste. La jeunesse énergique de La Pelle et l'expérience de Lapôtre leur permirent à tous les deux de s'éloigner de la zone d'effondrement sous-marine. Des vagues énormes de plusieurs mètres les entouraient. Il leur était très difficile de garder la tête hors de l'eau. La Pelle paniqua.

— A l'aide ! Au secours ! Je me noie ! Hurla-t-il en panique.

Lapôtre se retourna. Son ami avait disparu. Il plongea sous l'eau.

Chapitre 17 : À vélo

Il faut savoir fuir avec le sourire de l'enfance.

En cette fin d'après-midi pluvieuse de l'automne 1985, sur les instances de sa sœur, Toto venait de quitter la maison. Il roulait à vélo sous une pluie battante, en direction du gymnase municipal. Il était seulement protégé d'une veste imperméable verte. Une petite minute s'était écoulée depuis son départ quand une rafale soudaine de vent et de pluie le déséquilibra. La chute fut spectaculaire mais sans réelle gravité pour un enfant à l'organisme encore jeune et souple. Quelques éraflures sur la manche droite de sa veste rappelleraient à Toto sa tentative d'amortir la chute à l'aide de son bras. Le plus perturbant pour cet enfant fut le fracas tonitruant qu'il entendit en se relevant. Il chercha à localiser la source de ce bruit d'écroulement et de destruction. Il tourna la tête dans la direction où se situait sa maison. Un pressentiment le tenaillait. Il eût envie de rebrousser chemin pour s'assurer que son père et sa sœur se portaient bien. Mais les mots d'Alice résonnaient dans son esprit. « Tu ne dois ni t'arrêter, ni te retourner. Tu dois fuir jusqu'au gymnase. » L'inquiétude l'envahissait. Mais il avait une confiance absolue en sa sœur.

Il releva le vélo, l'enfourcha et détala aussi vite qu'il put malgré la pluie et les nouvelles rafales de vent. Des branches jonchaient le sol. Des feuilles volaient. L'eau s'abattait sur son visage et s'infiltrait sous la veste par le col et les éraflures sur la manche. Son pantalon était déjà tout trempé. Peu importait. Il pédalait comme un

fou, assis fièrement sur le vélo de sa sœur. Il attrapa une descente d'au moins un kilomètre de long. La vitesse le grisait. Il manqua à plusieurs reprises d'être à nouveau déséquilibré par des bourrasques imprévisibles. Cette descente, il la connaissait par cœur. A peine avait-il appris à monter à vélo qu'il s'était jeté témérairement sur cette longue pente de bitume qui lui avait semblé sans fin menant vers un environnement inconnu qu'il avait eu soif de découvrir. Sa sœur avait bien essayé de le retenir. Quelques chutes l'avaient échaudé. Mais l'appel du bout de la rue est irrésistible quand on possède un nouveau vélo.

Et quel vélo ! Celui de sa sœur le faisait rêver même sous cette pluie battante. Une couleur orange éclatante, un guidon en forme de U, une trompette bruyante en guise de sonnette, deux garde-boue en métal, un porte bagage prolongeant le cadre et supportant aisément le poids d'un camarade, une dynamo toute neuve, et les lettres du mot « confort » gravées sur le tube oblique entre les jambes. Quelle classe !

Paradoxalement, l'enfance était sans doute le meilleur atout de Toto pour traverser ces temps difficiles. Sa naïveté enfantine et son insouciance ne l'empêchait pas de sentir que des événements graves se déroulaient autour de lui. Mais sa crédulité et son émerveillement d'enfant devant les nouveautés ordinaires de la vie lui permettraient de ne pas perdre sa confiance en l'avenir et en l'autre. Cette énergie candide, qui motivait chacun de ses coups de pédales, le préserverait et lui permettrait de résister aux

courants turbides qui assaillaient son innocence, au tourbillon familial qui l'emportait, et aux intempéries qui lui giflaient le visage. La bicyclette, cet objet qui, de tous temps, avait transporté des milliers d'enfants vers leurs premières découvertes, de nouveaux horizons, à seulement quelques pas de chez eux, l'emportait, lui, vers un avenir auquel il n'était pas préparé. Ni la longue route interminable qu'il descendait comme un diable, ni le vent qui harcelait chaque partie de son vélo et de son anatomie, ni la pluie qui cinglait son visage et douchait son corps, n'y changeraient quelque chose. Rien ne l'arrêterait. Personne ne lui interdirait d'atteindre sa destination. Ni la visibilité réduite sur cette route, ni l'inintelligibilité induite par son âge n'empêcheraient sa fuite. Car, en effet, il s'enfuyait. Sans le savoir, il se sauvait. Sans conscience réelle, il l'échappait belle.

*

L'arrivée au gymnase fut un soulagement pour Toto. Il pourrait enfin se mettre à l'abri, au sec, et attendre sa sœur. Il espérait trouver des biscuits et s'empiffrer, comme l'avait promis Alice. Il laissa son vélo devant l'entrée et pénétra dans le gymnase. Des agents de la municipalité l'accueillirent.

— Salut bonhomme ! L'interpella une dame ronde et bienveillante. D'où viens-tu comme ça, tout seul ? Où sont tes parents ?

— Mes parents ne vont pas tarder. Ils m'ont dit de les attendre ici.

— Comment es-tu venu ? Tu es tout trempé !

— À vélo. J'ai des affaires pour me changer. J'espère qu'elles ne sont pas mouillées, dit Toto en ouvrant son sac.

— Attends, viens, je vais te montrer un endroit où tu pourras te changer. Comment t'appelles-tu ?

— Toto !

— D'accord ! Toto. Tu vas te sécher, te changer et manger quelque chose. Ensuite, nous attendrons tes parents pour enregistrer ton identité. Est-ce qu'un biscuit te ferait plaisir ?

Le visage de Toto s'illumina.

Chapitre 18 : À l'eau

*« Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme. »
Jonas, Chapitre 2, verset 5, Bible Darby*

Sous l'eau, Lapôtre attrapa le bras de son ami et le tira vers la surface. La Pelle prit une grande inspiration. Son compagnon le soutenait au milieu d'une mer Méditerranée déchaînée et l'entraînait vers le large. La forte houle les remuait sans ménagement. Des creux de plusieurs mètres de profondeur alternait avec des vagues de même hauteur. Un énorme courant menaçait de les aspirer par le fond. Garder son sens de la flottaison et sa tête hors de l'eau était un défi en soi. La Pelle paniquait. Les deux hommes firent une pause. Ils étaient secoués comme deux bouchons au bout d'une ligne de pêche tirée par un poisson ferré. Que d'agitation, quand on a mordu à l'hameçon !

— Il faut nager vers le large, cria Lapôtre à son camarade qui fatiguait.

— Pourquoi ? Je n'en peux plus, répondit La Pelle.

— J'ai peur des courants de fond qui pourraient nous entraîner avec les débris de la piste effondrée. Plus il y aura de fonds, plus nous serons à l'abri en surface. Courage ! Allons-y !

— Non ! J'en ai marre. Je ne vais pas vers le large. Je vais mourir noyé ou d'épuisement !

Au moment où La Pelle prononçait ses mots, la mer le gifla. Une vague soudaine tenta de l'avaloir. La Pelle revint difficilement à la surface. Lapôtre l'attrapa à nouveau fermement.

— Ecoute moi bien ! Aboya Lapôtre. Je sais que tu as peur. C'est normal. Moi, aussi, j'ai peur. Mais je connais la mer. Nous pouvons nous en sortir en nous servant des courants de surface qui nous ramèneront vers la plage quand l'agitation causée par l'effondrement des matériaux de remblai aura cessé.

— Je ne vais pas vers le large ! Je n'aurai pas la force de revenir ! Je vais mourir noyé ! Je le sais ! Pleura La Pelle.

La mer le gifla à nouveau d'une vague beaucoup plus forte. Les deux hommes étaient emportés sous l'eau dans un tourbillon contre lequel ils ne pouvaient lutter. Un court moment d'accalmie permit à Lapôtre de remonter à la surface au prix d'un effort épuisant. Il chercha des yeux, dans le creux d'une vague immense, son compagnon d'infortune. Rien ! Lapôtre tournait sur lui-même et retournait encore. Rien ! Lapôtre plongea mais la visibilité sous l'eau était nulle. Il remonta à la surface. Toujours rien ! L'angoisse le saisit. Il trembla de tout son corps, de froid et d'effroi. Quand soudain ! Au creux d'une vague large et profonde, il aperçut une tête. Il nagea de toute la rage d'un condamné à mort qui maudit et invective le monde entier avant d'entendre la sentence finale. Il rejoignit son camarade à demi inconscient, le saisit avec toute l'intensité de vie qui coulait encore dans ses veines.

— La Pelle ! Ça va ? Réponds !

Les yeux de La Pelle étaient révoltés. Il ne répondait pas. Lapôtre voulut le gifler mais une forte houle le déséquilibra. Il rata sa cible et frappa l'eau. Il le gifla de nouveau, sans manquer son but cette fois-

ci. La Pelle émergea de son état léthargique, cracha de l'eau. Une pulsion de vie l'agita. Il brandit ses bras en l'air pour se protéger. On eût dit qu'il réagissait au coup qu'il venait de prendre avec un temps de retard. Il explosa. Il pleurait et criait en même temps.

— Aaaaah ! Arrêtez ! Stop ! Grrrrrrr ! J'en ai marre de prendre des gifles ! Hurla La Pelle en serrant si fortement les dents et les poings que son visage fit peur à Lapôtre.

— Garde ton énergie pour nager ! Tu m'as fait peur ! Beugla Lapôtre. Viens suis moi !

— Non ! je ne vais pas au large !

Lapôtre perdit patience. Il attrapa son compagnon par le cou et lui cracha au visage des paroles nécessaires.

— Ferme-la ! Je n'ai pas envie de mourir par ta faute. Tu vas arrêter tes stupidités ! Tu vas te ressaisir et m'écouter attentivement.

La force de persuasion de Lapôtre et surtout l'absence d'alternative sembla calmer La Pelle et les eaux qui les entouraient. Leurs corps s'étaient-ils maintenant habitués à monter et descendre au gré des creux et des vagues qui les malmenaient ? Ou la mer leur offrait-elle véritablement un moment de répit ? Quoi qu'il en fut, La Pelle cessa de brailler et se mit à écouter son compagnon.

— Il n'y a qu'une seule façon de s'en sortir et elle est mince. Je sais que cela va t'être difficile de l'admettre. Il faut cesser de lutter contre les eaux ! Mais bien plutôt te laisser dominer par elles ! Ne gaspille pas ton énergie à te battre contre la mer. Le combat est perdu d'avance. Mais si tu as l'humilité de

reconnaître sa supériorité, tu pourras profiter de sa puissance en te laissant porter par ses courants de surface qui te ramèneront vers le littoral. Economise ton énergie et utilise-la, à bon escient, uniquement pour remonter en surface ou attraper le bon courant. Fais-moi confiance. Je connais la mer. Tu dois te soumettre. Et peut-être te laissera-t-elle la vie sauve.

La Pelle restait dubitatif devant le discours de Lapôtre. Il ajouta soudainement.

— Foutaise ! Fadaises ! Fiche-moi la paix avec tes balivernes ésotériques ! La mer veut notre peau ! Un point, c'est tout !

La mer le gifla à nouveau violemment et Lapôtre accusa également le coup. La vague qui venait de les renverser devait mesurer trois mètres de hauteur. Ils remontèrent très difficilement à la surface. Ils étaient séparés de plusieurs mètres. Ils se rejoignirent. Lapôtre interpella urgemment son collègue.

— Arrêtons de perdre du temps et de l'énergie. Il faut nager vers le large, hurla-t-il quand un évènement étrange se produisit.

La mer venait de se calmer d'une manière soudaine et totalement inattendue. Lapôtre leva les yeux vers le littoral. Les vagues les avaient dangereusement éloignés de la côte bien plus loin qu'il ne le pensait. Mais c'est le calme anormal et inhabituel qui alerta tous les sens de Lapôtre. Les yeux fixés sur la côte, situé à quelques centaines de mètres, il avait l'impression, sans en être totalement certain, il manquait de repère, que le niveau de l'eau baissait.

Lapôtre se retourna vers le large. La mer refluit. Il aperçut au loin un ample mouvement d'eau à

l'amorce, un soulèvement, encore à l'état embryonnaire, d'une immense masse liquide, une onde de choc calée dans des starting-blocks et prête à déferler. Une épouvantable tragédie était en gestation. Il assistait à l'émergence, à la naissance, d'un monstre.

Il hurla à son camarade.

— Vite ! Nage le plus vite possible, de toutes tes forces vers le large. C'est une question de vie ou de mort !

— Non ! Je retourne vers le littoral.

— Non ! Ne fais pas ça !

Trop tard ! La Pelle nageait déjà vers la côte.

Lapôtre, quant à lui, se mit à nager vers le monstre naissant.

Chapitre 19 : À terre

« Il fallait en fuyant ne pas abandonner. »

Jean Racine, Phèdre

A terre, en cette fin d'après-midi sombre et pluvieuse de l'automne 2005, Arthur se rendait au chantier. Il venait de quitter Marie, une jeune femme marquée dans sa chair qu'il n'avait pas su retenir à « L'abri de l'amitié » et qu'il avait vu s'évanouir dans une obscurité naissante, sous une pluie battante. Il s'inquiétait pour elle. Il l'imaginait seule, dans une rue de la ville, peut-être toute proche, accablée d'un poids dont elle ne parvenait pas à se débarrasser. Il se culpabilisait terriblement de ne pas l'avoir aidée à se libérer de sa captivité. Il avait souhaité, sur le perron de l'immeuble, la rattraper, l'empoigner, la secourir de force comme on agit avec un animal blessé agressif, et l'empêcher de retourner vers celui ou celle qui lui avait infligé un tel traitement. Mais qu'aurait-il encouru pour une telle contrainte physique exercée sur autrui ? Un emprisonnement ferme. C'était certain ! Mais, que risquaient tous ceux qui, chaque jour, continuellement, inlassablement, sans laisser de traces visibles, uniquement par des regards, des mots, des non-dits, des mensonges, des demi-vérités, des menaces, des offenses, des insultes, rudoyaient, contraignaient, tyrannisaient, opprimaient, érodaient l'âme comme les eaux turbides d'un fleuve emportaient morceau après morceau, bribe par bribe, brin après brin, une montagne entière ? Que risquaient-ils ceux-là ? Rien. Cette pensée le révoltait et le meurtrissait à s'en rendre physiquement malade.

Son impuissance et sa fragilité face à la souffrance de l'autre le minaient. Et pourtant, sans cette préoccupation constante de son prochain, la vie lui semblait vide et stérile. C'était cette inquiétude pour ses collègues qui l'animait lorsqu'il déboucha dans la rue menant à la plateforme aéroportuaire. Mais rien ni personne n'aurait pu le préparer à ce que ses yeux découvrirent.

Un choc violent ébranla tout son corps. Une vision d'horreur lui retourna le cœur et lui coupa le souffle. Il se mit à courir, sans se préoccuper de la pluie ni du danger, jusqu'à l'entrée du chantier, situé quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Il avait une vue imprenable sur les événements ahurissants qui se déroulaient sous ses yeux. Six silhouettes au bout de la piste G venaient d'être englouties par la mer sous son regard médusé. Il cria d'effroi et stoppa net sa course dans un réflexe de survie. Un énorme craquement lui fit tourner le regard vers l'autre extrémité de la piste. Elle s'effondrait ! Elle descendait littéralement. Elle s'enfonçait verticalement dans l'eau. D'autres craquements assourdissants retentirent. Chaque morceau de la piste détachait le suivant comme un jeu de dominos. L'onde de choc se propageait dangereusement vers deux hommes en milieu de piste qu'Arthur ne reconnut pas de loin. Le fracas était insoutenable, insupportable. Arthur paniquait. Il tourna sur lui-même le souffle court. Regarda alentour. Inutile ! Son esprit était happé par le spectacle apocalyptique de la piste aéroportuaire qui s'effondrait. Que faire ? Fuir ? Oui ! Bien sûr ! C'était la seule chose à faire face à une nature en colère. Mais

où ? Arthur se sentait impuissant. Il se ressaisit, tenta de retrouver ses esprits et attrapa son téléphone. Il devait appeler les secours. Ils sauraient quoi faire.

Dans un même mouvement, il courut vers le poste de garde du chantier le plus proche. Il y trouva deux hommes qui venaient tout juste, eux aussi, de réaliser la gravité de la scène qui se déroulait sous leurs yeux. Ils semblaient davantage paniqués qu'Arthur. Ils avaient, tout de même, déjà appelé les secours qui étaient en route, contacté la gendarmerie et la garde côtière, en fait, rameuté toute la cavalerie ! Arthur raccrocha son téléphone. Que pouvait-il faire ? Il assistait aux événements, paralysé. Et pourtant son cerveau reptilien lui ordonnait de fuir. Il était trempé de pluie mais ne s'en souciait guère. Il n'arrivait pas à détacher son regard des tonnes de matériaux de remblai que les eaux engloutissaient avec une facilité déconcertante. Ce que les hommes avaient mis des jours, des semaines, des mois à construire, et toute l'énergie qu'ils avaient dépensée à braver la mer et à la faire reculer s'évanouissaient en un instant. La mer ne semblait avoir aucun état d'âme à avaler la roche, le sable, les pierres, le bitume, les engins, les pelleteuses, les bulldozers, et, aussi effroyable qu'il soit de le voir, des hommes. Arthur entra aperçut de loin les deux silhouettes, qu'il distinguait mal, sauter à la mer et nager aux milieux de vagues de plusieurs mètres de hauteur. Il fallait les secourir ! mais comment ? Et les deux gardes à ses côtés, à l'entrée du chantier, et lui-même, risquaient-ils leur vie ?

— Venez tous les deux ! Lança Arthur aux deux hommes du poste de garde. Reculons et mettons-nous en sécurité en attendant les secours.

Arthur et les deux hommes se mirent à courir en direction de la sortie du chantier et remontèrent le long de la route qui les menait à la jonction des pistes, une position en retrait et surélevée. Ils se sentirent en sécurité. Cela leur avait coûté quelques minutes d'effort et de course à pieds. Les hommes qui accompagnaient Arthur étaient essoufflés. Arthur, quant à lui, sans reprendre son souffle, ni prêter attention à la douleur lancinante de son pied droit, scruta le large. Les deux hommes, au loin, qui avaient sauté à l'eau l'intriguaient et le préoccupaient. Il les chercha longtemps des yeux. Enfin ! Il les localisa. Ils avaient dérivé au large, à l'ouest de la piste qui s'était effondrée. Ils semblaient se débattre comme des diables au milieu de vagues impressionnantes. Arthur n'apercevait que leurs têtes minuscules au milieu de la houle monstrueuse. Il les perdait souvent de vue. A chaque fois qu'il les retrouvait, c'était un soulagement.

Et soudain, un évènement des plus surprenants se produisit. La mer offrit aux deux nageurs et aux trois spectateurs une accalmie saisissante. Les hommes qui l'observaient en furent ébahis. Le temps avait ralenti, puis s'était figé. L'atmosphère pluvieuse céda. Un rayon de soleil perça les nuages sombres donnant à la scène une allure eschatologique comme ces vieilles gravures illustrant l'arrivée d'un messie et de son salut. Puis, tout aussi soudainement, c'en fut fini de ce mince espoir. Cela n'avait tenu qu'une toute petite seconde. Les nuages se refermèrent, brutalement,

encore plus menaçants, avalèrent le rai de lumière naissante et la pluie redoubla d'impétuosité. Mais plus déconcertant encore, plus alarmant surtout, le niveau de la mer s'abaissa de plusieurs mètres. Elle reculait ! Non devant la puissance des hommes mais plutôt devant leur apathie écologique persistante, leur immobilisme environnemental coupable et, par voie de conséquence, leur ignare et présente paralysie devant un monde naturel exaspéré qui les avait accueillis mais qu'ils refusaient de comprendre et de respecter. La Méditerranée, majestueuse et insolente, se repliait sur elle-même ! Les douleurs de l'enfantement avaient débuté. En son sein, une bête sauvage et indomptable s'était formée. Elle était prête à bondir ! Rien n'arrêterait sa course, ni n'étancherait sa soif de destruction.

A quelques centaines de mètres de là, de l'autre côté de la baie, au troisième étage d'un immeuble avec vue sur la mer, un homme à la fenêtre appelait sa femme.

— Martine, vient voir, il n'y a plus d'eau dans la mer !

— Arrête tes bêtises, Philippe ! Je suis occupée !

— Mais je ne te mens pas ! Viens voir !

A la vue de ce spectacle grandiose, Martine lâcha l'assiette qu'elle tenait à la main et se mit à crier affolée.

Non loin de là, un apprenti et son patron étaient en intervention au dernier étage d'un magasin.

— Patron, la mer n'est plus là ! Lança l'apprenti essoufflé d'avoir remonté les trois étages en courant, une caisse à outils dans la main.

— Donne-moi la caisse et cesse de raconter des histoires. Je ne te paie pas pour faire l'idiot, répliqua le patron flanquant une calotte à son ouvrier interloqué.

Plus au large, sur leur bateau, un pêcheur et son frère rentraient au port quand ils virent la mer se retirer devant eux. Ils anticipèrent immédiatement un tremblement de terre.

— Coupe les filets, Albert ! Vite ! Hurla Alfred à son frère. C'est un tremblement de terre !

— Comment tu sais ça ? Répliqua Albert, tout en se précipitant pour couper les filets.

— Que veux-tu que cela soit d'autre ! On retourne au large ! Cria Alfred en remettant plein gaz.

Arthur, tout près des lieux du drame, ressentit, lui aussi, le danger de manière viscérale. Il vit au loin les deux nageurs se séparer. Cela l'intrigua. L'un tentait de revenir vers le littoral. L'autre nageait furieusement vers le monstre naissant, cette étendue d'eau qui se soulevait telle une armée agressée voulant défendre son territoire et ses idéaux. Arthur comprit qu'une fureur indescriptible allait s'abattre sur le littoral et ses habitants. Il saisit instantanément que la fuite était leur seule chance de survie. Son instinct, réminiscence présente d'un passé traumatique, lui dictait ses réactions.

— Vite ! A l'abri ! Tous ! Hurla-t-il sur les hommes surpris, que le calme apparent de la mer avait rassurés. Suivez-moi !

Dans un réflexe de panique et sans comprendre ce qui se jouait, les deux hommes se mirent à courir derrière Arthur qui se dirigeait vers l'immeuble le plus proche de la plateforme aéroportuaire. Les baraques

de chantier ne serviraient à rien face à la puissance qui allait déferler sur le littoral. En un temps record, ils atteignirent l'immeuble situé à une distance d'un kilomètre. Des employés de l'aéroport observaient la scène, interloqués. Arthur leur cria :

— A l'abri ! Dépêchez-vous !

Il tentait d'ouvrir la grande porte vitrée de l'immeuble de bureaux. Impossible ! Sécurité et code lui barraient la route. Dans un geste d'humeur, il s'acharnait sur la porte en verre.

— Attendez ! Que faites-vous ? C'est une propriété privée ! Lança un gardien qui remontait la rue sous son parapluie et qui était sorti, alerté par le remue-ménage maritime.

Arthur l'attrapa par le bras.

— Vite ! Ouvrez ! Nous devons tous nous mettre à l'abri ! La mer se retire !

— Et alors ? C'est un phénomène de marée exceptionnelle. Calmez-vous mon garçon ! Répondit l'homme agacé d'être secoué par Arthur. Et lâchez-moi s'il vous plaît !

— Mais non ! C'est un tsunami !

Arthur arracha le badge électronique de la main de l'homme, ouvrit la porte et cria :

— Vite ! Tous à l'intérieur ! A l'abri ! Dépêchez-vous !

Le ton autoritaire de sa voix persuada les plus réticents. Et tous se mirent à l'abri de l'imposant immeuble dont la façade donnait sur la mer. Les deux gardes de la plateforme aéroportuaire, le gardien réticent de l'immeuble, et d'autres employés se pressaient à la fenêtre du hall d'entrée. D'autres

encore s'agglutinaient dans l'escalier pour prendre de la hauteur et observer, par-dessus les têtes, la scène à l'extérieur.

— Eloignez-vous des fenêtres et des portes ! Tous à l'arrière ! Sous les escaliers ou dans les étages ! Cria le gardien maintenant pleinement conscient du danger.

Etrangement pour beaucoup, au dernier moment, quand vint son tour, Arthur hésita à entrer dans l'immeuble au milieu de la foule réfugiée. Les secondes s'écoulaient dangereusement entre ses mains moites. La tête lui tournait. Et pourtant, ce n'était ni un bus, ni une voiture.

— Que lui arrive-t-il ? Pourquoi reste-t-il dehors ? Disaient certains.

— Il est fou ? Pensaient d'autres.

— Monsieur ! Vite ! dépêchez-vous ! Hurla le gardien.

Arthur prit son courage à deux mains et entra. A ce moment précis, un choc violent heurta l'immeuble, le fit trembler, et explosa les fenêtres et la porte vitrée. L'eau s'infiltrait violemment par toutes les ouvertures à sa disposition. Les hommes et les femmes pris au piège tentaient de fuir dans les étages ou étaient emportés par l'eau dans les salles à l'arrière. Arthur sentit son corps soulevé violemment. Il n'eut pas le temps de s'agripper. Sa tête heurta le plafond. Il perdit connaissance.

Chapitre 20 : La chute

*« Depuis qu'il n'avait plus de visage,
tous les autres visages s'étaient effacés. »*

Pierre Lemaitre, Au revoir là-haut

La tempête de l'année 1985 resterait dans l'inconscient collectif, s'il existait, un traumatisme majeur. Le bilan très lourd en pertes humaines et destructions matérielles dans toute la région niçoise apporta son lot de douleurs et de souffrances dans bien des familles.

Alice, quant à elle, bien ancrée dans son présent, n'avait pas pleinement conscience des événements marquants qui se déroulaient autour d'elle. Elle venait de voir partir son frère, quand une terrible rafale de vent ébranla la structure de la maison. Les objets autour d'elle tombèrent au sol. L'électricité fut coupée. De l'eau mouillait son visage. Son père criait dans la pièce à côté. Elle leva la tête. A sa grande surprise, il pleuvait dans la maison et elle pouvait voir les nuages qui assombrissaient cette fin d'après-midi. Un énorme bruit de chute ébranla à nouveau la maison. Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre que le vent, de sa puissance incontrôlable, avait soufflé le toit de l'habitation pour le projeter quelques mètres plus loin dans la rue, comme on ouvre le couvercle d'un bocal. Piccone criait comme un fou.

— Alice ! Toto !

— Je suis là ! Cria Alice, l'entrapercivant dans le cadre de la porte de sa chambre qui s'était écroulée dans le salon.

— Où est ton frère ?

— Parti, sur mon vélo, se réfugier au gymnase municipal.

— Comment ça ? S'étrangla Piccone.

— C'est moi qui l'ai envoyé, sur les conseils de l'employé de mairie, expliqua Alice.

— Il y a combien de temps, Demanda Piccone.

— Quelques minutes, répondit Alice, surprise du calme apparent de son père.

Piccone semblait choqué. Il avait dû recevoir un objet sur le crâne. Il se tenait la tête d'une main munie d'un tissu rouge de sang. Alice s'approcha de lui. La pluie inondait les pièces intérieures de la maison maintenant à l'air libre. Des rafales de vent faisaient chuter et rouler des objets dans tous les recoins de l'habitation. Un coup de vent déséquilibra Alice qui se retint à un mur encore debout.

— Viens ! Il faut partir ! Hurla-t-elle à son père encore étourdi par le choc.

— Oui ! Je cherche les clés de la voiture. Retrouvons ton frère.

— Inutile ! Regarde !

Alice montra à son père, par la fenêtre explosée, le toit de la maison qui était retombé sur la Renault cinq de Piccone.

— La voiture est morte ! Pleura Piccone.

— Encore une chance, que nous soyons toujours en vie. Viens ! Je sais où nous devons nous rendre. Suis-moi ! Ordonna Alice à son père.

Piccone se fraya un chemin et suivit sa fille hors de la maison. Tout le quartier était dévasté. La grue du chantier d'en face s'était écroulée sur une autre

maison. Il comprit qu'il avait, en effet, beaucoup de chance d'être encore en vie. Ses yeux observèrent alentour. Les quelques maisons du quartier étaient endommagées. Il fut étonné de ne voir aucun voisin. Le quartier semblait désert.

— Tous les voisins sont partis se réfugier au gymnase municipal. Suis-moi ! Je connais un raccourci pour nous y rendre. Dépêchons-nous avant qu'une autre rafale nous tue.

Alice attrapa sa veste, au sol, à l'entrée, et l'enfila. Elle en oubliait le sac et le caméscope dans sa chambre.

— Où est ton manteau ? Je ne le trouve pas. Demanda-t-elle à son père.

— Laisse tomber. Je n'en ai pas besoin.

— Comment va ton crâne ? Interrogea Alice.

— Ça va ! Plus de peur que de mal. Cela ne saigne plus.

Piccone avait retrouvé ses esprits et son énergie.

— Allons-y ! Vite ! Lança-t-il.

— Pas par-là ! Je connais un raccourci. Je t'ai dit.

— C'est plus sûr par la route. Quelqu'un passera peut-être en voiture.

— C'est trois fois plus long que mon raccourci et tu sais que personne n'emprunte cette route mis à part les voisins et nous.

Piccone se résigna à suivre sa fille. Elle le guida derrière la maison. Au bout du lotissement, ils trouvèrent un sentier dont il ne soupçonnait pas l'existence.

— C'est ton frère qui t'a montré ce chemin ?

— Oui ! répondit Alice.

— Quel petit futé, ce gosse !

Le sentier, caché par la végétation, serpentait le long de flancs abrupts et permettait de descendre la colline où avait été construit le lotissement, bien plus rapidement que par la longue route que Piccone descendait et remontait chaque jour. Mais il fallait être, tout de même, très vigilant. Un pas de côté et la chute de plusieurs mètres pouvait être mortelle.

Piccone, attentif à ses pas, suivait sa fille. La luminosité déclinante de cette fin de journée assombrie par les nuages, la pluie et les rafales de vent, rendaient la progression difficile.

— Ralentit un peu, Alice ! J'ai du mal à suivre sur ce sentier glissant.

Alice modéra son allure. Elle sentait maintenant le souffle de son père sur sa nuque. Cela l'irritait d'être suivie de la sorte et de devoir l'attendre.

— Tu es encore fâchée, Alice ? As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ? Ta réaction m'a déçu. Après tout ce que j'ai fait pour toi, Alice.

Alice se retourna brusquement et se planta devant son père qui manqua de la percuter. Elle cria.

— Silence ! Tais-toi ! Je n'en peux plus !

La colère gagna Piccone qui amorça un geste du bras.

— Eh ! Oh ! Baisse d'un ton ! Petite ingrate ! Je suis ton père !

Mais Alice ne tressaillit pas d'un pouce. Ses yeux le fixaient, brulants d'une fureur incontrôlable. L'énergie atmosphérique infusait son corps. Piccone en fut surpris. Il baissa son bras et se radoucit en un claquement de doigt.

— Allons-y, s'il te plaît, dit-il doucement.

Ils se remirent en marche. Au bout de quelques minutes silencieuses, il ajouta, calmement, presque innocemment.

— Je sais qu'un jour tu partiras. Tu appartiendras à un autre. En attendant...

Alice explosa. Le feu qui couvait en elle, qui la consumait, l'emporta. Les poings fermés, les bras le long de son corps, elle hurla.

— Je ne suis pas ta propriété ! Ni un objet que tu possèdes et peux utiliser comme bon te semble. Ni une chose que tu peux détruire, comme l'était ma mère entre tes mains !

Une colère froide, destructrice, enflait les yeux d'Alice. Piccone dans un réflexe de protection recula. Son pied glissa dans le ravin.

Alice, surprise, restait passive. Elle comprenait que le corps de son père basculait. Il tombait. Mais elle n'amorça aucun mouvement. Ses muscles paradoxalement engourdis par la rage qui l'habitait empêchaient tout réflexe. Ses yeux suivaient la chute de son père sans sourciller. Son regard impassible accompagnait la décadence d'un homme qui sombrait.

Piccone, dans un réflexe de survie, attrapa le bras de sa fille et l'entraîna dans sa chute après lui.

Chapitre 21 : Tsunami

« L'ultra-sophistication. C'est cela la cause du mal. »

Daniel Galouye, L'homme infini

En pleine mer, au large du delta du Var, en cette fin d'après-midi d'octobre 2005, Lapôtre nageait comme un forcené. Il mettait à profit son entraînement de plongeur et sa connaissance de la mer. La vague qu'il remontait lui paraissait interminable. Longue et étalée, elle lui permettait, tout de même, de nager vers sa crête, qu'il désespérait d'atteindre. Jamais il n'avait approché de sa vie une vague de cette nature. Déjà énorme, immense, ample, profonde, à sa naissance, qu'allait-elle devenir à maturité ? Lapôtre n'osait y songer. Il pensait à La Pelle qui rencontrerait cette vague monstrueuse, quand elle aurait atteint son plein développement. La peur le saisit. Il redoubla d'effort. Il parvint, enfin, au sommet de cette immense dune marine. Il ne fallait toutefois pas se relâcher et aborder la descente avec plus d'énergie encore. Il devait franchir la vague sinon elle l'emporterait avec lui.

Et enfin le calme ! Lapôtre avait distancé l'immense vague en formation. Loin derrière elle, dans le creux de l'eau, il se retourna. Il assistait impuissant à un spectacle fantasmagorique. L'hydre de Lerne, perdue en Méditerranée, se redressait et s'apprêtait à frapper la terre. Ce n'était pas le dos de la vague du maître graveur Hokusai, avec ses doigts crochus formés d'une écume blanche et son corps menaçant dessiné au bleu de Prusse, que découvrait Lapôtre. Mais bien plutôt une hydre puissante et menaçante qui

cherchait à se venger des travaux d'hommes se prenant pour les descendants d'Hercule.

La vague se dressait encore et encore. Sa partie haute, située à plusieurs mètres au-dessus du niveau de la mer s'enroulait pour mieux fouetter la côte qui ne reculait pas devant sa fureur. L'onde marine toute-puissante prit de la vitesse et dépassa les cinq cent kilomètres par heure. Elle entraîna dans sa course et dans l'ordre, d'abord les barques et les navires de pêche restés au port ; puis les bateaux de plaisance et les pontons auxquels ils étaient amarrés ; ensuite les digues et les remblais qui tentaient de protéger la plateforme aéroportuaire ; enfin, les baraques et les engins d'ouvriers abandonnés sur les quais ; et même de l'autre côté de la baie, des véhicules garés sur le bord de mer, appartenant à des propriétaires ignorant qu'une telle catastrophe eût pu les atteindre. Et pour terminer en beauté, la vague meurtrière arracha les vitrines des magasins, des restaurants, et les fenêtres des habitations qui ne pouvaient résister à un tel déferlement d'eau et un tel déchaînement de violence. Et même si ce n'était pas son intention première, cette déferlante immaîtrisable ôta la vie de cette femme qui longeait le bord de mer, l'âme en peine, le cœur lourd et le cou dénudé. Lorsque la vague la happa et la noya, ce n'étaient pas l'effroi provoqué par une mort imminente, ni la crainte de l'au-delà, ni même une surprise ou une sidération, qui accompagnèrent le dernier souffle de cet esprit perdu, mais bien plutôt une fascination et un soulagement.

Lapôtre, qui assistait à ce travail de destruction, se sentit, paradoxalement, en sécurité dans l'eau. Et si ses

forces l'abandonnaient, peu importait. Il ne pensait plus à regagner la terre, beaucoup trop éloignée et meurtrie maintenant. Il appréciait le contact de l'eau sur son corps, la caresse, sur chaque partie de son épiderme, de cette essence primaire en fluence constante, cette substance élémentaire transparente, que traversaient toutes les forces de la nature, qui donnait et entretenait la vie. Mieux valait en être partie prenante. En son sein, Lapôtre nourrissait l'espoir qu'elle ne se retournerait pas contre elle-même. Ainsi serait-il protégé.

La mer avait retrouvé son calme. Sa surface apaisée s'offrait aux yeux de Lapôtre encore choqués. Il chercha son camarade dans cette immensité. En vain. Tout avait été nettoyé et purifié, sinon avalé, sauf lui.

Il pria.

Il s'abandonna. Plus rien n'importait, maintenant, hormis l'accomplissement de cet ultime acte de pénitence, écarter les bras en signe de rédemption, obtenir l'absolution et la rémission de ses péchés, et par là, maintenir son embarcation sur la ligne de flottaison.

Chapitre 22 : La scission

*« Aimer jusqu'à la déchirure. »
Jacques Brel, La Quête (1967)*

En ce lendemain de tempête de l'année 1985, Toto s'éveilla, les idées totalement claires. Il était allongé sur un tatami du gymnase municipal. Avec bonté, on l'avait couvert pendant la nuit. Il se leva, attrapa la veste imperméable de sa sœur qui avait séchée et se dirigea vers la sortie. Beaucoup de gens dormaient autour de lui. Il reconnut ses voisins.

Il sortit rapidement et discrètement. A l'extérieur, le calme était saisissant, presque pesant. Après ces dernières heures d'épreuve, cette tranquillité matinale, à l'allure suspecte, inquiétait. Les esprits étaient encore sur le qui-vive. On redoutait, à tort, un nouveau coup du sort, de nouveaux traumatismes, de nouvelles cicatrices, de nouvelles blessures comme autant d'atteintes à la mémoire des corps. Mais les cœurs, quant à eux, aspiraient à savourer cette nouvelle journée de vie.

Toto ressentit le froid du petit jour. Il enfila la capuche de sa veste et attrapa le vélo de sa sœur encore mouillé. Un agent municipal l'aperçut et lui cria :

— Eh ! Gamin ! Reviens !

Mais la voix se perdit dans la fraîcheur matinale. Toto s'éloignait déjà. Il pédalait de manière frénétique, possédé par l'idée de retrouver sa sœur. Il se dirigea vers son habitation. Il dut remonter la longue route qu'il avait descendue, la veille. Il atteignit son quartier en sueur et tout essoufflé. Son regard trahit sa peur. Tout avait été soufflé, balayé, arraché, déplacé,

renversé. A côté de ce spectacle de désolation, sa chambre, si elle existait encore, aurait été un parfait exemple de ce que l'ordre et l'arrangement peuvent procurer de repos et de sécurité à l'esprit humain. Mais, là, devant ses yeux d'enfants, tout n'était que désordre et dévastation, désespoir et abandon. On eût dit que la main géante du destin avait agi au hasard, au gré de ses humeurs, et frappé, broyé, ou relâché, à l'aveugle, totalement gratuitement, sans dessein prémédité. Il était impossible de trouver un sens et une trame cohérente à ce quartier en ruine que regardait cet enfant.

Toto descendit de son vélo et tenta de se frayer un chemin au milieu des décombres. Il atteignit sa rue et découvrit avec surprise, mais aussi curiosité, le toit de sa maison renversé sur la voiture de son père. Il s'approcha de l'habitation décapitée. Il n'osa pas entrer. Il appela sa sœur. Aucune réponse, pas un écho. Tout était vide et nu, à l'abandon. Il eut l'espoir que sa sœur ait pu s'échapper à temps en empruntant le raccourci qu'il lui avait montré, lui expliquant que c'était la seule issue possible en cas d'attaque de bandits. Toto courut et contourna la maison raccourcie. Il déboucha dans une impasse et trouva au bout de celle-ci un sentier au milieu d'une végétation mouillée. Il aperçut des traces de pas. Il les suivit. Il se sentait investi d'une mission importante, retrouver sa sœur et son père. Grâce à lui et la découverte de ce chemin secret, ils avaient peut-être réussi à échapper au pire.

Malgré la boue, Toto suivit le chemin escarpé sans aucune difficulté. Il était agile et connaissait par cœur

ce sentier caché. Il s'arrêta à l'endroit exact où le pied de son père avait glissé, mais ne put voir les deux corps quelques mètres plus bas. Il laissa le chemin, devenu sente, le guider, le cœur léger, l'esprit à l'aventure, caressant les arbres à portée de main. La sente bifurquait et descendait pour rejoindre un chemin plus large. De loin, il aperçut deux arbres en travers du passage. La tempête avait frappé fort, ici aussi, comme sur le toit du gymnase. Comme il approchait, des bras et des jambes poussaient aux troncs de ces arbres allongés. Ils avaient même une tête et des cheveux.

Toto se figea. C'étaient des hommes à terre ! Allaient-ils se lever s'il approchait ? Lui courir après ? Etre fâchés s'il les réveillait ? Ils étaient totalement inertes. Toto fit deux pas en avant, puis recula. Il valait peut-être mieux attendre.

Alors, il reconnut le pantalon rose de sa sœur. Il courut. Et de nouveau, se figea, ses pieds touchant presque le corps inerte, allongé à terre. Elle était là, devant lui, le visage blême, inexpressif, quelque chose d'anormal dans le regard. Toto ne reconnaissait pas les yeux de sa sœur. Il y manquait un reflet qu'il n'arrivait pas à définir. Et sa peau était pâle et grise.

— Alice ! L'appela-t-il.

Alice ne répondait pas.

— Alice ! ça va ?

Alice ne bougeait pas. Toto non plus.

— Alice ! Tu dors ?

Alice restait impassible et froide. Alors Toto comprit. Il s'effondra au pied de sa sœur. Et il la secoua.

— Alice ! Réveille-toi ! Je t'en supplie. C'était notre chemin pour s'enfuir. Je t'en prie ! Alice...

Des larmes inondaient le visage de Toto. Il remarqua la main de son père, devenue bleue, qui agrippait le bras de sa sœur. Il tenta de desserrer la poigne et les doigts puissants. Ce fut difficile tant la main était crispée. Il y parvint enfin et se souvint de cette petite souris dans son dessin animé préféré qui avait frotté, toute la nuit durant, le plumage de son ami l'hirondelle qu'elle croyait morte. Au matin, l'hirondelle avait repris vie et s'était envolée. Alors Toto se mit à frotter le corps froid de sa sœur. Et Toto, frottait, massait, frictionnait, encore et encore. Les muscles de ses mains se tétanisaient. Mais il continuait, encore et toujours. Ses larmes inondaient les habits de sa sœur, déjà trempés. A bout de force, Toto se laissa tomber sur la poitrine de sa sœur. Le silence résonnait dans ce corps mort. Toto s'endormit. L'émotion l'avait vaincu.

*

Quand le jeune pompier, qui avait découvert un vélo à l'entrée du chemin, arriva sur les lieux et vit trois corps allongés en contrebas, son cœur se serra. Il courut aussi vite que sa jeunesse le lui permettait. Il évita de peu la chute et cria de toutes ces forces à s'en arracher les poumons :

— Par ici ! Par ici ! Des victimes !

Ses collègues accoururent. Le jeune pompier examina Toto en tout premier lieu sans le bouger. Il hurla plus fort, cette seconde fois, à s'en éclater les tympans, à s'en éraier les cordes vocales.

— Il est vivant ! Le petit est vivant !

Sa voix s'adoucit.

— Petit, tu m'entends ? Tu vas bien ?

Toto ouvrit les yeux et se redressa. Le jeune pompier constata par ce mouvement du corps que le petit n'avait rien de cassé. Il posa la main sur l'épaule de Toto.

— Viens avec moi, petit. Il faut te réchauffer. Nous allons nous occuper de ta maman.

Au contact de la main sur son épaule, Toto s'agrippa de nouveau à sa sœur. Il ne pleurait plus, mais il ne parvenait pas à la lâcher, à la laisser partir.

— Ne t'inquiète pas, petit, nous allons nous occuper d'elle. Mais il faut que tu nous laisses faire. Viens avec moi.

Comme ses collègues arrivaient avec le matériel médical, le jeune pompier empoigna brusquement, mais efficacement l'enfant, et l'emmena vers le camion d'intervention. Toto criait, pleurait et se débattait. Mais le pompier le tint vigoureusement, et le confia à sa collègue qui l'enveloppa d'une couverture de survie et vérifia son état de santé.

Le jeune pompier les quitta, puis revint quelques minutes plus tard, et demanda à l'enfant.

— Comment te sens-tu mon garçon ?

Toto restait silencieux.

— Comment t'appelles-tu bonhomme ?

— Toto, répondit le petit garçon meurtri.

— Ah, bon ? Et Arthur ? Qui est-ce ?

Toto ne répondait pas.

— La jeune femme ? C'est ta sœur ?

— Oui, répondit Toto.

— Elle avait une lettre dans sa poche pour Arthur.

— C'est à moi ! Lança Toto en dévisageant le jeune pompier.

Toto arracha la lettre que tendait le pompier et se recroquevilla sous sa couverture de survie.

— Et le monsieur ? C'est ton père ?

— Oui, murmura Toto.

Le pompier se fit le plus délicat possible, s'agenouilla et s'approcha de Toto qui recula.

— Je suis vraiment très triste de t'annoncer que ton père et ta sœur sont décédés.

— Je sais, répondit Arthur dans un souffle.

— Est-ce que tu sais où est ta maman ?

— Morte aussi, répliqua l'enfant absent, ne pouvant détacher ses yeux de la lettre qu'il tenait en main comme on tient l'équilibre.

Le bruit de la sirène le berçait quand les pompiers l'emmenèrent à l'hôpital. Il serrait encore fermement contre sa poitrine cette lettre qui empêchait son cœur de bondir hors de son corps et de se répandre au sol.

Chapitre 23 : L'absolution

« Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches. »

Charles Baudelaire, Les fleurs du mal

La vague du tsunami avait frappé si fortement la façade de l'immeuble, où s'étaient réfugiés Arthur et les employés de l'aéroport, qu'elle avait, non seulement, explosé toutes les vitrines et fenêtres, ravagé tous les étages inférieurs, ébranlé les fondations, mais également étouffé, dans les gorges réunies, en les inondant d'une eau en colère, des cris d'effroi rauques, des hurlements stridents, des clameurs sourdes et profondes, et même des aboiements apeurés. Heureusement pour tous, l'eau s'évacua tout aussi rapidement qu'elle avait frappé. Elle n'avait jamais eu l'intention de rester pour noyer.

Arthur reprit connaissance allongé au sol et plaqué contre le mur du fond de l'entrée. Tout trempé et hagard, il se releva. Il n'avait pas l'impression d'être blessé. Il aida une femme qui saignait de la tête. Un garde gémissait, un débris de verre enfoncé dans le dos. Son camarade ahuri tenta de lui porter secours. Arthur fut le premier à s'aventurer à l'extérieur. Un calme inquiétant recouvrait un paysage de désolation. Tous les immeubles de bureaux et d'activité étaient éventrés. Des véhicules étaient retournés sur leur toit. D'autres tenaient dans des positions invraisemblables, empilés les uns sur les autres. Des ombres humaines dégoulinantes erraient hagardes ou sonnées. Arthur se dirigea presque malgré lui vers les pistes et la mer. Un pompier l'arrêta. Les secours venaient d'arriver sur les lieux du drame.

— Monsieur, vous allez bien ? demanda-t-il à Arthur.

— Des hommes à la mer, fut la seule réponse d'Arthur, encore hébété.

— Monsieur, venez et asseyez-vous.

— Des hommes à la mer, répéta-t-il tout en restant debout, voulant continuer son chemin.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, une équipe de sauveteur s'apprête à prendre la mer.

— Des hommes à la mer. Je les ai vus, insista Arthur, reprenant ses esprits.

— Comment cela ? Demanda le pompier.

— Je l'ai vu nager vers le large, expliqua Arthur.

— De qui parlez-vous ? Combien étaient-ils ?

— Deux hommes. Cela m'a paru étrange. Un nageait vers la côte et l'autre vers le large, par là-bas. Arthur désigna, de son index, un point vers le large.

— Êtes-vous en état de me suivre monsieur ?

— Oui, répondit Arthur.

— Allons voir le capitaine, dit le pompier, désignant un homme possédant trois barrettes blanches sur son uniforme.

Le capitaine ordonna à son homme d'emmener Arthur à l'équipe d'intervention maritime qui mettait à l'eau, en ce moment même, un canot de sauvetage muni d'un moteur hors-bord. Un pompier qui s'apprêtait à prendre la mer interrogea longuement et précisément Arthur sur ce qu'il avait vu.

— Seriez-vous capable, monsieur, si nous vous emmenons, en vous repérant à l'aide de la côte, de nous guider vers l'endroit où vous avez aperçu ces hommes, demanda le pompier en responsabilité.

— Oui, répondit Arthur.

— Alors, mettez ce gilet, montez, et accrochez-vous bien !

Le hors-bord fila à toute vitesse. Arthur s'étonna de la facilité avec laquelle il avait suivi les pompiers. Il contrôlait son angoisse et guidait du mieux qu'il pouvait les pompiers à bord. Les sauveteurs évaluèrent les courants et suivirent une éventuelle voie de dérive pour un homme perdu en mer. Arthur scrutait attentivement les eaux. Mais rien n'arrêtait son regard perdu dans l'étendue infinie d'une mer sombre, inquiétante et repue, en cette fin de journée mouvementée. Les hommes perdaient espoir quand Arthur cria :

— Là ! Je crois avoir aperçu quelque chose.

Le bateau se dirigea dans la direction indiquée par le doigt tendu, aussi fébrile que l'espoir qui naissait à chaque fois qu'un homme avait l'impression de distinguer un corps au milieu des eaux. Et cette fois fut la bonne. Un corps, les bras écartés, flottait au milieu des eaux. L'homme, s'il était encore vivant, se laissait porter comme un morceau de bois. Il n'esquissa aucun mouvement à l'approche du canot. Arthur reconnut Lapôtre.

— Vite ! Dépêchez-vous ! C'est Benoît Lapôtre ! Il travaille avec moi ! Vite ! Hurla Arthur tirant enfin au clair un pressentiment qui le tenaillait depuis le moment où il avait aperçu deux hommes à la mer.

Le canot de sauvetage s'approcha lentement du corps flottant. Un pompier sauta à l'eau et aida à rapatrier le corps inerte dans l'embarcation.

— J'ai un pouls ! Cria l'un des pompiers restés dans le canot. Il respire.

— Une couverture de survie, vite, ordonna le capitaine. Monsieur, est-ce que vous m'entendez ? Ajouta le capitaine en direction du rescapé.

L'apôtre acquiesça d'un difficile geste de la tête. Les pompiers l'allongèrent au fond du bateau. Ils empêchaient Arthur de voir son ami. Mais les yeux du rescapé se firent insistants en direction d'Arthur qu'il avait reconnu. Les sauveteurs mirent plusieurs minutes avant de comprendre. Le capitaine se tourna alors et dit :

— Votre ami est hors de danger. Il a fait preuve d'une capacité de survie hors du commun. On dirait qu'il veut vous parler. Soyez bref. Il est très faible et souffre d'hypothermie.

Arthur s'approcha de son ami et lui prit la main. Les yeux de Lapôtre étaient remplis de reconnaissance et de larmes. Lapôtre dit d'une voix très faible à l'oreille de son ami.

— Elle m'a pardonné.

— Comment cela ? Qui t'a pardonné ? Demanda Arthur surpris.

— Ma mer. Répondit difficilement Lapôtre, à bout de force.

— Que t'a-t-elle pardonné ? Insista Arthur saisi par le regard pénétrant de son ami et la force qu'exerçait sa main sur la sienne.

— Ma complicité. Ajouta Lapôtre avant de s'évanouir.

*

Les sauveteurs dans l'embarcation avaient recherché le deuxième homme en vain. L'état de leur passager supplémentaire les obligeait, maintenant, à abrégé leur mission de sauvetage en mer pour le ramener à terre où il serait pris en charge par les équipes médicales. C'était donc la mort dans l'âme que le capitaine avait ordonné le retour à terre. Ses hommes et lui reviendraient après avoir déposé Lapôtre. Il savait que cela diminuait les chances de survie du deuxième homme, perdu en mer. Mais il avait tranché. C'était son rôle. Il porterait le poids de cette décision.

Les mots de Lapôtre raisonnaient encore dans la tête d'Arthur comme le hors-bord se dirigeait vers la côte, quand il aperçut un point noir sur le sable de la plage dans son champ de vision, à bâbord de l'embarcation qui filait à vive allure. Il cligna des yeux, fronça les sourcils. Plus le canot approchait de la côte, plus son intuition se confirmait. Il s'agissait d'un corps. Il en était certain.

— Un corps sur la plage ! là-bas ! Lança-t-il en levant le bras.

Les pompiers prirent le temps de localiser l'endroit désigné, d'observer attentivement la plage, qui était jonchée de morceaux de bois mort et de végétations en tous genres déposés par la vague du tsunami.

— Exact ! Je confirme, Capitaine ! Approuva un des hommes à bord en regardant son capitaine.

— Très bien ! Faisons le détour ! Vous deux, vous descendrez avec le civil, pendant que nous accompagnerons le blessé au poste médical. Nous reviendrons ensuite vous récupérer.

— Bien ! Mon capitaine ! Acquiescèrent les deux pompiers volontaires, désignés par leur chef.

Les quelques minutes que prirent le détour et l'accostage parurent une éternité à Arthur, qui sauta à l'eau, sans hésiter, pour suivre les deux pompiers qui couraient déjà sur la plage. Le hors-bord était reparti tout aussi vite. Ces gars-là connaissaient leur métier, pensa Arthur. Il rattrapa les deux pompiers chargés de matériel médical qui tentait déjà de ranimer le corps sans vie.

A son arrivée, Arthur se figea. Ses muscles se tétanisèrent. La vision de ce corps inanimé et froid lui glaça le sang, comme une contagion inévitable. Il s'effondra subitement. Son corps ne put en supporter davantage. Il avait atteint une limite physique. Il perdit connaissance. Le flot d'émotions charrié par une journée interminable et inimaginable, semblait intarissable, jusqu'à cet instant où la vision de ce cadavre l'avait anéanti. Pire qu'un tsunami, la vue de cette femme allongée sur le sable avait causé chez Arthur un trauma psychique bien réel. Un pompier l'aida à s'asseoir. Arthur revint à lui et se mit à genou devant le corps de cette femme au long cheveux roux et au cou dénudé. Il entendit les pompiers manifester leur surprise.

— Elle est morte, dit l'un d'eux, mais ne touche à rien. On dirait qu'elle a été étranglée. J'appelle la police.

Arthur se mit à pleurer, recroquevillé sur les pieds de la victime. Les pompiers s'étonnèrent de sa réaction. Il pleurait sans discontinuer. Ses mains cachaient son visage. Son front touchait le sable de la

plage, elle aussi meurtrie. Ses épaules tressautaient frénétiquement. Les pleurs puissants et profonds que laissa échapper sa gorge auraient effrayé une bête.

Les pompiers le regardèrent abasourdis et déconcertés. Ils ne pouvaient comprendre ce que provoquaient chez un homme les visions superposées d'une femme assassinée à petit feu, allongée sur une plage, et d'une sœur étendue, sans vie, en travers d'un chemin. Quel esprit y résisterait sans sombrer dans la folie ?

Epilogue

*« Nous avançons dans la vie comme des funambules,
persuadés que le temps nous aidera à mieux maîtriser notre équilibre
sur la corde tremblante de l'existence. »*

Bruno Combes, Seulement si tu en as envie...

Arthur eut besoin de plusieurs jours de repos. La série de désastres tant matériels qu'humains, qu'il venait de vivre, l'avait mené à l'extrême limite de ses capacités physiques et mentales. Ces évènements, traumatisants en eux-mêmes, avaient également ravivé chez lui des souvenirs douloureux et rouvert des blessures passées qu'il peinait à oublier.

Après l'article paru dans le journal, il avait été accueilli en héros un peu partout. Même le maire l'avait reçu pour le féliciter. Les premiers jours, Arthur avait mal vécu ce déluge d'expressions de gratitude à son égard. Il venait de vivre une série de chocs émotionnels et physiques. Il lui semblait que tout en lui partait en déroute. Même le titre de l'article de journal : « Un jeune contremaître sauve des vies ! » l'avait, à la première lecture, mis en colère. Comment pouvait-on écrire un tel titre alors que les corps de La Pelle et d'autres ouvriers n'avaient pas été retrouvés, alors que des familles entières pleuraient et menaient deuil. Ce journaliste n'avait-il pas vu, sur la plage, ce corps abandonné après avoir été battu, martyrisé, étranglé, réduit à l'état d'objet inanimé ? N'avait-il pas vu ce visage enflé, tuméfié, bleui, par l'eau et le froid, et cette bouche ouverte, inerte, étouffée de sable et d'algues ? Un point était certain, ce journaliste n'avait pas été fixé par ces yeux vides exprimant une

souffrance d'une telle intensité qu'elle forçait à la dissociation, à ne plus rien ressentir et à ne plus être capable d'appeler à l'aide. Assurément, il ne connaissait rien de ce cœur et de cet esprit meurtris, blessés, noircis, nécrosés, par un lent processus d'érosion irréversible, par l'action indécélable de courants insatiables, par l'effet corrupteur de pensées mortifères et de sentiments délétères. Il ne connaissait rien de ce cœur qui n'avait pas su fuir. Et la colère avait saisi Arthur, l'avait pénétré et tout inondé en lui.

Mais avec le temps, et cela l'étonna, Arthur s'était apaisé. Non de son propre fait. Tout le mérite en revenait, paradoxalement, à ces marques de reconnaissance, de sympathie, qui, il mit du temps à le comprendre, agissait sur lui comme un baume, un onguent apaisant et régénérateur. Ces blessures cicatrisaient plus vite au contact de cette humanité débordante. C'était surprenant et nouveau pour Arthur, qui avait, jusque-là, passé sa vie à fuir ces manifestations humaines spontanées, n'y lisant que trop de superficialité. Mais aujourd'hui et par la force des événements, Arthur s'y était habitué et maîtrisait mieux ses réactions. Il était habité d'une énergie et d'une confiance nouvelles. Il avait envie d'agir et de maîtriser son destin.

Le chantier aéroportuaire étant fermé jusqu'à nouvel ordre, il souhaitait occuper son temps libre de manière utile. L'association « L'abri de l'amitié » lui offrit cette opportunité. Il décida d'y travailler à temps plein.

*

Et, vint le jour de reprise. Le retour s'avéra plus difficile qu'Arthur ne l'aurait pensé. Une appréhension montait en lui comme il descendait du bus juste devant le grand bâtiment public abritant les locaux de l'association. La cause de son agitation intérieure n'était pas due au trajet en bus, mais bien plutôt aux souvenirs douloureux que réveillait en lui cet édifice. Un jour de pluie, il avait vu partir une jeune femme rousse en détresse, sans rien pouvoir y faire.

Mais aujourd'hui était un jour nouveau. Se dit-il. Le soleil brillait et lui réchauffait agréablement le visage en cette fraîche matinée d'automne.

Il entra dans l'imposant bâtiment. Plusieurs collègues étaient déjà là pour l'accueillir. Il se prêta au jeu de bon cœur et accueillit les bravos avec humilité, répétant à longueur de pas qu'il n'avait fait que son devoir et que tout un chacun en aurait fait tout autant.

Ses collègues le conduisirent dans la grande salle de réunion. Une petite cérémonie en son honneur avait été organisée. La directrice de l'association prit la parole, rappela les faits et le nom des personnes qui avaient survécu grâce aux actions courageuses d'Arthur. Les gens applaudirent, beaucoup. L'émotion était palpable. La suite serait inoubliable.

La directrice continua.

— Je voudrais maintenant laisser la parole à un homme qui doit beaucoup au courage de monsieur Scapparé. Venez Monsieur Lapôtre, je vous en prie.

Arthur fut saisi en plein cœur. Il n'avait pas vu, dans la pièce bondée, Benoît, son collègue, son ami, son frère maintenant.

Lapôtre n'était pas à son aise devant ce parterre de monde. Il prit une grande inspiration et déclara :

— Cher Arthur ! Tu as été tout d'abord un collègue, puis un ami et aujourd'hui, tu es, pour moi, un frère. Je sais que tu pleures, comme moi, la perte de notre ami Victor Pellegrini. Mais rappelle-toi ! Qui sauve une vie, sauve l'humanité. Tu as sauvé une vie, la mienne. Peu dans cette salle peuvent nourrir une telle fierté. Alors, mon ami, mon frère, chérit cette fierté des plus nobles et qu'elle t'aide, qu'elle nous aide, à surmonter notre chagrin.

La foule se taisait. L'émotion liée à cette communion entre deux hommes emportait les cœurs et pétrifiait les corps.

— Mère Méditerranée nous a épargnés. Montrons-nous dignes de sa miséricorde. Ajouta Lapôtre en direction de l'assistance.

La foule fixait silencieusement cet homme au regard perçant.

— Merci Monsieur Lapôtre ! La directrice de l'association se mit à applaudir et le reste de l'assistance suivit l'incitation. Je voudrais maintenant finir par rendre un hommage tout particulier à une personne que vous avez croisée dans ces locaux, Monsieur Scapparé.

La directrice leva le voile sur un portrait installé à sa droite. Arthur fut stupéfait, foudroyé. Ce visage photographié, figé, agrandi, encadré, le paralysa. Il ne pouvait détacher son regard de ces grands yeux verts, souriants, déterminés, de cette chevelure rousse, attrait irrésistible d'une féminité résolue, de cette bouche que l'on aurait tout à la fois embrassée et

écoutée pendant des heures, des jours, une vie entière. Et tout cela était perdu, évanoui, envolé, par sa faute ; détruit, piétiné, anéanti par la faute d'un criminel à l'apparence amicale ; noyé par une vague exprimant une juste colère.

Arthur, debout, s'effondra sur lui-même. Les bras tendus le long de son corps raide, les jambes fermes, les mains crispées, il pleurait en silence. Des larmes roulaient sur ses joues impassibles. Ses yeux fixaient le visage de Marie.

Il fournit un effort épuisant pour calmer son émotion et, à nouveau, écouter la directrice qui attirait son attention.

— Cher Monsieur Scapparé, je devine que l'émotion est grande chez vous à la vue de ce visage. Je souhaitais vous informer d'un évènement survenu le jour du drame où Marie a perdu la vie.

Arthur, intrigué, écoutait la directrice de manière intense.

— J'ai reçu cette jeune femme peu de temps après votre départ le jour du drame. Je l'ai vue entrer dans mon bureau toute trempée et agitée. Elle était revenue à l'association dans l'intention de vous parler. Elle souhaitait vous remercier de votre écoute patiente et pleine de compréhension. Elle souhaitait accepter votre proposition...

Arthur se décomposait. Tous les yeux braqués sur lui devinaient l'émotion qui le traversait.

— Votre proposition d'aide, Monsieur Scapparé. Celle de venir se reposer à « l'abri de l'amitié » et de quitter pour quelques jours son foyer où visiblement elle était victime de violence. Malheureusement, elle a

dû repartir chez elle pour récupérer le nécessaire à son installation. Elle a refusé que je l'accompagne. Vous connaissez la suite.

Arthur restait stoïque. Benoît, qui l'avait rejoint, passa un bras sur son épaule. Beaucoup dans l'assistance ne purent retenir leurs larmes.

— Je tenais à vous informer de ces faits. D'autant que cette jeune femme était bien connue de nos services. Nous connaissions ses difficultés. Mais nous n'avions jamais réussi à lui porter secours. Jusqu'à ce jour, elle avait toujours refusé notre aide. Grâce à vous, elle avait enfin pris une décision très difficile. S'il vous plaît, monsieur Scapparé, ne renoncez jamais à utiliser ce don que vous possédez, à suivre cet élan qui vous pousse à comprendre et à aider votre prochain. Endossez cette mission qui vous est confiée, que Marie vous confie.

La directrice se mit à applaudir et toute la salle suivit. La tristesse laissait maintenant place à la joie. Un brouhaha festif remplit rapidement la pièce comme les membres de l'association se rafraichissaient au comptoir et, les uns après les autres, approchaient Arthur pour le féliciter.

Arthur épuisé se réfugia dans son bureau dont il ferma les deux portes sans appréhension, surpris. Il s'assit et souffla. Malgré l'intense fatigue, il souriait.

Arthur comprenait et, dorénavant, acceptait que son cœur fût constitué d'un matériau organique spécial, à mémoire de formes et de sensations. Son hypersensibilité l'amenait à se distordre au gré des sentiments éprouvés et à en mémoriser l'empreinte pendant un temps plus long chez lui que chez ses

contemporains, un temps d'une longueur proportionnelle à l'intensité ressentie, et même, dans les cas les plus extrêmes, de manière indélébile. Cela valait aussi bien pour l'extase des sens ressentie devant la beauté contemplée que pour les haut-le-cœur éprouvés devant la noirceur d'un sentiment. Sa sensibilité lui permettait de vivre des moments de bonheur infini et des périodes de désespoir profond.

Mais ce qui était nouveau pour Arthur, après ces évènements traumatisants, et aussi étrange que cela puisse paraître, c'était l'absence de ses crises d'angoisse, comme à l'instant dans ce bureau fermé. Il parvenait, maintenant, à prendre le bus et affronter une foule. Peut-être parviendrait-il un jour à conduire un véhicule ? L'idée l'angoissait de moins en moins. Il se plaisait à croire que le terrible accident qui avait emporté sa mère, lorsqu'il était enfant, l'avait libérée de ses angoisses tout comme lui venait d'être libéré des siennes. Il chérit ce sentiment qui lui serra le cœur. Ses yeux s'embruèrent. Il sourit.

Arthur déplia et étala sur son bureau une lettre et un poème qu'il gardait constamment sur lui. Il observa attentivement ces deux feuilles de papier vieilles de vingt ans, maintes fois rafistolées, couvertes de larmes. Certains gardaient sur eux la photo d'un être aimé. Lui avait mieux. De derniers mots qui soignaient ses maux.

Après chaque vague de tristesse, il lisait et relisait les derniers mots de sa sœur, à voix haute, encore et encore, comme on récite, dans un acte de piété, les versets d'un livre saint. À la différence qu'il était le seul fidèle à connaître ces précieux passages. Le

soulagement qu'il en retirait ne provenait pas d'une communion collective ou d'un partage de sa souffrance mais bien plutôt du respect témoigné à un héritage qui l'avait construit et d'une perception toujours plus affinée de ce qu'on lui avait transmis et de ce qu'il avait à partager en retour. Cette lecture était, pour lui, l'unique moyen d'atténuer le flot turbide de sentiments qui l'assaillait régulièrement, de résister à ces vagues d'émotions qui dans un déferlement soudain et brutal lui broyaient le cœur et l'esprit. Cette lecture lui permettait de conserver son équilibre et de garder la foi en ces funambules qui traversaient l'existence entre peur et émerveillement, entre crainte et extase, entre vertige et ivresse, se rappelant, sans cesse, que le destin des hommes et des femmes ne tenait qu'à un fil reliant leur monde intérieur à leur environnement extérieur.

Très cher Arthur,

Très cher petit frère, j'ai décidé, en écrivant cette lettre, de ne plus t'appeler Toto. L'enfant que j'aimais vient de m'échapper et de fuir, courageusement, sur mon vélo et sous une pluie battante. Les événements qui vont se jouer maintenant nous changeront à jamais, toi et moi, et te feront grandir brutalement. Je le regrette.

J'espère que tu feras le choix comme moi de ne plus t'appeler Piccone, mais bien plutôt Scapparé, comme Maman. Il te faut fuir, petit frère, et en réchapper.

Je dois aussi m'enfuir. Je me noie si je reste. Qu'il est difficile d'être, tous les jours, confrontée à ce qui me détruit, à ce torrent qui m'entraîne vers le fond.

Je m'en vais tout expliquer, tout révéler, à notre tante qui viendra te chercher au gymnase.

La seule inquiétude qui me serre le cœur est que tu m'en veuilles de ce que je m'appête à faire. J'espère qu'un jour tu comprendras qu'en te quittant je te protège.

Cette blessure, que je t'inflige aujourd'hui, tu en guériras. Ce manque, dont tu souffriras, d'autres le combleront. Mais, le dégoût de soi, que j'emporte avec moi, ne se soigne pas. Et cette flamme que j'ai vu en toi, petit frère, est trop belle pour que je laisse quiconque, même moi, la souffler et l'éteindre.

Alors, apprends de mon geste, le seul et unique héritage que je te laisse. Fuis tous ces flots immondes de sombres pensées, ces atteintes obscènes à la nature des choses, qui inondent et ravagent les âmes fragilisées, privées, trop tôt, de leur pureté et de leur naïveté.

Fais preuve de vrai courage ! Fuis ! Et envoie-toi vers ces terres perdues, belles et fertiles, de l'innocence.

Ta grande sœur qui t'aime à jamais.

PS : Je te joins un poème qui te permettra, je l'espère, de mieux me comprendre.

La funambule

*Fragile et vacillante, elle va seule sur ce bord
Parapet de décor d'un drame d'Euripide
Muscles bandés, corps tendu, elle nargue la mort
L'appel irrésistible et envoûtant du vide.*

*Si fin, ténu, un brin, ce fil du temps qui saigne
A tout rompre et trop fort, elle vit ses peurs, ses chaînes
Cette succession ininterrompue de pas
Plus ou moins longs, sans aviser la foule en bas*

*Ne pas regarder en elle de peur du vertige
De perdre cet équilibre naissant, vestige
Des cendres d'une enfance immolée, consumée
Sur l'autel d'un désir brûlant de posséder*

*D'un désir obscène de prendre et de jeter
D'une envie de jouir sans même s'attrister
Du râle inaudible et du besoin de gémir
D'un être qui subit un abus de plaisir.*

*Au vent maintenant, ce serein penchant pour le sens !
Seul comptera, sur un fil, l'ivresse des sens !*

TABLE

Prologue.....	7
Chapitre 1 : La funambule	9
Chapitre 2 : L'explosion	14
Chapitre 3 : Le caméscope.....	22
Chapitre 4 : Alice.....	29
Chapitre 5 : Arthur.....	34
Chapitre 6 : Le plongeur.....	51
Chapitre 7 : Evacuez !.....	61
Chapitre 8 : La réunion.....	70
Chapitre 9 : La sortie longue	78
Chapitre 10 : L'érosion.....	87
Chapitre 11 : Le danger	93
Chapitre 12 : Les premiers incidents	109
Chapitre 13 : La lettre	122
Chapitre 14 : L'abri	127
Chapitre 15 : L'avalanche sous-marine ..	144
Chapitre 16 : L'effondrement.....	147
Chapitre 17 : À vélo	152
Chapitre 18 : À l'eau.....	156
Chapitre 19 : À terre	161
Chapitre 20 : La chute	169
Chapitre 21 : Tsunami	174
Chapitre 22 : La scission.....	177
Chapitre 23 : L'absolution.....	183
Epilogue.....	190

Remerciements

A Yadine, pour ses nombreuses et inlassables relectures.

A Elsa pour ses corrections salutaires et indispensables.

*A celles et ceux qui, consciemment ou inconsciemment, ont
permis l'existence de ce livre.*

Couverture : Joseph Mallord William Turner, Waves Breaking against the Wind, 1835 - Canvas, 23×35 (58.5×89), The Tate Gallery, London.

© 2024, Albert H. Laul

ISBN 978-2-9590396-0-7

Achevé d'imprimer en Mars 2024

par TheBookEdition.com à Lille (Nord)

Imprimé en France

Dépôt légal : Mars 2024

9,90 € TTC